
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 111 961 9

ṫait gourmand) que les choses qu'on mange,
ṅn poupard (1), fût-il beau comme un ange,
t, s'il n'était ou de beurre ou de miel.
omme les enfans de son âge,
oyait pas courir les hannetons,
ercher les nids, chasser aux papillons,
beau jardin n'était qu'un lieu sauvage,
nui le chassait, sitôt que de ses dons
2) à ses regards n'offrait plus l'étalage;
dis *ses regards*, on entend bien, je crois,
eux de l'enfant étaient au bout des doigts.

ṙrd, enfant au maillot : ici ce mot signifie *poupée*.

ṅne, déesse des fruits et des jardins, selon la Fable.

... contre moi des soupçons odieux?

Peut-être aussi qu'ayant du grain de reste,
Ma mère l'a caché dans le fond de ce puits,
Et qu'elle le destine à ses plus jeunes fils.
Volons, volons vers ce lieu si funeste.....
Il dit, il vole; il arrive d'abord,
Au puits fatal; et, perché sur le bord,
Il se baisse, il voit son image.....
Que vois-je!... C'est un coq. Vraiment il se nourrit
Des grains cachés. Oh! je l'avais bien dit.

---

(1) Le Coq commande en maître, marche fièrement, et sait se faire obéir; mais, d'un autre côté, rien n'égale sa tendresse et ses attentions pour les poules. Apporte-t-on de la nourriture, il ne touche à rien, et attend pour manger que toute sa troupe ait satisfait son appétit.

FANTASMAGORIANA.

FANTASMAGORIANA,

OU

RECUEIL

D'HISTOIRES D'APPARITIONS DE SPECTRES, REVENANS, FANTÔMES, etc.;

Traduit de l'allemand, par un Amateur.

Falsis terroribus implet.
HORAT.

TOME SECOND.

PARIS,
Chez F. SCHOELL, rue des Fossés-Montmartre, n°. 14.
1812.

FANTASMAGORIANA,

OU

RECUEIL

D'HISTOIRES D'APPARITIONS DE SPECTRES, REVENANS, FANTOMES, etc.

LA MORTE FIANCÉE.

L'ÉTÉ étoit superbe; aussi, de mémoire d'homme, jamais on n'avoit vu tant de monde aux eaux. Mais les salons de réunion avoient beau se remplir, la gaîté ne s'y trouvoit pas. La noblesse se tenoit à part, le militaire en faisoit autant, et la bourgeoisie médisoit de tous les deux. Tant de réunions partielles devoient nécessairement

mettre obstacle à une réunion générale. Les bals publics même ne produisoient pas plus de rapprochement parmi les personnes du beau monde, parce que le propriétaire des eaux y paroissoit chamarré de cordons, et que cet éclat, joint à la roideur des manières de la famille de ce seigneur, et au grand nombre de laquais, vêtus de riches livrées, qui les suivoient, forçoit la plupart des personnes présentes à se renfermer silencieusement dans les bornes fixées par la diversité des rangs.

Voilà aussi pourquoi les assemblées devinrent successivement moins nombreuses. Des cercles particuliers se formèrent, et cherchèrent à conserver dans leur sein l'agrément qui, chaque jour, disparoissoit dans les réunions générales.

Une de ces sociétés se rassembloit à peu

près deux fois par semaine, dans une des salles qui, à cette époque, étoient ordinairement vides. On y soupoit, et ensuite on goûtoit, soit dans la salle même, soit en se promenant, le charme d'une conversation décente et sans contrainte. Les membres de cette réunion se connoissoient d'avance, au moins de nom; mais un marquis italien, qui vint augmenter la société, leur étoit inconnu, de même qu'à toutes les personnes qui se trouvoient aux bains. Ce titre de marquis italien sembloit d'autant plus singulier que son nom, tel qu'il étoit instruit sur la liste générale, paroissoit appartenir aux pays du nord, et réunissoit un si grand nombre de consonnes, que personne ne pouvoit le prononcer sans difficulté. Sa physionomie et ses manières offroient aussi beaucoup de particularités. Son visage long et blême, ses yeux noirs, son

regard impérieux, avoient quelque chose de si peu attrayant, que chacun l'eût certainement évité, s'il n'avoit pas toujours eu à sa disposition un certain nombre d'histoires qui étoient d'un merveilleux secours pour la société dans les momens d'ennui. On prétendoit seulement que ses récits exigeoient, en général, un peu trop de crédulité de la part de ses auditeurs.

La société venoit de se lever de table; et se trouvoit peu disposée à la gaîté. On se sentoit encore trop fatigué du bal de la nuit précédente, pour jouir du plaisir de la promenade, quoiqu'un beau clair de lune y invitât. On n'avoit pas même la force de soutenir la conversation ; rien de surprenant, par conséquent, si l'on désiroit plus vivement qu'à l'ordinaire la présence du marquis.

« Où peut-il donc être? » s'écria la comtesse d'un ton d'impatience.

« Certainement encore au pharaon ;
« pour mettre les banquiers au désespoir, » répondit Florentine. « Il a, ce matin,
« causé le départ subit de deux de ces
« messieurs. »

« Perte bien légère, » répliqua quelqu'un.

« Pour nous, » répartit Florentine; « mais
« non pas pour le propriétaire des eaux,
« qui n'a défendu le jeu que pour qu'on
« s'y livrât avec plus de fureur. »

« Le marquis devroit s'abstenir de
« prouesses semblables, » dit le chevalier d'un air mystérieux ; « les joueurs sont

« vindicatifs, et ont généralement des « liaisons avantageuses. Si ce que l'on se « dit à l'oreille est vrai, que le marquis « se trouve impliqué d'une manière assez « fâcheuse dans des affaires politiques.... »

« Mais, » demanda la comtesse, « que « fait donc le marquis aux banquiers des « jeux ? »

« Rien ; sinon qu'il met sur des cartes « qui gagnent presque toujours. Et ce qui « est assez singulier, il ne tire, pour lui-« même, presqu'aucun parti de cet avan-« tage, parce qu'il s'en tient toujours à la « mise la moins forte. Mais les autres pon-« teurs ne sont pas si réservés, et chargent « tellement ces cartes, que la banque a « sauté avant que la main ait passé. »

La comtesse alloit faire d'autres ques-

tions, lorsque l'entrée du marquis fit prendre une autre tournure à la conversation.

« Enfin donc! » s'écrièrent à-la-fois plusieurs personnes.

« Aujourd'hui, » dit la comtesse, « nous « avons le plus vivement désiré votre en- « tretien, et justement aujourd'hui vous « vous faites le plus attendre. »

« J'avois projeté une expédition im- « portante; elle m'a parfaitement réussi. « J'espère que demain il n'y aura plus ici « une seule banque de jeu. Je suis allé « d'un salon de jeu à un autre. Il n'y a « pas assez de chevaux de poste pour em- « mener les banquiers ruinés. »

« Ne pouvez-vous, » demanda la com-

« tesse, nous enseigner votre art merveil-
« leux de toujours gagner? »

« Ce seroit bien difficile, ma belle dame ; « il faut, pour cela, une main heureuse, « autrement on ne fait rien. »

« Mais, » reprit le chevalier, en riant, « jamais je n'en ai vu d'aussi heureuse que « la vôtre. »

« Comme vous êtes encore jeune, mon « cher chevalier, beaucoup de choses nou- « velles pourront vous arriver. »

En disant ces mots, le marquis jeta sur le chevalier un regard si perçant, que celui-ci s'écria : « Voulez-vous donc tirer mon « horoscope ? »

« Pourvu que ce ne soit pas aujourd'hui, »

dit la comtesse : « qui sait si votre des-« tinée future nous procureroit une histoire « amusante, comme le marquis nous la « promet depuis deux jours ? »

« Je n'ai pas précisément dit amu-« sante. »

« Mais, au moins, remplie d'événemens « extraordinaires ; il nous en faut de tels « pour nous tirer de la léthargie qui nous « accable aujourd'hui. »

« Très-volontiers ; mais je désire savoir « auparavant si quelqu'un de vous connoît « les choses surprenantes que l'on raconte « de la *Morte fiancée.* »

Personne ne se souvint d'en avoir entendu parler.

Le marquis sembloit vouloir ajouter encore quelque préambule ; mais la comtesse et d'autres personnes manifestèrent si ouvertement leur impatience, que le marquis commença sa narration en ces mots :

« Depuis long-temps j'avois formé le projet d'aller visiter le comte Globoda dans ses terres en Bohême. Nous nous étions rencontrés dans la plupart des pays de l'Europe ; ici, lorsque la légèreté de la jeunesse nous entraînoit au plaisir ; là, lorsque les années nous rendoient plus calmes et plus posés. Enfin, plus avancés en âge, nous désirions ardemment, avant la fin de nos jours, de jouir encore, par le charme du souvenir, des momens agréables que nous avions passés ensemble. Je voulois, de mon côté, connoître le château de mon ami ; il étoit, suivant la description qu'il

m'en avoit faite, dans un canton très-romantique : ses aïeux l'avoient construit depuis des siècles, et leurs descendans l'avoient entretenu avec tant de soin, qu'il conservoit son aspect imposant, en même temps qu'il offroit une demeure commode. Le comte y passoit ordinairement la plus grande partie de l'année avec sa famille, et ne retournoit dans la capitale qu'à l'approche de l'hiver. Instruit de toutes ces particularités, je ne fis pas annoncer ma visite, et j'arrivai chez lui un soir, précisément dans la saison actuelle. J'admirai le paysage riant et varié que le château dominoit.

« L'accueil amical que l'on me fit, ne put me cacher entièrement la douleur secrète peinte sur le visage du comte, de son épouse, et de leur fille, la belle Libussa.

Je ne tardai pas à apprendre que l'on étoit encore affligé par le souvenir de la perte de la sœur jumelle de Libussa, enlevée à sa famille depuis un an. Libussa et Hildegarde se ressembloient tellement, que l'on ne pouvoit les distinguer que par un petit signe de la forme d'une fraise, placé au cou de Hildegarde. On avoit laissé sa chambre et tout ce qui s'y trouvoit dans le même état que pendant sa vie, et la famille alloit la visiter lorsque l'on vouloit goûter pleinement la triste satisfaction de regretter cette fille chérie. Elle n'avoit eu avec sa sœur qu'un cœur, qu'un esprit. Aussi les parens ne pouvoient-ils croire que leur séparation durât long-temps ; ils craignoient que bientôt Libussa ne leur fût aussi enlevée.

« Je fis mon possible pour distraire cette

famille respectable, en l'entretenant des scènes riantes de notre vie passée, et en dirigeant ses idées sur des sujets moins tristes que celui qui les occupoit. Je vis, avec satisfaction, que mes efforts n'étoient pas entièrement infructueux. Tantôt nous nous promenions dans le canton d'alentour, paré de tous les agrémens de l'été; tantôt parcourant les divers appartemens du château, dont l'état de conservation excitoit notre étonnement, nous nous entretenions des actions des générations passées, dont une longue galerie offroit les portraits vénérables.

« Un soir le comte m'avoit parlé, en confidence, de ses projets pour l'avenir; entr'autres il avoit manifesté combien il désiroit que Libussa, qui avoit déjà refusé plusieurs partis, quoiqu'elle ne fût que

dans sa seizième année, fit un mariage heureux. Tout à coup le jardinier, hors d'haleine, entra dans l'appartement et annonça qu'on venoit de voir un revenant (probablement l'ancien chapelain du château), qui avoit paru un siècle auparavant. Plusieurs domestiques suivoient le jardinier : la pâleur de leur visage confirmoit la nouvelle terrible que ce dernier avoit apportée.

« Vous aurez bientôt peur de votre « ombre, » leur dit le comte. Puis il les renvoya, en leur signifiant de ne plus venir l'étourdir de contes semblables. « Il est « réellement désolant, » me dit-il ensuite, « de voir jusqu'où va la superstition de « ces gens-là, et qu'il soit impossible de les « en désabuser entièrement. Voilà que de « siècle en siècle on se repaît du bruit ab-

« surde que de temps en temps un ancien « chapelain du château erre dans les en« virons, qu'il dit la messe dans l'église, « et d'autres sornettes de ce genre. Ce bruit « s'est un peu affoibli depuis que je pos« sède ce château ; mais, à ce qu'il me « paroît, il ne peut cesser entièrement. »

« Dans ce moment, on annonça la visite du duc de Marino. Le comte ne se souvenoit pas d'en avoir entendu parler.

« Je lui dis que je connoissois assez particulièrement cette famille, et que récemment j'avois assisté, à Venise, aux fiançailles d'un jeune homme de ce nom.

« Ce même jeune homme entra à l'instant. Sa vue m'auroit été très-agréable, si je ne m'étois pas aperçu que ma présence lui causoit un trouble évident.

« Ah! » dit-il, d'un ton assez aisé, après les formules ordinaires de politesse, « puis-« que je vous trouve ici, mon cher mar-« quis, je puis m'expliquer comment, dans « le canton d'alentour, on savoit mon nom. « Quoique je ne connoisse pas encore la « voix sourde qui, à la montée par où l'on « arrive au château, a prononcé mon nom « très-distinctement par trois fois, et a « ajouté d'un ton très-haut que j'étois le « bien venu, je conçois à présent que cela « doit venir de vous, et j'ai honte de la « frayeur que j'en ai ressentie. »

« Je lui assurai qu'avant qu'on l'annonçât, j'ignorois absolument son arrivée, et qu'aucun de mes gens ne le connoissoit, parce que le valet-de-chambre qui m'avoit suivi en Italie, n'étoit pas cette fois-ci venu avec moi. « Au reste, » ajoutai-je, « par

« l'obscurité qui règne en ce moment, il « seroit très-difficile de reconnoître l'équi-« page même le plus connu. »

« En ce cas-là je m'y perds, » s'écria le duc un peu interdit. L'incrédule comte répartit très-poliment que la voix qui avoit crié au duc qu'il étoit le bien venu, avoit au moins exprimé les sentimens de toute sa famille.

« Marino, avant d'avoir dit un mot du motif de sa visite, me demanda un entretien secret, et me confia qu'il étoit venu pour obtenir la main de la belle Libussa, et que, s'il pouvoit obtenir son agrément, il la demanderoit à son père.

« La comtesse Apollonia, votre fiancée, « a donc cessé de vivre ? » lui demandai-je.

« Nous parlerons de cela une autre fois, » me répondit-il.

« Au profond soupir qui accompagna ces paroles, je conclus qu'Apollonia s'étoit rendue coupable, envers le duc, d'infidélité ou de quelqu'offense grave, et je crus que je devois m'abstenir de continuer des questions qui déchiroient son cœur blessé si sensiblement.

« Cependant, comme il me pria d'être son médiateur auprès du comte, pour que celui-ci lui accordât l'objet de ses vœux, je lui représentai vivement le danger d'une alliance qu'il n'avoit dessein de contracter que pour effacer le souvenir amer d'une personne aimée auparavant, et sans doute bien plus tendrement. Mais il me répondit qu'il étoit très-éloigné de ne penser à la

belle Libussa que par un motif aussi blâmable, et qu'il se trouveroit le plus heureux des hommes si elle n'étoit pas contraire à ses vœux.

« Son ton pénétré et expressif, en me parlant ainsi, apaisa l'inquiétude que je commençois à éprouver, et je lui promis de préparer le comte Globoda à l'écouter, et de lui donner les renseignemens nécessaires sur la famille et la fortune de Marino. Mais je lui déclarai, en même temps, que je ne hâterois nullement, par mes avis, la conclusion de l'affaire, parce que je n'étois pas habitué à me charger de l'issue incertaine d'un mariage.

« Le duc me témoigna sa satisfaction, et me fit donner, ce qui ne me parut alors d'aucune conséquence, la promesse de ne

pas faire mention du mariage qu'il avoit été sur le point de contracter auparavant, parce que cela entraîneroit des explications désagréables.

« Les vues du comte réussirent avec une promptitude qui passa ses espérances. Sa taille riche et bien prise, ses yeux étincelans, applanirent la voie à l'amour pour s'introduire dans le cœur de Libussa. L'agrément de sa conversation promettoit à la mère un gendre très-aimable, et les connoissances en économie rurale, qu'il déployoit à l'occasion, faisoient espérer au comte un appui utile dans ses occupations habituelles ; car il avoit été arrêté, dès les premiers jours, que le duc quitteroit sa patrie.

« Marino poussa ses avantages avec beau-

coup d'ardeur, et un soir je fus surpris par la nouvelle de ses fiançailles, que je ne croyois pas si proches. A table, on vint à parler de ces fiançailles, dont j'avois fait mention immédiatement avant l'arrivée du duc dans le château. La comtesse me demanda si le jeune Marino étoit proche parent de celui qui avoit été fiancé ce jour même à sa fille?

« Assez proche, » répondis-je en me rappelant ma promesse. Marino me regardoit d'un air embarrassé. « Mais, mon cher « duc, » continuai-je, « dites-moi quelle « est la personne qui a fixé votre attention « sur l'aimable Libussa, et si un portrait « ou une cause quelconque vous a engagé « à supposer ou à chercher dans ce château « éloigné une beauté dont le choix fait « tant d'honneur à votre goût; car, si je

« ne me trompe pas, vous avez dit hier que « vous aviez dessein de courir encore le « monde pendant six mois, lorsque tout-« à-coup, je crois que c'étoit à Paris, vous « avez changé de plan, et projeté votre « voyage spécialement et uniquement pour « voir la charmante Libussa. »

« Oui, c'étoit à Paris », répondit le duc, « vous avez très-bien entendu. J'allois ad-« mirer les trésors de la superbe galerie « des tableaux du Muséum ; mais à peine « étois-je entré, que mes yeux se détour-« nèrent des beautés inanimées et se fixèrent « sur une dame dont les attraits incompa-« rables étoient, en quelque sorte, rehaussés « par un air de mélancolie. Je ne me ha-« sardai qu'avec crainte à m'approcher « d'elle, et à la suivre de près, sans oser « lui adresser la parole. Je la suivis encore

« lorsqu'elle quitta la galerie, et je pris
« son domestique à part pour m'informer
« du nom de sa maîtresse. Il me le dit;
« mais ayant alors exprimé le désir de
« faire connoissance avec le père de cette
« beauté, il ajouta que cela pourroit diffi-
« cilement avoir lieu à Paris, parce que la
« famille étoit dans l'intention de quitter
« cette ville, et même la France.

« Il se présentera pourtant une occasion,
« me dis-je aussitôt, et je cherchai des
« yeux la dame; mais persuadée proba-
« blement que son domestique la suivoit
« de près, elle avoit continué à marcher,
« et se trouvoit entièrement hors de ma
« vue. Pendant que je cherchois à suivre
« partout ses traces, le domestique avoit
« aussi échappé à mes regards. »

« Quelle étoit cette belle dame ? » demanda Libussa d'un ton d'étonnement.

« Quoi, vous ne m'avez donc réellement « pas aperçu alors dans sa galerie ? »

« Moi ?..... Ma fille ?..... » s'écrièrent en même temps Libussa et ses parens.

« Oui, vous-même, mademoiselle. Le « domestique, que pour mon bonheur « vous aviez laissé à Paris, et que le soir « je rencontrai inopinément comme mon « bon ange, m'a instruit du reste, de sorte « qu'après un court séjour chez moi, j'ai « pu arriver ici directement. »

« Quelle fable ! » dit le comte à sa fille, qui restoit muette de surprise. « Libussa, » ajouta-t-il en se tournant vers moi, « n'est « pas encore sortie de sa patrie, et moi-

« même je ne suis pas allé à Paris depuis « dix-sept ans. »

Le duc regarda le comte et sa fille avec des yeux où se peignoit le même étonnement que dans les leurs. La conversation seroit entièrement tombée, si je n'avois pris soin de la relever en parlant d'autre chose ; mais j'en fis presque seul les frais.

Après le repas, le comte mena le duc dans l'embrâsure d'une fenêtre; et quoique j'en fusse assez éloigné, et que je parusse fixer uniquement mon attention sur un lustre nouveau, j'entendis toute leur conversation.

« Quel motif, » demanda le comte d'un ton sérieux et mécontent, « peut vous avoir « engagé à inventer la scène singulière de « la galerie du muséum de Paris? car,

« selon moi, elle n'étoit bonne à vous con-
« duire à rien. Puisque vous vouliez taire
« la cause qui vous avoit porté à venir de-
« mander ma fille en mariage, il falloit le
« dire tout simplement ; et quand même
« vous auriez eu de la répugnance à faire
« une déclaration semblable, il y avoit mille
« tournures à donner à votre réponse, sans
« qu'il fût nécessaire de blesser ainsi la
« vraisemblance. »

« M. le comte, » repartit le duc très-piqué, « à table, je me suis tu, parce que
« je devois croire que vous aviez vos rai-
« sons pour tenir secret le voyage de votre
« fille à Paris. Je me suis tu simplement
« par discrétion ; mais la singularité de
« vos reproches me force de m'en tenir à
« ce que j'ai dit, et, malgré votre ré-
« pugnance à croire la chose, de soutenir

« devant tout le monde que la capitale « de la France est le lieu où j'ai vu, pour « la première fois, votre fille Libussa. »

« Mais, si je vous prouve non - seule-« ment par le témoignage de nos gens, « mais aussi par celui de tous mes vas-« saux, que ma fille n'a jamais quitté son « pays ? »

« Je m'en tiendrai toujours au té-« moignage de mes yeux et de mes oreilles, « qui n'ont pas moins d'autorité pour « moi. »

« Ce que vous dites est réellement « énigmatique, » reprit le comte d'un ton un peu plus posé ; « votre air sérieux me « persuade que vous avez été dupe d'une « illusion, et que vous avez vu une autre

« personne que vous avez prise pour ma « fille. Excusez-moi donc d'avoir pris la « chose un peu chaudement. »

« Une autre personne! J'ai donc non-« seulement pris une autre personne pour « votre fille ; mais aussi le domestique « dont je vous ai déjà parlé, et qui me « fit une description si précise de ce « château, est, à ce que je vois, une « autre personne! »

« Mon cher Marino, ce domestique « étoit un fourbe qui connoissoit le châ-« teau, et qui, Dieu sait par quel motif, « vous aura parlé, comme de ma fille, « d'une dame qui lui ressembloit. »

« Je ne prends certainement pas plaisir » à vous contredire; mais ce sont les traits

« de Libussa que, depuis la rencontre à
« Paris, mon imagination a conservés avec
« la fidélité la plus scrupuleuse. »

Le comte secoua la tête, et Marino continua : « Bien plus ; mais pardonnez-
« moi, si je me trouve dans la nécessité
« de mentionner une particularité qui,
« sans cela, ne seroit jamais sortie de ma
« bouche. Lorsque dans la galerie je me
« tenois derrière la dame, le fichu qui
« couvroit son cou se dérangea un peu ;
« et j'aperçus distinctement un signe de la
« forme d'une petite fraise. »

« Voici bien autre chose, » s'écria le duc en pâlissant, « il semble que vous
« voulez m'accoutumer à croire des récits
« bien étranges. »

« Je n'ai qu'une réponse à faire : ce signe
« se trouve-t-il au cou de Libussa ? »

« Non, monsieur, » répondit le comte en regardant fixément Marino.

« Non? » s'écria celui-ci, frappé de la plus vive surprise.

« Non, vous dis-je ; mais la sœur ju-
« melle de Libussa, qui lui ressembloit
« singulièrement, avoit le signe dont vous
« parlez, et l'a, depuis plus d'un an, em-
« porté avec elle dans le tombeau.

« Et ce n'est pourtant que depuis quel-
« ques mois que j'ai vu cette personne à
« Paris. »

En ce moment, la comtesse et Libussa, qui se tenoient à l'écart, en proie à l'inquiétude, et qui ne savoient ce qu'elles devoient penser de la conversation, dont

le sujet paroissoit important, s'approchèrent. Mais le comte, d'un air impérieux, les fit aussitôt retirer; puis il mena le duc entièrement dans l'encognure de la fenêtre, et poursuivit l'entretien à voix si basse, que je n'en pus rien entendre.

On fut extrêmement surpris lorsque, la nuit même, le comte donna ordre d'ouvrir en sa présence le cercueil d'Hildegarde. Mais auparavant, il me communiqua succinctement ce que je viens de rapporter, et me proposa d'assister avec le duc et lui à l'ouverture du cercueil. Le duc s'en dispensa, en disant que la seule pensée le faisoit frissonner d'effroi, parce qu'il ne pouvoit surmonter, surtout pendant la nuit, son horreur pour les cadavres.

Le comte le pria de ne parler à per-

sonne de la scène de la galerie, et surtout d'épargner à l'extrême sensibilité de la fiancée, le récit de la conversation secrète qu'ils avoient eue ensemble, quand même elle le presseroit de l'en instruire.

Sur ces entrefaites, le sacristain arriva avec sa lanterne. Le comte et moi nous le suivîmes. « Il n'est guères possible, » me dit le comte pendant que nous marchions, « qu'une supercherie ait eu lieu lors de la « mort de ma fille. Les circonstances m'en « sont trop bien connues. Vous pouvez, « d'ailleurs, aisément penser que notre « affection pour notre pauvre fille nous a « empêchés de l'exposer à être enterrée « trop précipitamment; mais supposons « même que cela ait eu lieu, et qu'une « main avide ait ouvert le cercueil, et y « ait, à sa frayeur extrême, trouvé une

« personne qui revenoit à la vie, on ne peut « pourtant pas croire que ma fille ne fût « pas rentrée chez des parens qui la ché« rissoient, plutôt que de fuir dans des « pays lointains. Cette dernière circons« tance ne se peut pas supposer, quand « même on admettroit comme vrai qu'elle « a été forcée de s'éloigner de ce canton, « puisqu'il lui restoit toujours mille moyens « de revenir. Mes yeux vont me convaincre « que les restes sacrés de mon Hildegarde « reposent réellement dant le cercueil; me « convaincre! » s'écria-t-il encore d'une voix plaintive et si forte, que le sacristain tourna la tête.

Le comte, que ce mouvement rendit plus circonspect, continua ainsi à voix basse : « Comment puis-je penser qu'il « existe encore la moindre trace des traits

« de ma fille, et que la destruction ait épar-
« gné sa beauté ? Retournons, marquis ;
« car, qui pourra me dire, lors même
« que je verrai réellement son squelette,
« que ce n'est pas celui d'une étrangère
« que l'on a mis dans ce cercueil pour
« y tenir sa place ? »

Il vouloit même donner ordre de ne pas ouvrir la porte de l'église, où nous venions d'arriver : alors je lui représentai que dans sa position, je me serois difficilement déterminé à une semblable démarche ; mais que le premier pas étant fait, il falloit aller jusqu'au bout, et voir s'il ne manquoit pas au corps d'Hildegarde, quelques-uns des joyaux que l'on avoit enterrés avec elle. J'ajoutai qu'à en juger d'après un grand nombre de faits, la destruction ne produit pas un effet également prompt sur tous les corps.

Mes représentations réussirent ; le comte me serra la main, et nous suivîmes le sacristain qui, par sa pâleur et par le tremblement de ses membres, faisoit connoître qu'il n'étoit pas habitué à des excursions nocturnes de ce genre.

Je ne sais pas si quelque personne de la compagnie s'est jamais trouvée à minuit dans une église, devant la porte de fer d'un caveau, pour examiner la suite des coffres de plomb qui renferment les dépouilles mortelles d'une maison illustre. Il est certain que dans ces momens, le bruit des verroux et des serrures produit une impression marquée, que l'on redoute d'entendre gronder les portes sur leurs gonds, et que quand le caveau est ouvert, on hésite un instant à avancer le pied pour entrer.

Le comte fut très-vivement saisi de ces

mouvemens de terreur, ce que je reconnus à un soupir étouffé; mais il se fit violence : je remarquai cependant que ses regards n'osèrent se porter sur aucun autre cercueil que sur celui de sa fille ; il l'ouvrit lui-même.

« Ne l'ai-je pas dit? » m'écriai-je, en voyant que les traits du cadavre avoient encore une parfaite ressemblance avec ceux de Libussa. Je fus obligé d'empêcher le comte, saisi d'étonnement, d'imprimer un baiser sur le front de ce corps inanimé.

« Ne troublez pas la paix de celle qui « repose, » ajoutai-je ; et j'employai tous mes efforts pour retirer au plutôt le comte de ce triste séjour de la mort.

A notre retour au château, nous trou-

vâmes les personnes qui y étoient restées, dans une attente désagréable. Les deux dames avoient beaucoup questionné le duc sur ce qui s'étoit passé, et n'admettoient pas, comme une excuse valable, la promesse qu'il avoit faite, de garder le silence : elles nous prièrent aussi, mais en vain, de satisfaire leur curiosité.

Elles réussirent mieux le lendemain avec le sacristain, qu'elles firent venir secrètement, et qui dit tout ce qu'il savoit ; mais il ne fit qu'exciter plus vivement leur vif désir de connoître la conversation qui avoit occasionné cette visite nocturne au caveau sépulchral.

Quant à moi, je rêvai tout le reste de la nuit à l'apparition que Marino avoit vue à Paris ; je fis des conjectures que je

me gardai de communiquer au comte, parce qu'il révoquoit absolument en doute les relations d'un monde supérieur avec le nôtre. Dans ces conjonctures, je vis avec plaisir que si cette singulière circonstance n'étoit pas entièrement oubliée, au moins on n'en parloit que rarement et très-légèrement.

Mais une autre cause commença à m'inspirer de vives sollicitudes : le duc persistoit constamment à refuser de s'expliquer en tête à tête avec moi, sur les fiançailles qu'il avoit contractées précédemment ; et l'embarras dont il ne pouvoit se défendre, aussitôt que je parlois des bonnes qualités que j'avois cru reconnoître dans sa prétendue, ainsi que de quelques autres particularités, me firent conclure que la fidélité de Marino pour

Apollonia, avoit commencé à chanceler dans la galerie des tableaux, à la vue de la belle inconnue; qu'Apollonia avoit été abandonnée, parce qu'il avoit cédé à la tentation, et que sans doute on ne pouvoit nullement la croire coupable de la rupture d'une alliance solennellement commencée.

Prévoyant dès-lors que la charmante Libussa ne pouvoit pas espérer de trouver le bonheur dans son union avec Marino, et sachant que le jour du mariage étoit proche, je résolus d'arracher au plutôt le masque au perfide, et de le faire repentir de son infidélité.

Un jour il se présenta une occasion excellente à mon gré pour en venir à mes fins. Le soupé fini, nous étions restés à table;

l'on vint à dire que l'iniquité trouve fréquemment sa punition dans le monde : j'observai que j'avois vu des exemples frappans de cette vérité ; alors Libussa et sa mère me pressèrent de citer un de ces exemples.

« En ce cas, Mesdames, » répondis-je ; « permettez-moi de vous raconter une his-« toire, qui, à mon avis, vous intéresse « directement. »

« Nous ? » répartirent-elles : je jetai en même temps les yeux sur le duc, qui, depuis plusieurs jours, me témoignoit de la méfiance; et je vis que sa mauvaise conscience le faisoit pâlir.

« C'est du moins ce que je pense, » répliquai-je ; « mais, mon cher comte,

« m'excuserez-vous si le surnaturel s'en-
« tremèle quelquefois dans ma narration? »

« Très-volontiers, » répondit-il en riant; « et je vous exprime mon étonnement de « ce qu'il vous est arrivé tant de choses « de ce genre, tandis que je n'en ai en-« core éprouvé aucune. »

Je m'aperçus bien que le duc lui faisoit des signes pour approuver ce qu'il disoit; mais je n'y fis pas attention, et je répondis au comte: « Tout le monde n'a peut-être « pas des yeux pour voir. »

« Cela peut être, » repartit-il en riant encore.

« Mais, » lui dis-je tout bas d'un ton expressif, « ce corps intact dans le cer-

« cueil, est-ce donc un phénomène ordi-
« naire ? »

Il parut ébranlé, et je continuai ainsi encore à voix basse : « Cela peut au reste « très-bien s'expliquer d'une manière na- « turelle, et il seroit inutile de contester « là-dessus avec vous. »

« Nous nous éloignons de notre affaire, » dit la comtesse avec un petit mouvement d'humeur, et elle me fit signe.

Alors je commençai ainsi : « La scène « de mon anecdote est à Venise. »

« Je pourrois donc bien en savoir quel- « que chose, » s'écria le duc qui concevoit des soupçons.

« Peut-être, » repris-je ; « mais l'on a

« eu des motifs de tenir l'événement se-
« cret ; il est arrivé, il y a environ dix-
« huit mois, à l'époque où vous veniez
« de commencer vos voyages. »

« Le fils d'un noble très-riche, que je
« désignerai par le nom de Filippo, at-
« tiré à Livourne par les affaires d'une
« succession, avoit gagné le cœur d'une
« demoiselle aimable et jolie, nommée
« Clara ; il lui promit, ainsi qu'à ses pa-
« rens, avant de retourner à Venise, de
« revenir au plutôt l'épouser : l'instant du
« départ fut précédé de cérémonies, qui
« finirent par devenir terribles. Après que
« les deux amans eurent épuisé toutes les
« protestations d'une affection réciproque,
« Filippo invoqua le secours du génie
« de la vengeance, dans le cas d'infi-
« délité. Celui des deux amans qui n'au-

« roit pas été coupable, ne devoit pas « même reposer tranquillement dans la « tombe; il devoit poursuivre le parjure, « pour le forcer à venir chez les morts, « partager des sentimens qu'il avoit ou- « bliés. Les parens, assis à table, se « souvenoient de leurs jeunes ans, et lais- « soient un libre cours aux idées roma- « nesques d'une jeunesse exaltée. Les « amans finirent par se piquer le bras, « et faire couler leur sang dans des verres « remplis de vin de champagne blanc. « Nos âmes seront aussi inséparables que « nos sangs! s'écria Filippo ; il but la moi- « tié du verre, et donna le reste à Clara. »

En ce moment, le duc éprouva une agitation frappante ; de temps en temps aussi il me lançoit des regards menaçans ; de sorte que je dus conclure que dans son

aventure, il s'étoit passé une scène semblable. Je puis cependant affirmer que je racontois les détails relatifs au départ de Filippo, tels qu'ils se trouvoient dans une lettre écrite par la mère de Clara.

« Qui auroit pu, » continuai-je, « après « tant de témoignages d'une aussi violente « passion, s'attendre au dénoûment ? Le « retour de Filippo à Venise, coïncida « précisément avec l'époque où parut, « dans le grand monde, une jeune beauté « élevée jusqu'alors dans un couvent éloi- « gné : elle se montra tout-à-coup comme « un ange qu'une nuée a tenu caché, et « excita l'admiration de la ville. Les pa- « rens de Filippo avoient bien entendu « parler de Clara, et de l'alliance projetée « entre elle et leur fils ; mais ils pensèrent « qu'il en étoit de cette alliance comme

« de beaucoup d'autres, conclues aujourd'hui, on ne sait pourquoi, et rompues
« demain sans qu'on le sache davantage.
« Ils présentèrent leur fils aux parens de
« Camilla, c'est ainsi que s'appeloit la jeune
« beauté; sa famille tenoit le rang le plus
« distingué. On fit considérer à Filippo
« le crédit immense auquel il pourroit
« atteindre par son alliance avec elle;
« l'époque du carnaval, qui favorisa ses
« rapports avec Camilla, acheva le reste; de
« sorte que le souvenir de Livourne con-
« serva bien peu de place dans son esprit.
« Ses lettres devenoient de jour en jour plus
« froides. Clara lui ayant exprimé combien
« ce changement lui étoit sensible, il cessa
« absolument de lui écrire, et fit tout ce
« qu'il put pour hâter son union avec
« Camilla, incomparablement plus belle
« et plus riche. Les angoisses de Clara,

« manifestées par les traits mal assurés de
« sa lettre, et par les larmes dont on re-
« connoissoit les empreintes, eurent aussi
« peu de pouvoir que les prières de cette
« infortunée, sur le cœur du volage
« Filippo. La menace même de venir,
« conformément à leur accord, le pour-
« suivre du fond du tombeau, où la dou-
« leur alloit la précipiter, pour l'y entraîner
« avec elle, ne fit que peu d'impression
« sur son esprit, uniquement occupé de
« la pensée de goûter le bonheur dans les
« bras de Camilla. »

« Le père de cette jeune personne, mon
« ami intime, m'invita d'avance à la noce.
« Quoique des affaires nombreuses le re-
« tinssent cet été à la ville, de sorte qu'il
« ne pouvoit jouir, aussi commodément
« qu'à l'ordinaire, des plaisirs de la cam-

« pagne, nous allâmes pourtant quelque-
« fois à sa maison de plaisance, située sur
« les bords de la Brenta; c'est là que
« devoit se célébrer le mariage de sa fille,
« avec toute la pompe imaginable. »

« Une circonstance particulière fit dif-
« férer la cérémonie de quelques se-
« maines; les parens de Camilla ayant
« goûté le bonheur dans leur union, dé-
« sirèrent que leur fille reçût la bénédic-
« tion nuptiale, du même prêtre qui la
« leur avoit donnée. Ce dernier, qui,
« malgré son grand âge, avoit l'apparence
« d'une santé vigoureuse, fut saisi d'une
« fièvre lente, qui ne lui permit pas de
« quitter le lit; cependant elle se calma,
« il alla de mieux en mieux, et le jour du
« mariage fut enfin fixé.

« Mais, comme si un pouvoir secret

« eût voulu empêcher cette union, le bon « ecclésiastique fut pris, le jour même « destiné au mariage, d'un frisson si vio- « lent, qu'il n'osa pas sortir, et fit con- « seiller aux jeunes gens de choisir un « autre prêtre pour les marier.

« Les parens persistèrent dans leur des- « sein de ne faire bénir l'union de leurs « enfans que par le respectable vieillard « qu'ils avoient désigné. Ils se seroient « certainement épargnés beaucoup de cha- « grin, s'il ne se fussent pas départis de « cette idée.

« On avoit cependant fait des prépa- « ratifs pour la fête; et comme on ne « pouvoit pas la remettre davantage, il « fut décidé qu'elle seroit considérée « comme une cérémonie de fiançailles so-

« lennelle. Dès le grand matin, les gon-
« doliers, parés de leurs beaux habits,
« attendoient la compagnie au bord du
« canal; bientôt leurs chants joyeux se
« firent entendre, en conduisant, à la
« maison de plaisance ornée de fleurs, les
« nombreuses gondoles qui renfermoient
« la société la mieux choisie.

« Pendant le dîner, qui se prolongea
« jusqu'au soir, les prétendus échangèrent
« leurs anneaux. A l'instant même, un cri
« perçant se fit entendre; il frappa de ter-
« reur tous les convives, et glaça d'effroi
« Filippo. On courut aux fenêtres: quoi-
« qu'il commençât à faire obscur, on dis-
» tinguoit encore très-bien les objets;
« on ne découvrit rien. »

« Arrêtez un instant, » me dit, avec

un sourire hagard, le duc, dont le visage, qui avoit fréquemment changé de couleur, décéloit le tourment d'une mauvaise conscience. « Je connois aussi ce cri entendu « en plein air; il est emprunté des Mé« moires de Mlle Clairon : un amant dé« cédé la tourmenta de cette manière tout« à-fait originale. Le cri fut suivi d'un « claquement de mains ; j'espère, M. le « marquis, que vous n'oublierez pas cette « particularité dans votre conte. »

« Et pourquoi, » répliquai-je, « croyez« vous qu'il n'a pu arriver qu'à cette actrice « quelque chose de semblable? votre in« crédulité me semble d'autant plus extraor« dinaire, qu'elle cherche à s'appuyer sur des « faits qui peuvent réclamer la croyance. »

La comtesse me fit signe de continuer; je poursuivis ainsi : « Un peu après que

« l'on eut entendu ce cri inexplicable ; « je priai Camilla, en face de qui j'étois « assis, de vouloir bien me laisser voir « encore une fois son anneau, dont on « avoit déjà admiré le travail précieux. Il « n'est plus à son doigt : on cherche ; « pas la moindre trace de l'anneau. On se « lève pour chercher plus exactement : « tout est inutile.

« Cependant l'instant des divertissemens « de la soirée approche ; un feu d'artifice « tiré sur la Brenta doit précéder le bal ; « on se masque et on entre dans les gon- « doles ; mais rien de plus frappant que « le silence qui règne durant cette fête ; « personne n'ouvre la bouche : à peine « un cri de bravo est-il articulé de la ma- « nière la plus froide, en voyant le feu « d'artifice.

« Le bal fut un des plus brillans que « j'aie vu : les pierreries dont les dames de « la société étoient couvertes, réfléchis- « soient la lumière des lustres, et la ren- « voyoient avec un nouvel éclat. La per- « sonne la plus richement parée étoit « Camilla. Son père, qui aimoit le faste, « se réjouissoit, en pensant que dans l'as- « semblée personne n'égaloit sa fille en « éclat comme en beauté.

« Probablement, pour s'en mieux assu- « rer, il fait le tour de la salle, et revient « en exprimant hautement sa surprise, « d'avoir aperçu sur une autre dame les « mêmes pierreries dont Camilla est parée. « Il eut même la foiblesse d'en ressentir » un léger chagrin. Il se consola cepen- « dant, parce qu'un bouquet de diamans, « destiné à Camilla, pour le souper, devoit

« effacer le prix de tout ce qu'elle portoit.

« Mais lorsque l'on fut prêt à se mettre « à table, et que le père promena encore « ses regards autour de lui, la même dame « avoit aussi un bouquet au moins aussi « précieux que celui de Camilla.

« La curiosité de mon ami ne peut se con- « tenir plus long-temps; il s'approche en di- « sant : Est-ce être trop indiscret, beau mas- « que, de m'informer tout bas de votre nom ? « Mais à son grand étonnement, la dame « secoue la tête en se détournant de lui.

« Le maître d'hôtel entre, au même « moment, et demande si la société est « devenue plus nombreuse depuis le dîner, « attendu que les couverts ne peuvent plus « suffire. Le père lui répond que non, « d'un air assez mécontent, et accuse ses

« domestiques de négligence ; mais le
« maître d'hôtel persiste dans ce qu'il a dit.

« On met un couvert de plus, le père
« les compte lui-même, et trouve qu'il y
« en a un au-delà du nombre de personnes
« qu'il a invitées. Comme il avoit eu ré-
« cemment, au sujet de quelques paroles
« inconsidérées, des démêlés avec le gou-
« vernement, il craignit que quelque sbirre
» ne se fût glissé dans la société ; mais
« comme il n'étoit pas à craindre que ce
« jour-là l'on dît rien qui pût être suspect,
« il résolut, afin d'obtenir satisfaction pour
« un procédé aussi indiscret au milieu d'une
« fête de famille, de prier tous ceux qui
« étoient à sa fête de vouloir bien se dé-
« masquer ; cependant, pour éviter le dé-
« rangement qui en résulteroit, il se promit
« de n'en venir là qu'à la fin de la fête.

« Chacun témoigna sa surprise du luxe « et de la recherche du repas. Il sur- « passoit de beaucoup ce que l'on avoit « coutume de voir dans le pays, surtout « pour les vins. Cependant, le père de « Camilla n'étoit pas satisfait, et se plaignoit « hautement de ce qu'un accident sur- « venu à son excellent vin de Champagne « rouge l'empêcheroit d'en offrir un seul « verre à ses convives.

« La société sembla vouloir se livrer à « la gaîté, que l'on n'avoit pas goûtée de « tout le jour; mais on ne partageoit pas « ces dispositions auprès de la place où « j'étois assis. La curiosité seule occupoit « tous les esprits. Je me trouvois peu « éloigné de la dame si richement parée, « et je remarquai qu'elle ne but ni ne « mangea rien, qu'elle n'adressa ni ne ré-

« pondit un seul mot à ses voisins, et
« qu'elle sembloit avoir les yeux constam-
« ment fixés sur les deux fiancés.

« Le bruit de cette singularité se répandit
« graduellement dans toute la salle, et
« troubla de nouveau la joie qui se mani-
« festoit. On se communiquoit, tout bas,
« une foule de conjectures sur la personne
« mystérieuse. L'avis le plus général, fut
« qu'une passion malheureuse pour Filippo
« pouvoit être la cause de cette conduite
« extraordinaire. Les personnes qui se
« trouvoient auprès de l'inconnue se levèrent
« de table les premiers, afin de chercher
« un voisinage plus gai. Leurs places furent
« occupées par d'autres qui espéroient
« trouver dans la dame silencieuse une
« personne de leur connoissance, et ob-
« tenir d'elle un accueil plus gracieux : ce
« fut inutilement. 3 **

« Dans l'instant même où l'on versoit à « la ronde le vin de Champagne, Filippo « vint aussi prendre une chaise auprès de « l'inconnue.

« Elle parut alors un peu plus animée ; « elle se tourna vers Filippo, ce qu'elle « n'avoit pas fait pour les autres, et elle « lui présenta son verre, comme pour l'en- « gager à y boire.

« Un tremblement violent saisit Filippo, « lorsqu'elle le regarda fixément.

« Le vin est rouge, s'écria-t-il en mon- « trant le verre ; je croyois qu'il n'y avoit « pas de vin de Champagne rouge.

« Rouge ? répartit, d'un air très étonné, « le père de Camilla, qui s'étoit approché « par curiosité.

« Regardez le verre de la dame, ré-
« pliqua Filippo.

« Le vin y est aussi blanc que dans les
« autres verres, répondit le père de Ca-
« milla. Il en appela au témoignage de tous
« les convives, qui déclarèrent unanime-
« ment que le vin étoit blanc.

« Filippo ne but pas, et quitta sa chaise.
« Un second regard de sa voisine lui avoit
« occasionné une agitation affreuse.

« Il prit le père de Camilla à part, et
« lui dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci
« revint vers la compagnie, à qui il adressa
« ces mots : Mesdames et messieurs, je
« vous prie, pour des raisons que je vous
« ferai ensuite connoître, de vouloir bien
« vous démasquer pour un instant.

« Comme en faisant cette invitation il « exprimoit, en quelque sorte, le vœu gé- « néral, tant étoit vif le desir de voir sans « masque la dame silencieuse, tous les « visages furent découverts dans un clin- « d'œil, à l'exception de celui de cette « dame, sur qui tous les regards se fixèrent.

« Vous avez seule conservé votre mas- « que, lui dit le père de Camilla, après « un moment de silence, puis-je espérer « que voudrez bien aussi l'ôter ?

« Elle persista obstinément à refuser de « se faire reconnoître.

« Cette conduite fut d'autant plus sen- « sible au père de Camilla, qu'il reconnut « dans les autres personnes celles qu'il « avoit invitées à la fête, et que, sans

« doute, la dame silencieuse étoit celle qui « se trouvoit au-delà de ce nombre. Il ne « voulut pourtant pas essayer de la forcer « à se démasquer, parce que la richesse « extraordinaire de sa parure ne lui permit « pas de conserver le soupçon que la per- « sonne qui avoit accru le nombre de ses « convives, fût un espion, et aussi « parce que la regardant comme une per- « sonne de distinction, il ne vouloit pas « lui manquer. Peut-être étoit-elle une « amie de sa famille, qui ne demeuroit « pas à Venise, et qui, à son arrivée dans « cette ville, instruite de la fête qu'il don- « noit, avoit imaginé cette plaisanterie « bien innocente.

« On trouva pourtant à propos de « prendre, à tout hasard, quelques éclair- « cissemens parmi les domestiques; mais

« aucun ne connoissoit cette dame, aucun « ne lui appartenoit; ceux du père de « Camilla ne se souvinrent même pas « d'en avoir vu qui eussent l'air d'être à « elle.

« Cela sembla d'autant plus étrange que « cette dame, ainsi que je l'ai déjà dit, « n'avoit mis le magnifique bouquet qu'un « instant avant le souper.

« Le chuchotement, qui avoit généra-« lement succédé à toute espèce de con-« versation, prenoit à chaque instant une « nouvelle force, lorsque soudain la dame « masquée se leva, fit signe à Filippo de « la suivre, et marcha vers la porte; mais « Camilla empêcha Filippo d'obéir au « signal. Elle avoit, depuis long-temps, « observé avec quelle attention la personne

« mystérieuse regardoit son prétendu ; elle
« avoit aussi remarqué qu'il avoit quitté
« cette dame dans une agitation affreuse ;
« et elle craignoit qu'il n'y eût dans tout
« cela une folie causée par l'amour. Le
« maître de la maison, sourd à toutes les
« représentations de sa fille, en proie aux
« plus vives alarmes, suivit l'inconnue, de
« loin à la vérité, mais il doubla le pas
« lorsqu'il la vit hors de la salle. Dans ce
« moment, le cri que l'on avoit entendu
« à midi se répéta, mais plus fortement à
« cause du silence de la nuit, et répandit
« de nouveau l'épouvante dans l'assemblée.
« Lorsque le père de Camilla se fut remis
« de son premier mouvement de terreur,
« on n'aperçut plus la moindre trace de
« la dame inconnue.

« Les personnes qui se trouvoient en

« dehors de la maison n'avoient nulle
« connoissance de la dame masquée. Les
« environs étoient remplis d'une foule
« nombreuse, le rivage se trouvoit garni
« de gondoliers; aucun de tous ces indi-
« vidus n'avoit aperçu cette dame mys-
« térieuse.

« Toutes ces circonstances avoient causé
« une si vive inquiétude à la société, que
« chacun desiroit ardemment retourner
« chez soi, et que le maître de la maison
« fut obligé de laisser partir les gondoles
« beaucoup plus tôt qu'il n'eût voulu.

« Le retour, comme on devoit s'y at-
« tendre, fut encore bien triste.

« Le lendemain, les deux fiancés étoient
« pourtant assez calmes. Filippo avoit

« même adopté le sentiment de Clara, qui
« pensoit que l'inconnue étoit une per-
« sonne dont l'amour avoit égaré la
« raison. Quant au cri effrayant répété
« deux fois, on crut pouvoir l'attribuer à
« des gens qui se divertissoient, et on dé-
« cida que le défaut d'attention des domes-
« tiques étoit seul cause que l'inconnue
« eût disparu sans que l'on s'en fût aperçu;
« enfin, on supposa que la disparition su-
« bite de l'anneau, que l'on n'avoit pas
« encore retrouvé, étoit due à la malice
« de quelque domestique qui l'avoit esca-
« moté.

« En un mot, on écarta tout ce qui
« pouvoit affoiblir ces explications, et l'on
« n'éprouva qu'un seul embarras. Le vieux
« prêtre, qui devoit donner la bénédic-
« tion, venoit de rendre le dernier soupir;

« et l'amitié, qui l'avoit uni si intimement
« aux parens de Camilla, ne permettoit
« pas décemment de songer au mariage
« et aux divertissemens, dans la semaine
« qui suivoit sa mort.

« Le jour où l'on enterra ce vénérable
« ecclésiastique, la légèreté de Filippo fut
« fortement troublée. Il apprit, par une
« lettre de la mère de Clara, la mort de
« cette jeune personne. Succombant au
« chagrin que lui avoit causé l'infidélité
« de l'homme qu'elle n'avoit pas cessé
« d'aimer, elle étoit morte; mais, à sa der-
« nière heure, elle avoit déclaré qu'elle
« ne reposeroit pas dans le tombeau, jus-
« qu'à ce que le parjure eût rempli la
« promesse qu'il avoit faite.

« Cette circonstance produisit sur lui

« une impression plus vive que toutes les « imprécations de la malheureuse mère. « Il se souvint que le premier cri, dont « on n'avoit pu deviner la cause, s'étoit « fait entendre à l'instant précis où Clara « avoit cessé de vivre; alors, il fut ferme- « ment persuadé que le masque inconnu « n'avoit pu être que l'esprit de Clara.

« Cette pensée le privoit, par intervalle, « de l'usage de sa raison.

« Il portoit constamment cette lettre sur « lui, et, d'un air égaré, la tiroit quelque- « fois hors de sa poche, pour la considérer « fixement. La présence de Camilla ne l'en « empêchoit pas. Comme elle supposoit « que cette lettre contenoit la cause du « changement extraordinaire de Filippo, « elle la ramassa un jour qu'absorbé dans

« une réflexion profonde, il la laissa tom-
« ber, et elle en fit lecture.

« Filippo, frappé de la pâleur et de
« l'abattement de Camilla, en lui remettant
« la lettre, reconnut avec effroi qu'elle
« l'avoit lue; désolé, il se jeta à ses pieds,
« et la conjura de lui dire ce qu'il avoit
« à faire.

« M'aimer avec plus de fidélité que celle
« qui n'est plus, répondit tristement Ca-
« milla.

« Il le lui promit avec transport.

« Mais son agitation augmentoit sans
« cesse, et s'accrut même avec une vio-
« lence extraordinaire, le matin du jour
« du mariage. En allant, lorsqu'il faisoit
« encore obscur, à la maison du père de

« Camilla, où il devoit prendre sa pré-
« tendue, pour la mener avant le jour,
« à l'église, suivant l'usage du pays, il
« crut voir constamment l'ombre de Clara
« marcher à ses côtés.

« Jamais on n'a vu deux personnes aller
« recevoir la bénédiction nuptiale avec un
« air aussi morne. J'accompagnois les pa-
« rens de Camilla qui m'avoient prié d'être
« témoin. Nous nous sommes par la suite
« rappelés plusieurs fois cette matinée
« lugubre.

« Nous allions silencieusement à l'église
« della Salute; Filippo me répétoit fré-
« quemment, durant notre marche, d'éloi-
« gner l'étrangère d'auprès de Camilla,
« parce qu'il lui supposoit quelque mau-
« vais dessein contre elle.

« Quelle étrangère? lui demandai-je ? »

« Au nom de Dieu, ne parlez pas si
« haut, reprit-il; vous voyez bien pour-
« tant comme elle cherche à se placer
« par force entre Camilla et moi.

« Chimères, mon ami, il n'y a que
« vous et Camilla. »

» Plût au ciel que mes yeux ne me
« trompassent point! Pourvu qu'elle ne
« vienne pas dans l'église, ajouta-t il,
« lorsque nous arrivions à la porte.

» Elle n'y entrera sûrement pas, lui
« répondis-je; et à la grande surprise des
« parens de Camilla, je fis comme si je
« voulois chasser quelqu'un.

« Nous trouvâmes dans l'église le père

« de Filippo. Dès que celui-ci l'aperçut, il « prit congé de lui comme s'il alloit « mourir. Camilla sanglotoit; Filippo « s'écria: Voilà l'étrangère; elle est donc « entrée? Les parens de Camilla ne sa- « voient si, dans de telles conjonctures, il « convenoit de commencer la cérémonie « religieuse.

« Mais Camilla, toute entière à son « amour, s'écria: Ce sont précisément « ces idées chimériques qui lui rendent « mes soins plus nécessaires.

« On s'approcha de l'autel; au même « instant un coup de vent éteignit les « cierges. Le prêtre paroissoit mécontent « de ce que l'on n'avoit pas mieux fermé « les fenêtres; mais Filippo s'écria: « Les fenêtres? Mais ne voyez-vous donc

« pas qu'il y a ici quelqu'un qui a exprès
« soufflé les cierges?

« Chacun se regardoit avec étonnement.
« Filippo s'écria, en dégageant à la hâte
« sa main de celle de Camilla : Ne voyez-
« vous pas aussi que l'on m'arrache d'au-
« près de ma prétendue?

« Camilla tomba évanouie dans les bras
« de ses parens; alors le prêtre déclara
« que, dans une circonstance aussi cri-
« tique, il étoit impossible de procéder
« à la cérémonie.

« Les parens des deux prétendus at-
« tribuèrent l'état de Filippo à une alié-
« nation mentale. On supposa même qu'il
« étoit victime d'un empoisonnement, lors-
« qu'un moment après l'infortuné expira

« au milieu des convulsions les plus vio-
« lentes. Les chirurgiens qui ouvrirent son
« corps, ne découvrirent rien qui vînt à
« l'appui de ce soupçon.

« Les parens qui dans la suite furent,
« ainsi que moi, instruits par Camilla du
« sujet des prétendues chimères de Filippo,
« firent tout ce qu'ils purent pour étouffer
« cette aventure ; cependant en rappro-
« chant toutes les circonstances, on ne put
« jamais expliquer convenablement l'ap-
« parition du masque mystérieux lors des
« fiançailles. Ce qui parut encore assez
« surprenant, c'est que l'anneau égaré à
« la maison de campagne, se trouva parmi
« les autres joyaux de Camilla, à l'instant
« où l'on sortit de l'église. »

« Voilà ce que j'appelle une histoire

« merveilleuse! » dit le comte; sa ſemme poussa un profond soupir, et Libussa s'écria: « J'en ai réellement eu le frisson. »

« C'est ce qui doit arriver à toutes les « fiancées qui écoutent de tels récits » répondis-je, en regardant fixément le duc, qui, pendant que je parlois, s'étoit levé et assis plusieurs fois, et qui, par son regard mal assuré, faisoit assez connoître qu'il craignoit que je ne voulusse contrarier ses désirs.

« Un mot! » me dit-il à l'oreille, lorsque nous allâmes nous coucher, et il m'accompagna jusqu'à ma chambre.

« Je pénètre vos vues généreuses; cette « histoire forgée à plaisir.... »

« Arrêtez! » lui répondis-je d'un ton

courroucé; « j'ai été témoin de ce que « vous avez entendu. Comment pouvez-« vous, sans redouter son ressentiment, « accuser de mensonge un homme d'hon-« neur ?

« Nous parlerons de ceci ensuite, » repartit-il d'un air railleur. « Mais dites-moi « actuellement d'où avez-vous tiré l'anec-« dote du sang mêlé au vin ? Je connois « la personne de la vie de laquelle vous « avez emprunté ce trait. »

« Je puis vous assurer que je ne l'ai « emprunté que de la vie de Filippo ; « au reste, il en pourroit être de cette « particularité comme du cri. Cette ma-« nière singulière de s'unir à jamais, peut « s'être présentée à l'imagination de deux « autres fiancés. »

« A la bonne heure ! cependant on « pourroit encore indiquer dans votre narration beaucoup de traits de ressem« blance avec une autre aventure. »

« Cela est possible; toutes les affaires « d'amour viennent au fond d'une même « famille, et ne peuvent nier la parenté. »

« N'importe! » reprit Marino; « mais « je désire d'abord que dorénavant vous « ne vous permettiez aucune allusion à « ma vie passée; que moins encore vous « ne racontiez certaines anecdotes au « comte; à ces conditions, et seulement « à ces conditions, je vous pardonne votre « précédente et très-ingénieuse fiction. »

« Des conditions?... me pardonner?... « et c'est vous qui me parlez ainsi?... C'en

« est trop. Voici ma réponse : Demain « matin le comte apprendra que vous « avez déjà été fiancé, et ce que vous « exigez en ce moment. »

« Marquis, si vous l'osez..... »

« Ah ! ah !... oui, je l'oserai ; je le dois « à un vieil ami. L'imposteur qui ose m'ac- « cuser de mensonge, ne portera plus dans « cette maison son masque trompeur. »

La colère m'avoit, malgré moi, emporté si loin, qu'un duel devenoit à-peu-près inévitable. Le duc me défia. Nous convînmes, en nous séparant, de nous trouver le lendemain matin dans un bois voisin, avec des pistolets.

En effet, avant le jour, nous prîmes

chacun notre domestique, et nous allâmes dans la forêt. Marino ayant remarqué que je n'avois songé à aucune disposition dans le cas où je serois tué, s'en chargea, et prescrivit à mon domestique ce qu'il falloit faire de mon corps comme si tout étoit déjà décidé; il m'adressa encore la parole avant que nous en vinssions aux mains, « parce que, » disoit-il, « le combat entre « nous ne pourroit qu'être très-inégal. Je « suis jeune, » ajouta-t-il, « déjà dans « plusieurs affaires on a éprouvé que ma « main est sûre; je n'ai à la vérité mis « personne à mort; mais toujours j'ai « frappé mon adversaire au point que « j'avois désigné. Ici, il faut pour la pre- « mière fois que le combat soit à mort, « c'est le seul moyen de vous empêcher « de me nuire; cependant, si vous me « donnez ici même votre parole d'hon-

« neur de ne pas découvrir au comte ce « qui concerne ma vie passée, je consens « à regarder l'affaire comme terminée. »

Je devois naturellement rejeter sa proposition ; je le fis.

« En ce cas, recommandez votre âme « à Dieu, » reprit-il. Nous nous préparâmes. « C'est à vous à tirer, » me dit-il.

« Je vous cède le premier coup, » lui répondis-je.

Il s'y refusa ; alors je tirai, et je lui fis sauter le pistolet de la main : il resta surpris ; mais son étonnement fut au comble, lorsqu'ayant pris une autre arme, son coup m'eût manqué. Il prétendoit même m'avoir visé au cœur ; il ne pouvoit

dissimuler au reste que de ma part aucun mouvement de frayeur ne l'avoit empêché de m'atteindre.

Sur son invitation, je tirai une seconde fois; je visai encore son pistolet, qu'il tenoit de la main gauche, et à son grand étonnement je le fis aussi sauter; mais le coup avoit porté si près de la main, qu'il en devoit nécessairement résulter une contusion.

Son second coup ayant passé près de moi, je lui dis que je ne tirerois plus; mais que comme on pouvoit attribuer à l'agitation violente de son sang l'accident qui lui étoit arrivé de me manquer deux fois, je lui proposois de m'ajuster encore. Avant qu'il put refuser mon offre, le comte, qui avoit conçu des soupçons, étoit

entre nous avec sa fille; il se plaignit beaucoup de la conduite de ses hôtes; il demanda des éclaircissemens sur la cause de notre altercation; alors je lui dévoilai toute l'affaire en présence de Marino. L'embarras de ce dernier convainquit le comte et Libussa de la réalité des reproches que sa conscience lui faisoit.

Mais bientôt le duc sut profiter de l'amour de Libussa, pour opérer un changement total dans l'esprit du comte; et le soir même, celui-ci me dit: « Vous avez « raison, je devrois user de rigueur, et « renvoyer le duc de ma maison; mais « qu'y gagneroit cette Apollonia qu'il « a abandonnée, et qu'il ne reverra « plus? Ajoutez à cela qu'il est le seul « homme pour qui ma fille ait témoigné « une inclination véritable. Laissons ces

« jeunes gens suivre leur penchant ; la « comtesse partage ma façon de penser, et « avoue qu'elle seroit très-chagrine de voir « notre maison perdre le beau Vénitien. « Combien ne se commet-il pas dans le « monde d'infidélités que les circonstances « font excuser ? »

« Mais il me semble que ces circons- « tances manquent dans l'occurence ac- « tuelle, » répondis-je. Je m'arrêtai pourtant quand je remarquai que le comte tenoit fermement à son opinion.

Le mariage eut lieu sans aucun empêchement ; cependant il régna peu de gaîté à cette fête, d'ailleurs bruyante et splendide. Le bal de la soirée fut passablement triste ; Marino seul dansoit avec un emportement extraordinaire.

« Par bonheur, M. le marquis, » me dit il en quittant la danse pour un moment, et en riant bien haut à mon oreille, « il n'y a pas encore ici de revenant comme « à votre noce de Venise. »

« Mais, » lui répondis-je en levant le doigt, « ne vous réjouissez pas trop tôt, « le malheur marche à pas lents; souvent « on ne l'aperçoit que lorsqu'on l'a sur les « talons. »

Contre mon attente, ce discours le rendit entièrement muet; et ce qui me convainquit encore plus de l'impression qu'il avoit produit, fut l'emportement redoublé avec lequel le duc recommença à danser.

La comtesse le pria en vain de ménager

un peu plus sa santé : les supplications de Libussa parvinrent seules à l'engager à s'asseoir pour reprendre haleine ; car il n'en pouvoit plus.

Un peu après, je vis Libussa qui versoit des pleurs ; ils ne sembloient nullement être occasionnés par la joie ; puis elle sortit de la salle. Je me tenois aussi près de la porte que je le suis de vous en ce moment ; de sorte que je ne pus douter que c'étoit bien Libussa ; aussi me sembla-t-il étrange de la voir rentrer quelques minutes après, avec le visage le plus serein. Je la suivis, et je remarquai qu'elle engagea le duc à danser ; et que bien loin de modérer son emportement, elle le partagea, et l'accrut même par son propre exemple. Je remarquai aussi que, cette danse finie, le duc prit congé des parens de Libussa, et

s'échappa avec elle par une petite porte, par où l'on alloit à la chambre nuptiale.

Pendant que je tâchois de m'expliquer comment il étoit possible que Libussa eût aussi promptement changé de sentiment, une conversation à voix basse s'engageoit à la porte de la salle, entre le comte et son valet de chambre. On s'apercevoit que le sujet en étoit important, aux regards courroucés que le comte lança au jardinier, qui confirmoit, à ce qu'il sembloit, ce que le valet de chambre avoit dit.

Je m'approchai du groupe, et j'entendis que, comme à telle époque citée, l'orgue de l'église venoit de jouer, et que tout l'édifice avoit été illuminé, dans l'intérieur, jusqu'à minuit qui venoit de sonner.

Le comte se fâcha beaucoup de ce qu'on

l'étourdissoit d'une fable aussi niaise, et demanda pourquoi on ne l'avoit pas averti plutôt : on lui répondit que chacun avoit voulu attendre comment cela se termineroit. Le jardinier ajouta que le vieux chapelain s'étoit montré de nouveau. Les paysans qui demeuroient près de la forêt, prétendirent même qu'ils avoient vu le sommet de la montagne, qui la dominoit entièrement, illuminé, et les esprits danser en rond.

« Fort bien ! » s'écria le comte d'un air sombre ; « voilà toutes les vieilles billevesées « qui reprennent : la fiancée morte va « aussi, je l'espère, jouer son rôle. »

Le valet de chambre ayant poussé le jardinier pour qu'il n'enflammât pas davantage la colère du comte, je pris la pa-

role : « On pourroit au moins écouter, » dis-je au comte, « ce que vos gens prétendent avoir vu. De quoi s'agit-il au « sujet de la fiancée morte ? » demandai-je au jardinier.

Celui-ci leva les épaules.

« N'avois-je pas raison ? » s'écria le comte ; « nous y voici donc, elle va être « en scène ; tout cela s'arrange dans la « mémoire de ces gens-là, et cela se fraye « ensuite un chemin à leurs yeux... Peut-on « savoir sous quelle forme ? »

« Je demande excuse, » répondit le jardinier ; « mais elle ressembloit à défunte « Mlle Hildegard ; elle a passé dans le « jardin tout près de moi, et est entrée « dans le château. »

« Ah ça, » lui dit le comte, « sois à « l'avenir un peu plus circonspect dans tes « idées chimériques, et laisse ma fille en « paix dans sa tombe... C'est bon. » Il fit signe en même temps à ses gens, et ils sortirent.

« Eh bien! mon cher marquis! » me dit-il ensuite.

« Eh bien? »

« Votre croyance aux contes iroit-elle « jusqu'à ne pas révoquer en doute l'ap- « parition de mon Hildegarde? »

« Au moins n'est-elle pas apparue au « jardinier seul... Souvenez-vous de l'aven- « ture dans le Muséum à Paris. »

« Vous avez raison, c'étoit encore une

« jolie invention, que jusqu'à ce moment
« je n'ai pu approfondir. Croyez que
« j'aurois plutôt refusé ma fille au duc,
« pour avoir pu inventer un mensonge
« aussi grossier, que pour avoir abandonné
« sa première amante. »

« Je vois bien que nous ne nous accor-
« derons pas aisément sur ce point ; car de
« même que ma croyance vous semble
« étrange, vos doutes me paroissent in-
« compréhensibles. »

L'assemblée qui s'étoit réunie au château, se retira peu à peu. J'étois resté seul avec le comte et sa femme, lorsque Libussa, vêtue de ses habits de bal, se montra à la porte de la salle, et eut l'air étonné de ne plus voir la société.

« Qu'est-ce que cela signifie ? » demanda

la comtesse. Son mari ne trouva pas assez d'expression pour peindre son étonnement.

« Où est Marino? » s'écria Libussa.

« Tu nous le demandes? » répartit sa mère; « ne t'avons nous pas vue sortir avec « lui par cette petite porte? »

« Cela ne se peut pas; vous êtes dans « l'erreur. »

« Mais, non; non, ma chère enfant! Il « n'y a qu'un instant, tu as dansé avec un « emportement singulier; ensuite vous êtes « sortis tous deux. »

« Moi, ma mère? »

« Oui, ma chère Libussa; comment « as-tu pu oublier tout cela? »

« Je n'ai rien oublié, je vous l'assure. »

« Où as-tu donc resté si long-temps ? »

« Dans la chambre de ma sœur, » dit Libussa. Je remarquai qu'à ces mots le comte pâlit un peu ; son regard craintif cherchoit le mien ; il garda pourtant le silence. La comtesse craignant que sa fille ne se trompât, lui dit d'un ton affligé : « Comment as-tu eu une aussi singulière « idée, dans un jour comme celui-ci ? »

« Je ne pourrois en dire la raison ; je « sais seulement que je me suis sentie tout-« à-coup un très-grand serrement de cœur, « et il m'a semblé qu'il ne me manquoit » qu'Hildegarde. J'avois en même temps « la ferme espérance de la trouver dans sa « chambre occupée à jouer de la guitare ;

« voilà pourquoi je m'y suis glissée tout « doucement. »

« L'y as-tu trouvée ? »

« Hélas ! non ; mais le vif désir que je « ressentois de la voir, joint à la fatigue « de la danse, m'avoient tellement épuisée, « que je me suis assise sur une chaise, où « je me suis profondément endormie. »

« Depuis combien de temps as-tu quitté « la salle ? »

« L'horloge de la tour sonnoit onze « heures trois quarts, lorsque je suis entrée « dans la chambre de ma sœur. »

« Qu'est-ce que tout cela ? » dit tout bas la comtesse à son mari ; « elle parle

« d'une manière suivie; cependant je sais « bien que lorsque l'horloge a sonné onze « heures trois quarts, j'exhortois, à cette « même place, Libussa à danser avec un « peu plus de modération. »

« Et Marino? » demanda le comte.

« Je croyois, comme je l'ai déjà dit, le « trouver ici. »

« Bon Dieu! » s'écria la mère, « elle « extravague; mais lui, où est-il donc? »

« Quoi donc, ma bonne mère? » dit Libussa d'un air inquiet, en s'appuyant sur la comtesse. Cependant le comte prit un flambeau, et me fit signe de le suivre.

Un spectacle affreux nous attendoit dans

la chambre nuptiale, où il me conduisit. Nous trouvâmes le duc étendu à terre. Il ne restoit pas en lui le plus léger signe de vie; ses traits étoient défigurés d'une manière effrayante.

Jugez de la douleur amère de Libussa, lorsqu'on lui fit ce récit, et que tous les efforts des gens de l'art pour rappeler le duc à la vie, furent sans succès.

La famille du comte tomba dans une consternation contre laquelle tous les motifs de consolation vinrent échouer. Peu après, une affaire pressante me fit quitter ce séjour, dont je desirois m'éloigner.

Mais auparavant, je ne manquai pas de recueillir dans le village des renseignemens précis sur la morte fiancée. L'anecdote,

en passant de bouche en bouche, avoit malheureusement éprouvé des altérations. Il me paroît que cette morte fiancée avoit vécu dans ce canton, vers le quatorzième ou le quinzième siècle. C'étoit une demoiselle noble. Elle s'étoit conduite, envers son amant, avec tant d'ingratitude et de perfidie, qu'il en étoit mort de chagrin; mais ensuite, lorsqu'elle voulut se marier, il lui apparut dans la nuit de ses noces, et elle en mourut. On racontoit que depuis lors, l'esprit de cette malheureuse erroit sur terre et prenoit toutes sortes de figures, particulièrement celle de jolies personnes, pour rendre les amans infidèles. Comme il ne lui étoit pas permis de se revêtir de l'apparence d'une personne vivante, il choisissoit parmi les personnes décédées, celles qui leur ressembloient le plus. C'est par cette raison qu'il fréquentoit volontiers

les galeries où se trouvoient les portraits de famille. On soutenoit même qu'on l'avoit vu dans les collections ouvertes au public. Enfin, on disoit qu'en punition de sa perfidie, il seroit errant jusqu'à ce qu'il eût trouvé un homme qu'il chercheroit vainement à faire manquer à ses engagemens; et il paroît, ajoutoit-on, que cela n'étoit pas encore arrivé.

Ayant demandé quels rapports subsistoient entre cet esprit et le vieux chapelain, dont j'avois aussi entendu parler, on me dit que le sort de ce dernier dépendoit de celui de la demoiselle, parce qu'il l'avoit aidée dans ses actions criminelles. Mais personne ne put me donner d'éclaircissement satisfaisant sur la voix qui avoit appelé le duc par son nom, ni sur ce que signifioit l'église qui avoit été éclairée la

nuit, et où l'on avoit chanté la grand'messe. Personne ne savoit, non plus, comment expliquer la danse sur la montagne dans la forêt.

Au reste, ajouta le marquis, vous avouerez que ces traditions s'adaptent merveilleusement à mon histoire, et peuvent, jusqu'à un certain point, en remplir les lacunes; mais je ne suis pas en état de donner une solution plus satisfaisante. Je réserve pour une autre fois une seconde histoire de cette même morte fiancée; je ne l'ai apprise que depuis quelques semaines; elle me semble intéressante; aujourd'hui il est trop tard; et je crains d'avoir, en parlant, pris un peu trop sur les momens de loisir de la société.

Il venoit de finir ces mots, et quelques-

uns de ses auditeurs, tout en le remerciant de la peine qu'il avoit prise, témoignoient peu de dispositions à ajouter foi à son histoire, lorsqu'une personne de sa connoissance entra, d'un air empressé, et lui dit quelques mots à l'oreille. Rien de plus frappant que le contraste offert par l'air affairé et inquiet de ce nouveau venu, en parlant au marquis, et le calme de celui-ci en l'écoutant.

« Hâtez-vous, » dit enfin le premier, que ce sang-froid impatientoit ; « dans « quelques minutes, vous vous repentirez « de ce délai. »

« Je vous suis obligé de votre sollicitude « affectueuse, » répondit le marquis; mais il eut l'air de prendre son chapeau, plutôt pour faire comme tous les autres, qui se

préparoient à retourner chez eux, que pour vouloir se dépêcher de sortir.

« Vous êtes perdu, » dit l'autre en voyant entrer, à la tête d'un détachement, un officier qui demanda le marquis. Celui-ci se fit aussitôt connoître.

« Vous êtes mon prisonnier, » dit l'officier. Le marquis le suivit, après avoir dit adieu, d'un air riant, à la compagnie, et avoir prié que l'on fût sans inquiétude sur son compte.

« Sans inquiétude? » reprit celui dont il avoit dédaigné l'avis. « Sachez que le « marquis, à ce que l'on a découvert, « entretient des liaisons avec des gens très-« suspects; son arrêt de mort est à-peu-« près prononcé. Je venois, par pitié, l'en

« avertir ; car, peut-être, étoit-il encore « temps ; mais, d'après sa conduite, j'ai « peine à croire qu'il soit dans son bon « sens. »

L'assemblée, que cet évènement avoit singulièrement troublée, se livroit à toutes sortes de conjectures, lorsque l'officier rentra, et demanda encore une fois le marquis.

« Il vient de sortir avec vous, » lui répondit quelqu'un.

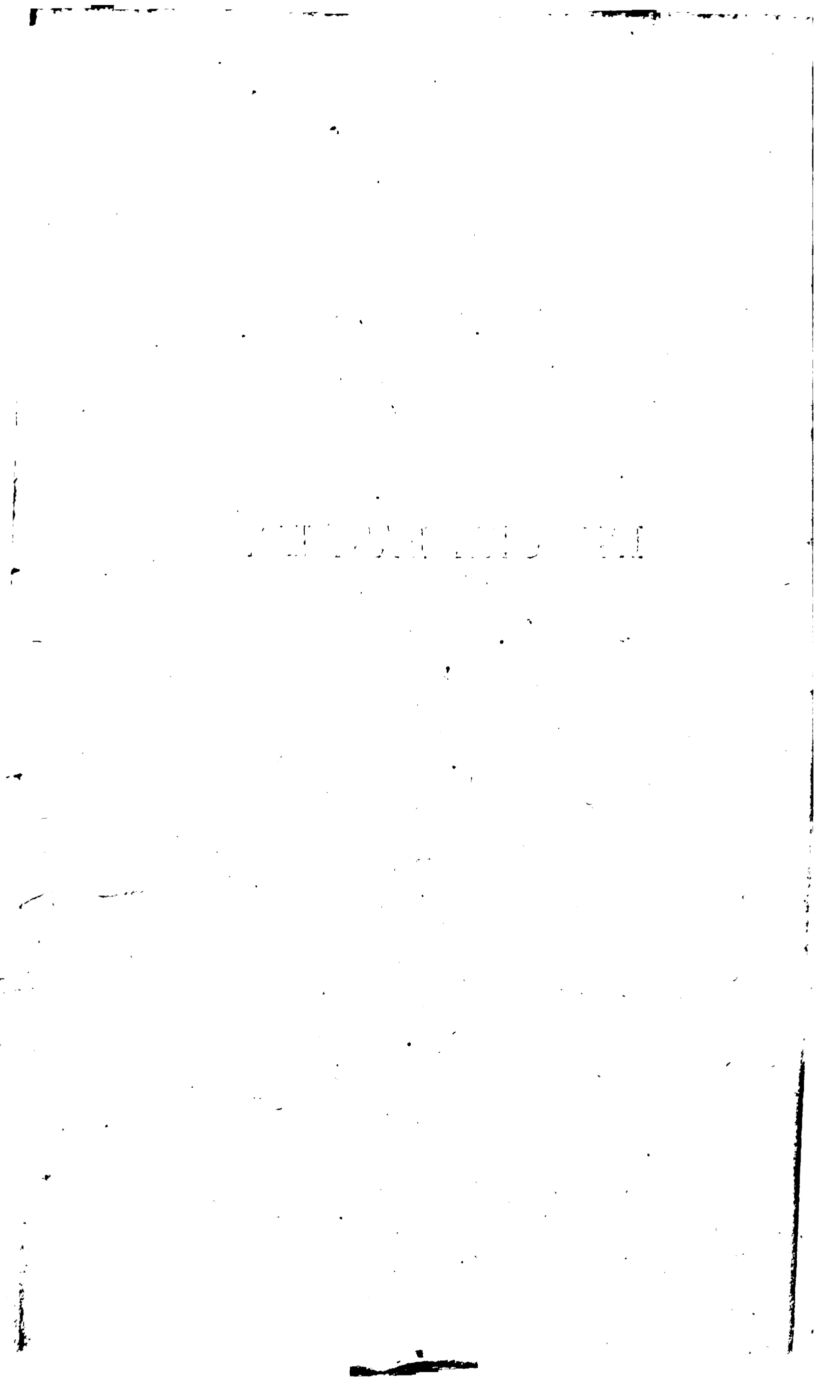
« Mais il est rentré. »

« Nous n'avons vu personne. »

« Il a donc disparu, » reprit l'officier en souriant ; puis il fit chercher dans tous les coins.

Mais ce fut inutilement. On bouleversa vainement toute la maison ; et le lendemain, l'officier quitta les bains avec ses soldats, sans son prisonnier, et très-mécontent.

L'HEURE FATALE.



L'HEURE FATALE.

UNE pluie affreuse empêchoit les trois amies de faire la promenade du matin qu'elles avoient concertée ; cependant Amélie et Marie ne manquèrent pas de se trouver au logis de Florentine à l'heure indiquée. Celle-ci étoit, depuis quelque temps, silencieuse, pensive, aisée à émouvoir, et l'active amitié ne pouvoit que s'inquiéter de l'impression qu'avoit produite sur elle cette nuit affreuse signalée par la tempête la plus violente.

Florentine vint au devant de ses amies, extrêmement émue, et les embrassa plus tendrement qu'à l'ordinaire.

« Beau temps pour la promenade! » s'écria Amélie : « comment as-tu passé « cette nuit épouvantable ? »

« Pas très-bien ; vous pouvez aisément « le croire. Ma demeure est dans une po- « sition beaucoup trop isolée. »

« Heureusement, » reprit Marie en riant, « elle ne sera pas long-temps la tienne. »

« Cela est vrai, » répondit Florentine en soupirant profondément. « Le comte « revient demain de ses voyages, dans l'es- « pérance de me conduire bientôt de l'autel « dans sa maison. »

« Seulement dans l'espérance? » répliqua Marie. « L'accent mystérieux que tu as « mis à ces mots me donne presque lieu

« de craindre que tu ne songes à rendre « cette espérance vaine. »

« Moi ?.... Mais combien de fois dans « cette vie l'espérance n'est-elle pas comme « une fleur stérile ? »

« Ma chère Florentine, » lui dit Marie en la serrant contre son cœur, « depuis « long-temps nous nous sommes souvent « demandées, ma sœur et moi, mais tou- « jours en vain, ce qu'est devenue la gaîté « de notre amie ? Depuis long-temps nous « sommes tourmentées par la pensée que « peut-être des raisons de famille ont « arrangé, contre ta volonté, ce mariage « qui doit bientôt avoir lieu. »

« Des raisons de famille ? Ne suis-je « donc pas la dernière personne de ma

« maison, la seule que la sépulture de mes
« ancêtres n'ait pas encore renfermée dans
« son obscurité? N'ai-je pas pour mon
« Erneste cet amour ardent, attribut de
« notre âge? Croyez-vous qu'une feinte
« honteuse m'ait inspirée, lorsqu'assez ré-
« cemment je vous peignois, avec les cou-
« leurs les plus vives, l'homme que mon
« cœur desire? »

« Que croire donc? » repartit Marie.
« N'est-ce pas un contraste étrange qu'une
« jeune personne, belle et spirituelle, riche
« et d'un rang élevé, et qui, indépendam-
« ment de ces avantages, ne sera pas, en
« se mariant, enlevée à sa famille, ne
« s'approche pourtant qu'en tremblant de
« l'autel? »

Florentine tendit la main aux deux

sœurs. « Que vous êtes bonnes, » leur dit-elle ; « je dois réellement être honteuse de « n'avoir pas encore fait à votre amitié la « confidence entière d'une chose que je « ne puis comprendre. Dans ce moment « je n'en ai pas la force ; mais j'espère la « trouver aujourd'hui. Parlons cependant « d'objets qui m'intéressent moins. »

L'agitation violente que l'esprit de Florentine éprouvoit en ce moment, étoit si visible, que les deux sœurs obéirent aussitôt à ses desirs. Comme elles pensoient que le temps offroit le sujet de conversation le plus indifférent, elles cherchèrent à plaisanter sur la tourmente de la nuit précédente ; cependant Marie finit par dire, d'un air un peu sérieux : « Je dois « avouer que j'ai, plus d'une fois, été dis- « posée à croire que tout ne se passoit

« pas comme à l'ordinaire. D'abord, il m'a « semblé que l'on ouvroit et fermoit la « fenêtre de notre chambre à coucher, et « ensuite que quelqu'un s'approchoit de « mon lit ; j'entendois les pas bien distinc- « tement ; un frisson glacial m'a saisie, et « je me suis mis la couverture par-dessus « la tête. »

« Hélas! « repartit Amélie, « je n'oserois « dire combien de fois j'ai déjà entendu « un bruit semblable. Mais rien ne s'est « encore présenté à mes yeux. »

« Je desire de tout mon cœur, » reprit Florentine d'un ton solennel, « qu'aucune « de vous ne subisse dans sa vie une épreuve « de ce genre. »

Le profond soupir qui accompagna ces paroles, et le regard inquiet qu'elle jeta

sur les deux sœurs, leur causa un trouble visible.

« Cela t'est peut-être arrivé? » répliqua Amélie.

« Pas précisément à moi, mais..... sus-
« pendez votre curiosité. Ce soir..... si je
« suis encore en vie..... Je voulois dire que
« ce soir je serois plus en état de vous com-
« muniquer tout cela. »

Marie fit un signe à Amélie, qui comprit à l'instant l'idée de sa sœur. Il paroissoit que Florentine vouloit être seule; et quoique son état semblât inquiétant, rester pour ainsi dire malgré elle, eût difficilement produit une distraction avantageuse. Son livre de prières, ouvert sur une table, que Marie aperçut en ce moment

pour la première fois, confirma l'idée que celle-ci avoit conçue. En cherchant son shawl, elle dérangea un mouchoir qui couvroit ce livre, et vit que la lecture qui probablement occupoit Florentine, avant leur arrivée, étoit le cantique sur la mort. Les trois amies se séparèrent émues et presque éplorées, comme si elles ne devoient plus se revoir.

Amélie et Marie n'en attendirent qu'avec plus d'impatience l'heure de retourner chez Florentine. Elles l'embrassèrent avec un redoublement de satisfaction ; car leur amie leur sembla plus gaie qu'à l'ordinaire.

« Mes chers enfans, » leur dit-elle, « par-
« donnez-moi ma maussaderie de ce matin.
« Abattue par la mauvaise nuit que j'avois
« passée, je me croyois sur le bord de ma

« tombe ; j'ai pensé que je devois m'oc« cuper de mes intérêts dans ce monde et « dans l'autre. J'ai fait mon testament, et « je l'ai déposé entre les mains du magis« trat. Cependant, depuis que j'ai pris un « peu de repos à midi, je me trouve si « forte et de si bonne humeur, que je « crois avoir échappé au danger qui me « menaçoit. »

« Mais, ma chère, » répondit Marie avec un ton de reproche doux et affectueux, « comment une nuit que l'on passe sans « dormir, peut-elle remplir l'esprit d'idées « aussi sombres ? »

« J'en conviens, et si j'ai eu des pensées « sinistres, cette mauvaise nuit n'en a pas « été la seule cause. Elle m'a trouvée tel« lement disposée que son influence étoit

« peu nécessaire. Mais plus de mystère « inutile! Je veux acquitter ma promesse, « et vous donner des éclaircissemens sur « beaucoup de points inexplicables dans « ma manière d'être et ma conduite. Pré-« parez-vous aux évènemens les plus étran-« ges et les plus surprenans. Mais l'air « humide et froid de la soirée ayant pé-« nétré dans cet appartement, il convient « de faire allumer du feu, afin que le « frisson que mon récit pourroit produire « ne soit pas accru par une cause exté-« rieure. »

Pendant que l'on allumoit le feu, Marie et sa sœur exprimèrent beaucoup de joie de voir un si heureux changement dans les dispositions de Florentine, et celle-ci ne put leur peindre assez vivement combien elle étoit satisfaite d'avoir pris la réso-

lation de leur dévoiler le secret qu'elle leur avoit caché si long-temps.

Les trois amies étant restées seules, Florentine commença en ces termes : « Vous « avez assez bien connu ma sœur Séra- « phine, que j'ai perdue ; mais je puis « me vanter d'avoir eu seule sa confiance ; « c'est ce qui m'oblige à parler préala- « blement de beaucoup de choses qui lui « sont relatives, avant d'en venir à l'his- « toire que je vous ai promise, et dont « au reste elle est le personnage principal.

« Dès son enfance, Séraphine se faisoit « remarquer par beaucoup de singularités. « Elle avoit un an de moins que moi ; mais « tandis qu'assise à côté d'elle je m'amusois « avec des jouets de notre âge, elle avoit « souvent une demi-heure les yeux fixes,

« comme absorbée dans ses réflexions. Elle « prenoit, en général, bien peu de part à « tous les divertissemens de l'enfance. Cette « disposition chagrinoit nos parens. Ils « attribuoient l'indifférence de Séraphine « à sa stupidité; ce défaut devoit néces- « sairement mettre obstacle à l'éducation « qu'exigeoit le rang distingué que nous « tenions, mon père étant, après le prince, « le premier du pays. On songeoit donc « déjà à lui procurer une prébende dans « un chapitre noble, lorsque les choses « prirent une tournure entièrement dif- « férente.

« Son instituteur, homme âgé, auquel « on l'avoit confiée de bonne heure, assu- « roit que de ses jours il n'avoit rencontré « une intelligence aussi étonnante que « celle de Séraphine. Mon père voulut

« révoquer cette assertion en doute; mais « l'examen qu'il fit faire en sa présence, ne « tarda pas à le convaincre qu'elle étoit « fondée.

« Alors on se disposa à ne rien négliger « pour faire de Séraphine une personne « accomplie. Les maîtres de langue, de « musique, de danse, remplissoient tous « les jours la maison.

« Mais mon père ne tarda pas à s'a-« percevoir qu'il s'étoit encore une fois « mépris. Séraphine faisoit si peu de progrès « dans l'étude des langues étrangères, que « ses maîtres levoient les épaules, et le « maître de danse prétendoit qu'elle avoit « deux pieds dont on ne pourroit jamais « tirer parti, quoiqu'ils fussent très-jolis, « parce que sa tête prenoit trop rarement « la peine de s'en occuper.

« En revanche, elle fit de si grands « progrès dans la musique, que la science « de ses maîtres fut bientôt épuisée. Elle « l'emportoit pour le chant sur les plus « habiles actrices de l'Opéra.

« Mon père reconnut que ses plans pour « l'éducation de cet enfant extraordinaire « étoient les uns trop vastes, les autres trop « bornés, et qu'il falloit ne pas lui serrer « les rênes, mais la laisser aller suivant « que son impulsion la guideroit. Ce nou-« veau système fournit à Séraphine l'oc-« casion de s'adonner particulièrement à « une science dont on n'auroit certai-« nément pas fait pour elle un objet d'é-« tude, à l'astronomie. Vous vous feriez, « mes amies, très-difficilement une idée « de l'avidité avec laquelle, si je puis « m'exprimer ainsi, elle dévora tous les

« livres qui traitent des corps célestes, et
« quel ravissement lui causèrent les lu-
« nettes et les télescopes dont mon père
« lui fit cadeau, lorsqu'elle eut treize ans,
« pour célébrer le jour de sa naissance.

« Mais les progrès que cette science a
« faits de nos jours ne purent bientôt suf-
« fire à la curiosité de Séraphine ; au
« grand chagrin de mon père, elle s'entêta
« des rêveries de l'astrologie, et plus d'une
« fois on la trouva le matin occupée à
« méditer sur des ouvrages qui traitoient
« de l'influence des astres, et dont elle avoit
« commencé la lecture la veille au soir.

« Ma mère étant au lit de la mort, vou-
« loit, je crois, adresser à Séraphine
« quelque représentation sur ce travers ;
« mais sa dernière heure arriva trop pré-

« cipitamment. Mon père pensa qu'à l'âge « d'adolescence ce penchant bizarre de « Séraphine se perdroit de lui-même; « cependant cette époque arrivée, il vit « qu'elle resta fidelle à l'étude qu'elle avoit « chérie dans son enfance.

« Vous n'avez pas oublié la sensation « générale que sa beauté produisit à la « cour; combien de fois les poëtes chan- « tèrent la richesse de sa taille et ses beaux « cheveux blonds; combien de fois ils « échouèrent, lorsqu'ils voulurent peindre « le caractère particulier et indéfinissable « qui distinguoit ses grands yeux bleus? Je « puis le dire, j'ai souvent embrassé ma « sœur, que je chérissois avec l'affection « la plus vive, uniquement pour avoir le « plaisir de m'approcher le plus possible « de ces yeux d'une douceur angélique,

« et dont le visage pâle de Séraphine em-
« pruntoit presque toute sa sublimité.

« Elle reçut des propositions de mariage « extrêmement avantageuses, mais aucune « ne fut acceptée. Vous savez qu'elle n'ai- « moit que la solitude, et qu'elle n'en sor- « toit que pour être avec moi. Elle ne put « jamais trouver de goût à la parure ; elle « évitoit même les occasions qui exigeoient « une mise plus riche qu'à l'ordinaire.

« Quiconque aussi ne connoissoit pas « la singularité de son caractère, auroit « pu la taxer d'affectation.

« Mais une particularité extraordinaire « que le hasard me fit découvrir en elle, « lorsqu'elle venoit d'atteindre sa quin- « zième année, me causa une impression

« de frayeur que je n'oublierai de ma vie.
« Je venois de faire une visite ; je trouvai
« Séraphine, les yeux fixes et immobiles,
« debout dans le cabinet de mon père,
« assez près de la fenêtre. Accoutumée,
« depuis son enfance, à la voir dans cette
« position, sans qu'elle m'aperçut, je la
« pressai contre mon sein, sans produire
« sur elle la moindre sensation de ma pré-
« sence. Dans ce moment, mes regards
« tombent sur le jardin, et j'y vois mon
« père se promener avec cette même Sé-
« raphine que je tiens dans mes bras.

« Au nom de Dieu, ma sœur ! m'écriai-
« je, aussi glacée que la statue que j'avois
« devant moi; alors elle commença à se
« ranimer. En même temps mon œil se
« reporte involontairement vers le jardin
« où je l'avois vue ; j'y aperçois mon père

« seul, et cherchant avec inquiétude, à « ce qu'il me sembloit, celle qui, un ins- « tant auparavant, y étoit avec lui.

« Je m'efforçai de cacher cet évènement « à ma sœur; mais du ton le plus affec- « tueux, elle m'accabla de questions pour « connoître la cause du trouble qui m'agi- « toit. Je les éludai le mieux qu'il me fut « possible, et je lui demandai depuis « combien de temps elle se trouvoit dans « le cabinet. Elle me répondit, en souriant, « que je devois bien le savoir; qu'elle n'y « étoit venue que depuis mon arrivée, et « que, si elle ne se trompoit pas, elle « s'étoit auparavant promenée dans le « jardin avec notre père.

« Cette conscience imparfaite de la po- « sition où elle s'étoit trouvée l'instant pré-

« cédent, ne me surprit nullement de la « part de ma sœur; car elle m'avoit fourni « des preuves fréquentes de cette absence « d'esprit.

« Mon père entra au même instant, en « s'écriant : Dis-moi, ma chère Séraphine, « comment t'es-tu échappée si soudaine- « ment de mes côtés pour venir ici ? Nous « causions, comme tu le sais, et à peine « as-tu eu fermé la bouche, qu'en regar- « dant autour de moi je me suis trouvé « seul. Je devois naturellement croire que « tu t'étois éclipsée dans le bosquet voisin; « mais je ne t'y ai pas aperçue, et tu étois « dans cet appartement avant que j'y en- « trasse.

« C'est réellement étrange, répondit « Séraphine; je ne sais pas moi-même « comment cela a eu lieu. »

« Depuis ce moment, je m'expliquai ce
« que j'avois entendu dire à plusieurs per-
« sonnes, et combattre par mon père; c'est
« que tandis que Séraphine étoit à la
« maison, on l'avoit vue ailleurs. Je réfléchis
« aussi en secret sur ce que ma sœur m'avoit
« répété plusieurs fois, que dans son en-
« fance elle ignoroit si c'étoit dans le som-
« meil ou dans l'état de veille, elle avoit
« été ravie au ciel, où elle avoit joué avec
« les anges; incident auquel elle attribuoit
« le peu de goût qu'elle prenoit aux jeux
« de notre enfance.

« Mon père combattit cette idée avec
« non moins de force que l'évènement
« extraordinaire dont j'avois été témoin,
« et qui expliquoit sa disparition subite
« du jardin.

« Ne me fatigue pas davantage, me

« dit-il, de tous ces phénomènes qui se
« renouvellent complaisamment chaque
« jour pour nourrir ton imagination avide.
« Il est vrai que la personne et le caractère
« de ta sœur offrent beaucoup de singu-
« larités ; mais tout ton verbiage ne me
« persuadera jamais qu'elle entretienne un
« commerce immédiat avec le monde spi-
« rituel.

« Mon père ne savoit pas alors que lors-
« qu'il est question de l'avenir, la foible
« intelligence de l'homme ne doit point
« laisser proférer par sa bouche le mot de
« *jamais*.

« Environ un an et demi après, il arriva
« un évènement qui auroit pu ébranler,
« jusques dans les fondemens, l'ancienne
« façon de penser de mon père. C'étoit

« un dimanche : nous voulions enfin, Sé-
« raphine et moi, rendre une visite que
« nous avions différée depuis bien long-
« temps : cependant, quoique ma sœur
« aimât beaucoup à être avec moi, elle
« évitoit ma société, lorsqu'elle n'en pou-
« voit jouir qu'au milieu d'une assemblée
« brillante dont la contrainte en faisoit dis-
« paroître le charme. Se parer pour aller
« dans un cercle, étoit pour elle un tour-
« ment anticipé ; car elle ne se soumettoit,
« disoit-elle, à cette gêne que pour
« se réunir à des gens dont le caractère
« frivole et dissipé lui déplaisoit souverai-
« nement. Dans des occurences sembla-
« bles, elle rencontroit quelquefois des
« personnes à qui elle ne pouvoit adresser
« la parole sans frissonner, et dont l'ap-
« proche la rendoit malade pour plusieurs
« jours.

« L'heure de l'assemblée avançant, elle « vouloit me laisser aller seule; mon père « s'en douta, il vint dans notre apparte- « ment, et l'engagea à changer de projets. « On ne peut, lui dit-il, s'affranchir de « tous les devoirs. Il la pria de s'habiller « au plus vite, et de m'accompagner.

« La femme-de-chambre venoit de sortir « pour une commission que je lui avois « donnée. Ma sœur prit une lumière pour « aller chercher ses vêtemens, dans une « armoire de l'étage supérieur. Elle resta « beaucoup plus long-temps que ne l'exi- « geoit cette recherche.

« Enfin, elle rentra sans lumière; je « jetai un cri d'effroi. Mon père lui de- « manda, avec émotion, ce qui lui étoit « arrivé. En effet, depuis un quart d'heure

« à peine qu'elle étoit absente, son visage
« avoit subi une altération complète; sa
« pâleur habituelle avoit pris la teinte
« affreuse de la mort; ses lèvres, couleur
« de rose, étoient devenues bleues.

« Mes bras s'ouvrirent involontairement
« pour embrasser cette sœur que j'ido-
« lâtrois. Mon œil affligé la questionnoit;
« car ma bouche ne pouvoit tirer aucune
« réponse de la sienne; mais elle resta
« long-temps muette et inanimée, appuyée
« contre mon cœur. Le regard, rempli
« d'une douceur infinie, qu'elle jetoit sur
« mon père et sur moi, faisoit seul con-
« noître que son existence dans cette extase
« incompréhensible, appartenoit encore
« au monde matériel, ou plutôt, comme
« elle n'en faisoit jamais complètement
« partie, ne lui étoit pas totalement enlevée.

« J'ai été saisie d'une indisposition subite, « nous dit-elle enfin à voix basse ; mais à « présent, je me trouve mieux. »

« Elle demanda à mon père s'il desiroit « encore qu'elle allât en société. Il jugea, « qu'après un accident de ce genre, une « sortie pourroit être dangereuse ; mais il « ne me dispensa pas de la visite, quoique « je cherchasse à lui faire entendre que « mes soins pourroient être très-néces-« saires à Séraphine. Je la quittai le cœur « navré.

« J'avois recommandé que la voiture « me vînt chercher de très-bonne heure : « l'inquiétude extrême dont j'étois dévorée « ne me permit pas d'attendre qu'elle ar-« rivât, et je retournai à pied à la mai-« son. Le domestique qui m'accompagnoit

« avoit peine à me suivre, tant je me hâtois
« pour franchir l'espace qui me séparoit
« de Séraphine. »

« A mon arrivée dans sa chambre, mon
« impatience se trouva bien loin d'être
« satisfaite.

« Où est-elle? » demandai-je avec viva-
« cité.

« Qui, mademoiselle ? »

« Mais, Séraphine ? »

« Mademoiselle Séraphine est dans le
« cabinet de M. votre père. »

« Seule ? »

« Non, avec son excellence. »

« Je courus au cabinet, la porte en étoit
« fermée. Elle s'ouvrit à l'instant. Mon
« père et Séraphine en sortirent. Elle ver-
« soit des larmes. Je remarquai que mon
« père avoit un air chagrin et interdit, que
« je n'avois jamais aperçu sur son visage
« éprouvé par les orages de sa vie pu-
« blique.

« A un signe de tête plein de bonté
« qu'il nous fit, Séraphine me suivit dans
« un autre appartement; mais elle promit
« auparavant à mon père de se souvenir
« de la promesse qu'il avoit exigée, et
« que je ne connoissois pas encore.

« Séraphine me parut si tourmentée par
« les combats qui se livroient dans son in-
« térieur, que plusieurs fois j'essayai, mais
« en vain, de lui manifester mon desir

« d'apprendre l'évènement mytérieux qui
« l'avoit mise, un peu auparavant, dans
« un état si alarmant. Enfin, je surmon-
« tai mon embarras; elle me répondit en
« ces mots : Ton desir sera satisfait, en
« partie. Je te dévoilerai quelque chose de
« ce mystère; mais à une condition irré-
« vocable.

« Je la priai instamment de me dicter
« cette condition; elle continua ainsi :

« Jure-moi de te contenter de ce que je
« vais te découvrir, et de ne pas me pres-
« ser, de ne pas user du pouvoir que tu
« as sur mon cœur pour obtenir la con-
« noissance de ce que je suis obligée de
« te cacher.

« Je le lui jurai.

« A présent, ma chère Florentine, par-
« donne-moi, si pour la première fois de
« ma vie je te cèle quelque chose, et si,
« pour la promesse que j'ai exigée de toi,
« je ne me suis pas contentée de ta seule
« parole. Notre père, à qui j'ai tout confié,
« m'a imposé ces deux obligations, et ses
« dernières paroles y avoient quelques
« rapports. »

« Je la priai de venir au fait.

« Je ne puis te décrire de quel poids
« j'ai senti mon ame oppressée, lorsque je
« suis allée chercher mes vêtemens. Dès
« que j'eus fermé la porte de l'apparte-
« ment où tu étois restée avec notre père,
« il me sembla que je venois de me séparer
« de la vie, qui faisoit mon bonheur, et que
« j'avois beaucoup de nuits affreuses à es-

« suyer avant d'arriver à un meilleur séjour.
« L'air que je respirai dans l'escalier n'étoit
« pas le même que celui qui circule ordi-
« nairement autour de nous. Il me gênoit
« la respiration, et me faisoit tomber du
« front de grosses gouttes d'une sueur
« glacée. Je ne me trouvois pas seule sur
« l'escalier, cela étoit bien certain; mais
« je n'osai pourtant, de long-temps,
« regarder autour de moi.

« Tu sais, ma chère Florentine, avec
« quelle ardeur, après la mort de notre
« bonne mère, je desirai, et je demandai,
« mais vainement, qu'elle pût m'appa-
« roître, seulement une fois. Je crus, dans
« l'escalier, entendre derrière moi l'esprit
« de ma mère. Je craignis qu'il ne fût venu
« que pour me punir des vœux que j'avois
« formés jadis. Pensée vraiment étrange!

« Comment pouvois-je, en effet, imaginer « que notre mère, qui étoit la bonté même, « se fût trouvée offensée par les vœux naïfs « d'une fille chérie, et les lui ait imputés « à curiosité indiscrète? Il n'étoit pas « moins étrange de croire que, renfermée « depuis long-temps dans le tombeau, elle « se fût occupée de m'infliger un châti- « ment dont j'avois presque oublié le motif. « Je ne tardai pas à être tellement per- « suadée de la bizarrerie de mes idées, « que je pris courage, et je tournai la tête.

« Quoique mon regard mal assuré n'eût « rien découvert, cependant, en conti- « nuant à monter, j'entendis encore plus « distinctement qu'auparavant que l'on « marchoit derrière moi. A la porte de la « chambre où j'entrois, je sentis que ma « robe étoit retenue; épouvantée, je ne « pus avancer, et je tombai sur le seuil.

« Je ne tardai pourtant pas à me repro-
« cher ma terreur panique, lorsque je
« reconnus qu'il n'y avoit eu rien de sur-
« naturel dans cet accident. Ma robe
« s'étoit accrochée à la poignée d'un vieux
« meuble, que l'on avoit placé sur le pas-
« sage pour l'emporter le lendemain hors
« de la maison.

« Cette découverte m'inspira de nou-
« veau du courage. Je m'approchai de
« l'armoire. Mais juge de ma frayeur mor-
« telle, lorsque me préparant à l'ouvrir,
« les deux battans se déploient sans faire
« le moindre bruit ; la lumière que je
« tenois à la main s'éteint ; et comme si je
« me trouvois devant un miroir, mon image
« fidelle sort de l'armoire : l'éclat qu'elle
« répand éclaire une grande partie de l'ap-
« partement. Alors j'entends ces paroles :

« Pourquoi trembler en voyant ton être « propre s'avancer vers toi, pour te donner « la connoissance de ta mort prochaine, « et pour te révéler la destinée de ta « maison ?

« Le fantôme m'instruisit de ce qui doit « arriver ; mais lorsqu'après avoir profon- « dément médité sur ses paroles prophéti- « ques, je lui adressai une question relative « à toi, la chambre est redevenue obscure, « et tout le surnaturel a disparu. Voilà, ma « chère, tout ce que je puis te dire.

« Ta mort prochaine, m'écriai-je ! Cette « pensée avoit dans ce moment écarté « toutes les autres.

« Elle me fit, en souriant, un signe « d'affirmation ; et me donna à entendre

« en même temps que je ne devois pas la
« presser sur ce point. Notre père, ajouta-
« t-elle, a promis de t'instruire, dans le
« temps convenable, de tout ce que tu
« devois savoir.

« Dans le temps convenable? répétai-je
« d'une voix plaintive; car il me sembloit
« que puisque j'en avois tant appris, il
« étoit grand temps que l'on me mît au
« fait du reste.

« Le soir même, j'en dis quelque chose
« à mon père; mais il fut inexorable. Il
« pensoit que peut-être tout ce qui étoit
« arrivé à Séraphine pouvoit provenir du
« trouble de son imagination exaltée.

« Cependant, trois jours après, ma sœur
« s'étant trouvée assez malade pour garder

« le lit, les doutes de mon père commen-
« cèrent à s'affoiblir. Quoique l'on ne
« m'eût pas indiqué avec précision le jour
« de la mort de Séraphine, je remarquai
« pourtant à sa pâleur, et à l'affection avec
« laquelle elle nous embrassoit mon père
« et moi, que l'instant de la séparation éter-
« nelle n'étoit pas éloigné.

« La pendule sonnera-t-elle bientôt neuf
« heures? nous demanda Séraphine dans
« la soirée, pendant que nous étions assis
« auprès de son lit.

« Oui, bientôt, répondit mon père.

« Eh bien! songez à moi, objets chéris;
« nous nous reverrons. Elle nous serra la
« main; et lorsque l'heure sonna, elle
« tomba sur son lit, et ne se releva plus.

« Mon père m'a raconté toutes ces par-
« ticularités dans la suite ; car dans le mo-
« ment j'étois tellement troublée, que
« j'avois perdu l'usage de mes sens.

« Lorsque Séraphine eut fermé les yeux,
« je revins à une vie qui alors me paroissoit
« insupportable. Je craignois que l'état de
« stupeur où m'avoit jetée l'idée de la
« perte qui me menaçoit, n'eût semblé à
« ma sœur un manque d'attachement. De-
« puis lors, je n'ai jamais pensé à cette
« scène accablante sans éprouver un violent
« frisson.

« Tu conçois, me dit mon père (ce fut
« à l'heure actuelle, et devant cette même
« cheminée où nous sommes placés en ce
« moment); tu conçois que la prétendue
« vision doit encore être tenue très secrète.

« Je partageai son opinion ; mais je ne « pus m'empêcher d'ajouter : « Quoi ! en-« core, mon père ? quoiqu'une partie de « la prédiction ait été accomplie d'une « manière aussi affligeante, vous continuez « à dire la prétendue vision ? »

« Oui, ma fille ; tu ne sais pas quel en-« nemi dangereux est pour l'homme sa « propre imagination. Séraphine ne sera « pas la dernière victime qu'elle aura assas-« sinée. »

« Nous étions assis, je le répète, à-peu-« près comme nous voici à présent ; et « j'allois adresser à mon père une objec-« tion que j'ai oubliée, lorsque je m'a-« perçus que son regard inquiet étoit fixé « sur la porte. Je n'en savois pas le motif, « et je ne pus découvrir à cette porte rien

« d'extraordinaire ; cependant un instant
« après, elle s'ouvrit tout-à-coup d'elle-
« même.

« Florentine s'arrêta en cet endroit,
« comme subjuguée de nouveau par le
« souvenir de sa frayeur : au même mo-
« ment, Amélie se leva en poussant un
« grand cri.

« Sa sœur et son amie lui demandèrent
« ce qui lui étoit arrivé. Elle resta long-
« temps sans faire de réponse, et ne voulut
« pas absolument se remettre sur sa chaise,
« dont le dos étoit tourné vers la porte.
« Enfin, elle avoua, en jetant des regards
« inquiets autour d'elle, qu'une main froide
« comme la glace lui avoit touché le cou.

« Voilà bien l'effet de l'imagination, dit

« Marie en se remettant. C'étoit ma main,
« Depuis long-temps mon bras étoit ap-
« puyé sur ta chaise, et lorsqu'il a été
« question de la porte qui s'est ouverte,
« je me suis senti le besoin de m'appuyer
« sur quelque chose de vivant...... Mais à
« propos, et la porte ?

. . . . »

« Chose étrange ! Je frissonnai d'effroi ;
« je m'appuyai sur mon père, et je lui
« demandai s'il ne voyoit pas une espèce
« de lueur, d'éclat, quelque chose de bril-
« lant pénétrer dans l'appartement.

. . . . »

« Eh bien ! me répondit-il d'une voix
« émue et tout bas, quand je la verrois !
« Nous avons perdu un être que nous ché-
« rissions ; nos ames se trouvent, par con-
« séquent, en quelque sorte disposées à
« l'exaltation, et nos imaginations peuvent

« aisément être dupes de la même illusion.
« Il est, d'ailleurs, très-naturel qu'une
« porte s'ouvre d'elle-même.

« On devroit bien la refermer, repris-je
« sans avoir le courage de le faire.

« Nous pouvons bien la fermer, dit mon
« père. Mais il se leva avec un tremble-
« ment visible, fit quelques pas, puis revint
« en ajoutant : Cette porte peut rester ou-
« verte ; car il fait trop chaud dans l'appar-
« tement.

« Il m'est impossible de vous dépeindre,
« même par comparaison, la clarté singu-
« lière que j'avois aperçue ; et je vous
« assure que si, au lieu de cette lueur,
« j'eusse vu entrer l'ombre de ma sœur, je
« l'eusse reçue à bras ouvert ; car ce fut

« simplement le mystérieux et le vague de « cette vision étrange qui m'inspira de la « frayeur.

« Un instant après, les domestiques en« trèrent, apportant le souper, et il ne se « passa plus rien de nouveau.

« Le temps n'effaça pas le souvenir de « Séraphine; mais il nous fit oublier cette « dernière apparition. Mon commerce ha« bituel avec vous, mes amies, fut pour « moi, depuis la perte de Séraphine, une « distraction précieuse, et devint insensi« blement une habitude indispensable; je « ne pensois plus que légèrement à ce que « le fantôme de ma sœur pouvoit avoir « prédit à notre maison, et, dans les bras « de l'amitié, je me livrai entièrement à « la gaîté innocente de la jeunesse.

« La beauté du printemps contribuoit « à faire renaître la sérénité dans mon « ame. Un soir que vous veniez de me « quitter, j'étois restée à me promener « dans le jardin, comme enivrée de la « vapeur délicieuse des fleurs et du spec- « tacle magnifique que m'offroit la pureté « du ciel.

« Entièrement absorbée par la jouis- « sance de mon existence, je ne m'aper- « cevois pas que l'heure de rentrer étoit « arrivée. Je ne sais pas non plus si ce jour « là l'on ne s'occupoit pas de moi ; mais « mon père, dont la sollicitude pour ce « qui me concernoit avoit redoublé depuis « la mort de ma sœur, et qui savoit bien « que j'étois au jardin, ne m'avoit pas, « suivant sa coutume, envoyé quelque vê- « tement pour me garantir de la fraîcheur « de la soirée.

« Tandis que je faisois ces réflexions,
« je fus prise d'un véritable frisson de
« fièvre dont je ne pus nullement imputer
« la cause à la température de l'air. Mes
« yeux se portèrent, par hasard, sur les
« arbres en fleurs; et la clarté singulière
« que j'avois vue pénétrer par la porte de
« l'appartement le jour de l'enterrement
« de Séraphine, me sembla reposer sur
« ces arbres, et lancer ses rayons vers moi.
« L'allée où je me trouvois, étoit la pro-
« menade favorite de Séraphine.

« Cette pensée m'inspira le courage de
« m'approcher, parce que j'espérois ren-
« contrer sous ces arbres l'ombre de ma
« sœur. Mais mon espérance ayant été
« déçue, je rentrai dans la maison d'un
« pas tremblant.

« J'y trouvai beaucoup de choses extraor-

« dinaires. Personne ne songeoit au souper,
« que je croyois à moitié achevé. Les gens
« de la maison couroient en désordre, et
« se hâtoient d'emballer des habits et des
« meubles.

« Qu'est-ce qui va partir? deman-
« dai-je.

« Eh quoi! mademoiselle, s'écria l'in-
« tendant, ne savez-vous donc rien? Mais
« son excellence, vous, nous tous.

« Pourquoi donc?

« Cette nuit même, nous partons pour
« la terre de son excellence.

« Pourquoi cela?

« On levoit les épaules; je courus au

« cabinet de mon père. Il étoit assis, les « yeux fixés devant lui.

« La seconde prophétie de Séraphine, « me dit-il, est aussi accomplie, et préci- « sément la plus invraisemblable. Je suis « en disgrâce.

« Quoi, elle l'avoit prédit !

« Oui, ma fille ; mais je te l'avois caché. « Je me résigne à mon sort. Qu'un autre « cherche à se mieux maintenir dans ce « poste scabreux. Je vais dans mes terres « y vivre pour toi, et pour faire le bonheur « de mes vassaux.

« Malgré l'impression violente causée « par l'infortune de mon père, et par « l'idée de m'arracher à toutes les relations

« que j'aimois, sa tranquillité produisit un
« effet salutaire sur mon esprit.

« A minuit, nous partîmes. Mon père « sut si bien prendre son parti sur son « changement d'état, qu'il arriva à sa terre « calme et serein.

« Il trouva beaucoup de choses à arran- « ger, à améliorer; aussi son goût pour « la vie active ne tarda pas à se créer un « cercle d'occupations qui lui plaisoient.

« Il en fut pourtant tiré, peu de temps « après, par une indisposition que les mé- « decins regardèrent comme très-sérieuse. « Mon père se conforma à ce qu'ils lui « prescrivirent. Il cessa toute occupation; « mais il n'espéroit pas qu'il en résultât « pour lui aucun bien. Séraphine, me

« dit-il, entièrement revenu de son an-
« cienne opinion, Séraphine a dit deux fois
« la vérité. Elle la dira une troisième fois.
« Ce discours me causa une émotion vio-
« lente ; car je compris que mon père
« croyoit mourir bientôt.

« En effet, il dépérit visiblement, et
« fut enfin forcé de garder le lit. Un soir
« il me fit appeler ; et après avoir écarté
« tout le monde, il me parla ainsi, d'une
« voix foible, et en s'arrêtant fréquemment :

« L'expérience m'a guéri de mon in-
« crédulité. Quand neuf heures sonne-
« ront, mon dernier moment, suivant la
« prédiction de Séraphine, sera arrivé.
« Voilà, ma chère fille, ce qui m'engage
« à t'adresser ce peu de mots essentiels
« pour toi. Reste, s'il est possible, dans

« ta position actuelle ; ne te marie pas. Le
« destin semble avoir conjuré l'extinction
« de notre race. Mais il n'est pas temps de
« parler de ce sujet. Au reste, si tu songeois
« jamais sérieusement à te marier, n'oublie
« pas de lire ce papier. Mais ma volonté
« expresse est que tu ne l'ouvres pas au-
« paravant, parce qu'autrement son con-
« tenu t'occasionneroit des inquiétudes
« sans motif.

« A ces mots, que j'écoutois en san-
« glotant, il tira de dessous son chevet un
« papier cacheté qu'il me donna. L'instant
« n'étoit pas convenable pour réfléchir
« combien la condition qu'il m'imposoit
« étoit importante. Le son de l'heure fa-
« tale où mon père, appuyé sur mon épaule,
« rendit le dernier soupir, me priva de
« l'usage de mes sens.

« Le jour de son enterrement fut aussi « marqué par la lueur éclatante et extraor- « dinaire dont j'ai déjà parlé.

« Vous savez que peu de temps après « cette perte cruelle, je revins à la capi- « tale pour chercher de la consolation dans « votre société chérie. Vous savez aussi « que la force de la jeunesse seconda vos « efforts pour me rendre l'existence agréa- « ble, et comment je repris par degré du « goût pour la vie. Vous n'ignorez pas non « plus qu'il s'établit par la suite, entre le « comte Ernest et moi, des rapports qui « rendirent vaines les exhortations de mon « père. Le comte m'aimoit; je le payois de « retour. Il ne m'en fallut pas davantage « pour me persuader que je ne devois pas « vivre dans le célibat. Mon père ne m'a- « voit, d'ailleurs, fait cette demande que « conditionnellement.

« Mon mariage étoit presque assuré ; je
« n'hésitai pas à ouvrir l'écrit mystérieux.
« Le voici ; je vais vous le lire :

« Séraphine t'a sûrement déjà dit que
« lorsqu'elle voulut questionner le fantôme
« sur ton sort, soudain il avoit disparu.
« L'être incompréhensible vu par ta sœur
« avoit fait mention de toi, et son arrêt
« désolant que, trois jours avant celui qui
« seroit fixé pour ton mariage, tu mourrois
« à cette même neuvième heure, qui nous
« est si fatale, avoit engagé ta sœur, un peu
« remise de son premier trouble, à lui de-
« mander si ta vie ne pouvoit pas être à
« l'abri de cette atteinte funeste ; dans le
« cas où tu ne te marierois pas.

« Séraphine n'a malheureusement pas
« reçu de réponse. Mais je suis persuadé

« qu'en allant à l'autel, tu ne trouveras que « la mort. Voilà pourquoi je t'engage à ne « pas te marier ; j'ajoute cependant : si « cela est conforme à ton inclination ; car « je ne sais pas si ce prétexte mettra tes « jours en sûreté.

« C'est, ma chère fille, pour t'épargner « des angoisses prématurées, que je n'ai « pas voulu te révéler tout ceci avant l'ins- « tant du péril. Réfléchis donc à ce que tu « dois faire.

« Mon ombre, lorsque tu liras ces lignes, « planera autour de toi et te bénira, quel- « que parti que tu prennes.

« Florentine replia le papier en silence ; « et, après une pause qui déplut beau- « coup à ses deux amies, elle ajouta :

« Voilà peut-être, mes chères amies,
« la cause du changement dont vous m'avez
« quelquefois fait des reproches. Mais,
« dites-le moi, ne seroit-on pas, à ma
« place, troublée et comme anéantie par
« cette prédiction qui annonce la mort à
« la veille de goûter le bonheur ?

« Me voilà à la fin de mon récit. Demain
» le comte revient de son voyage ; l'ardeur
« de ses désirs lui a fait fixer l'époque de
« notre mariage au troisième jour après
« son retour.

« Ainsi, c'est aujourd'hui! » s'écrièrent au même moment Amélie et Marie, pâles et l'inquiétude peinte dans tous leurs traits ; elles jetèrent les yeux sur une pendule prête à sonner neuf heures.

« Oui, aujourd'hui est le jour décisif, »

reprit Florentine d'un air plus posé, et même serein. « La matinée a été affreuse « pour moi ; mais actuellement je me trouve « bien remise, et ma santé, encore excel- « lente en ce moment, me donne l'assu- « rance que la mort m'atteindroit diffi- « cilement aujourd'hui. Bien plus, un « pressentiment secret, mais bien vif, « me dit que ce soir même le vœu que je « forme depuis si long-temps sera rempli. « Ma sœur bien aimée m'apparoîtra, et « détruira l'erreur de sa prédiction pour « ce qui me concerne. Chère Séraphine, « tu m'as été enlevée si soudainement, si « cruellement ! Où es-tu, que je te rende « enfin, avec usure, l'amour que je n'ai « pu te témoigner ? »

Les deux sœurs immobiles, interdites, avoient les yeux fixés sur la pendule, qui sonna l'heure fatale.

« Sois la bien-venue! » s'écria Florentine, en voyant le feu de la cheminée, que l'on n'avoit pas entretenu, s'éteindre tout-à-coup. Puis elle se leva de dessus sa chaise; les bras ouverts, elle marchoit vers la porte que Marie et Amélie regardèrent en gémissant profondément, et par où venoit d'entrer l'image de Séraphine éclairée des rayons de la lune. Florentine serra sa sœur dans ses bras.

« A toi, pour jamais! » Ces mots, prononcés d'un son de voix doux et mélancolique, frappèrent l'oreille d'Amélie et de Marie; mais elles ne surent pas s'ils avoient été proférés par Florentine, par le fantôme, ou par les deux sœurs ensemble.

Presqu'au même instant, les domestiques entrèrent, l'air effaré, pour savoir

ce qui étoit arrivé. Ils avoient entendu un bruit comme si tous les verres et toutes les porcelaines alloient se briser. Ils trouvèrent leur maîtresse étendue à la porte. Il ne restoit plus la moindre trace de l'apparition.

Tous les moyens que l'on employa pour rappeler Florentine à la vie, furent vains. Les médecins attribuèrent sa mort à un coup de sang. Marie et Amélie conserveront jusqu'au tombeau le souvenir de cette scène déchirante.

LE REVENANT.

LE REVENANT.

La terre considérable et les trois belles maisons de M. Soller attiroient à Julie, sa fille unique, deux fois plus d'adorateurs que sa belle taille et la grâce particulière qui distinguoit sa jolie figure. Aussi, arrivée à l'âge de dix-sept ans, avoit-elle eu déjà occasion d'éluder, par ses réponses ambiguës, quelques propositions de mariage, et d'en rejeter ouvertement plusieurs autres.

Son père, à qui elle confioit les motifs de ses refus, se réjouissoit d'avoir une fille aussi intelligente. « Vous ne connoissez « pas Julie, » répondoit-il avec assurance

à ceux qui vouloient fixer son attention sur l'intimité de sa fille avec le docteur Heiss. Il s'imaginoit que les espérances de Julie ne s'étoient pas encore portées au-delà du cercle de la maison paternelle, où elle menoit une vie si douce et si commode. Content, à son âge, des plaisirs tranquilles que l'état passable de sa santé lui permettoit de goûter, il oublioit qu'il en est tout autrement dans la jeunesse, et que plus elle est comblée de soins et libre d'inquiétudes, plus elle aspire, avec ardeur, à l'accomplissement de ce qu'elle souhaite.

Aussi M. Soller éprouva-t-il une surprise bien grande, un jour, qu'en l'absence de sa fille, un messager, un peu niais, lui remit une lettre destinée à Julie. Il reconnut, à l'adresse, la main d'un homme, et

attendit impatiemment le retour de sa fille.

Elle eut l'air si interdite, quand il voulut lui donner la lettre, qu'il l'ouvrit à l'instant, et vit que Gustave Heiss y parloit de la constance de leur amour mutuel. Un interrogatoire rigoureux suivit l'ordre positif de ne plus voir Gustave. Julie fut obligée de tout promettre à l'instant, pour gagner un peu de tranquillité.

La cessation de cette correspondance, dont Julie ne put indiquer la cause à son amant, qu'en se montrant un moment à la fenêtre, les yeux en larmes, engagea le bouillant docteur à avoir un entretien avec M. Soller. Il demanda formellement la main de Julie, et le père ne la lui refusa pas moins formellement. Cela parut d'au-

tant plus inexplicable au docteur, qu'il possédoit une fortune indépendante et assez considérable, qu'il jouissoit d'une bonne réputation, que sa personne étoit agréable. Une petite cicatrice à la joue, suite d'un duel qu'il avoit eu lors de son séjour à l'université, ne lui attiroit aucun reproche des gens les plus scrupuleux. On savoit généralement qu'il n'avoit pas été l'agresseur.

Julie se flatta en vain que son père, en général assez peu attaché à ses opinions, ne persisteroit pas éternellement dans son refus. Tous ses efforts, tous ceux de Gustave pour engager M. Soller à consentir à une union si ardemment desirée, furent absolument inutiles.

Julie pensa, enfin, que l'opiniâtreté in-

vincible de son père étoit due à un motif secret ; elle ne se trompa point, et vit avec déplaisir qu'elle n'obtiendroit pas l'objet de ses vœux tant que son père vivroit. Depuis la maladie qui avoit forcé M. Soller de renoncer au commerce, il avôit, pour son malheur, la manie de croire aux esprits. Il s'étoit même bâti un système de monde spirituel. Entre autres opinions, il soutenoit que les personnes qui, durant leur vie, apparoissoient à quelqu'un pendant le sommeil, devoient avoir un caractère très-suspect.

Julie craignit que l'esprit de son amant n'eût apparu à son père ; elle ne se donna pas de repos qu'elle n'eût, à force de ruses, appris que sa conjecture étoit fondée. Précisément dans la nuit qui avoit suivi le jour où la lettre du docteur avoit été sur-

prise, celui-ci, vêtu comme à l'ordinaire, avoit passé devant le lit de M. Soller.

Julie ne put imaginer qu'un moyen efficace pour combattre la chimère de son père. Sa modestie s'y opposoit; mais son amour ne lui laissa de relâche qu'elle ne l'eût employé. Elle fit à son père un aveu contraire à la vérité; elle lui dit que, désespérée par le courroux qu'il avoit laissé éclater, et égarée par son amour, elle avoit cette nuit-là ouvert la porte au docteur, et que, par conséquent, c'étoit bien lui, et non son ombre, qu'il avoit vu. Elle raconta, dans un si grand détail et avec tant de vraisemblance, comment elle s'étoit emparée de la clé de la maison et de celle du vestibule, que son père ne conserva pas le moindre doute sur la vérité de son discours.

La suite fit voir que Julie avoit eu recours à un bon expédient. Elle essuya, il est vrai, des reproches très-vifs; mais l'aversion de son père pour le docteur diminua insensiblement. Julie trouva le moyen d'en instruire son amant. Celui-ci réitéra la demande. M. Soller trouvant qu'il y avoit quelque risque à garder une fille qui, dans un cas de nécessité, ouvroit, pendant la nuit, sa chambre à son amant, écouta favorablement le docteur.

Malheureusement, huit jours avant celui que l'on avoit fixé pour le mariage, le fantôme de Gustave apparut encore à M. Soller. Celui-ci avoit cette fois si bien pris toutes ses précautions relativement aux portes, que Julie ne put recourir à son ancien subterfuge. Son père lui déclara que le mariage devoit être

rompu : il prédit aussi à sa fille, d'une manière si précise, les malheurs qui accompagneroient cette union, qu'il produisit sur elle une forte impression ; mais Gustave sut bientôt faire disparoître ces idées fâcheuses. Les fiançailles avoient eu lieu avec toutes les formalités requises ; les deux amans sommèrent le père de tenir la parole qu'il avoit donnée : celui-ci, craignant que si l'on apprenoit la cause de la rupture du mariage, on ne le traitât d'homme à chimères, et n'en pouvant trouver une autre plus plausible, il donna son consentement, mais il refusa obstinément d'assister à la cérémonie.

Lorsque les deux époux eurent été unis, il se montra néanmoins disposé à faire revivre les rapports qui doivent exister naturellement entre un père et ses enfans ; il

leur rendit les visites qu'ils lui firent, leur témoigna beaucoup d'affection, et avoua même un jour à sa fille que les craintes que son mari lui avoit causées, n'étoient pas fondées.

Le docteur Helss renonça à la pratique de la médecine, et se borna à donner ses soins à quelques amis, qu'il visitoit par pure bienveillance. Les jeunes époux n'en eurent que plus de loisir pour se livrer à toutes les fantaisies que leur inspiroient leur âge et leur amour. Ils saisissoient avidement toutes les illusions qui prolongeoient un avenir sans bornes, la félicité qu'ils goûtoient. Comme les visions de M. Soller firent aussi, à cette occasion, le sujet de la conversation, nos deux époux se dirent combien ils souhaitoient qu'il fût possible d'apparoître après la mort. Ils n'étoient pas très-

éloignés de croire à la réalité des esprits qui visitoient de temps en temps M. Soller, quoiqu'ils rejetassent les conséquences qu'il en déduisoit. Gustave savoit l'histoire de deux amans qui s'étoient promis de rester constans après la mort. Celui qui avoit le premier quitté la vie, fidèle à sa parole, étoit revenu visiter l'autre. Gustave racontoit le fait avec les moindres détails qui pouvoient lui donner de la probabilité. Le vœu de pouvoir jouir de cet avantage fut exprimé par Julie, et répété par Gustave avec enthousiasme : ils recueillirent et lurent les ouvrages les plus extraordinaires qui traitent du monde spirituel ; quelques manuscrits du même genre complétèrent l'effet des premières lectures. Gustave et Julie avoient commencé par supposer la possibilité des apparitions ; ils finirent par croire à leur certitude ; et à l'aide de

diverses hypothèses, ils en vinrent, à l'exemple de M. Soller, à se créer une théorie particulière. Dans leur système, deux personnes qui s'aimoient sincèrement, n'étoient nullement séparées par la mort; au contraire, celle qui mouroit la première, avoit, jusqu'à leur réunion finale, la prérogative de planer autour de celle qui restoit, pour lui servir de génie tutélaire.

Le temps et les dissipations firent insensiblement évanouir ces idées extravagantes. Les foiblesses inhérentes à l'humanité, que chacun des époux découvrit chez l'autre, détruisirent tellement l'idée de perfection qu'ils s'étoient réciproquement inspirée, qu'après la première couche de Julie, le projet de revenir du royaume des ombres pour se réunir, étoit entièrement mis en

oubli. Cet amour, dont la constance devoit défier toutes les épreuves, diminuoit chaque mois; et quoique l'enfant, pour qui elle sembloit uniquement exister, eût terminé promptement sa carrière, cet événement ne sembla pas ramener Gustave vers la mère.

Ces deux moitiés unies pour former un tout heureux, commencèrent à vouloir chacune soutenir leur indépendance. Aucune ne pouvoit formellement accuser l'autre d'infidélité, mais soupçonnoit beaucoup ses intentions. Le désir de donner un démenti aux prédictions de M. Soller, et la crainte d'apprêter à rire aux amis qui avoient été témoins, lors de leur mariage, de leur amour extrême, les empêchoient de laisser paroître au-dehors le mécontentement qui éclatoit assez fréquem-

ment dans leur vie intérieure : cependant trois ans n'étoient pas écoulés, les observateurs apercevoient sans peine un changement marqué dans les procédés réciproques des deux époux.

Le docteur Heiss, qui ainsi que nous l'avons dit, par goût pour une vie tranquille, n'exerçoit plus la médecine, avoit, les deux premières années de son mariage, passé l'été avec Julie à des eaux très-fameuses. Il avoit formé le projet d'y aller une troisième fois ; mais Julie refusa de l'y accompagner, alléguant une indisposition qui lui étoit restée à la suite d'une fausse couche.

Son sourire prouvoit qu'il lui étoit indifférent que son mari reconnût la frivolité de cette excuse. Peu après qu'il

l'eut quittée, elle se souvint que Gustave se plaignoit depuis quelques mois d'une incommodité qu'elle regardoit comme un prétexte pour cacher sa mauvaise humeur; « Si cependant son mal étoit réel! » se dit-elle. « S'il alloit tomber malade au « milieu d'étrangers! » Peu s'en fallut que cette idée ne lui fît demander des chevaux de poste.

Les dissipations de la société ne tardèrent pas à débarrasser sa jeune tête de ces nuages. « Je suis bien folle, disoit-elle, « d'avoir éprouvé tant de sollicitude pour « un homme qui se préparoit, sans doute, « à faire disparoître au milieu des plaisirs « l'ennui que la compagnie de sa femme « lui causoit. »

Sa solitude actuelle n'étoit pas tout-

à-fait sans charmes; elle pouvoit se débarrasser d'une foule de ménagemens qu'elle étoit obligée de garder devant son mari; elle se trouvoit uniquement soumise aux lois de la bienséance, et ne songeoit pas, sans un chagrin intérieur, au changement que sa position alloit bientôt subir, lorsque Gustave, dans une lettre, lui apprit que son retour étoit différé de trois semaines.

Quoique cette nouvelle fût loin de la contrarier, elle se sentit piquée de ce que Gustave ne prenoit pas même la peine de lui alléguer le motif qui le portoit à prolonger son absence.

Huit jours après, elle reçut une lettre du frère de son mari; il lui apprenoit que du pays éloigné qu'il habitoit, et où

il occupoit une place importante, venu aux eaux pour embrasser un frère unique qu'il chérissoit, et qu'il n'avoit pas vu depuis long-temps, il avoit la douleur, en écrivant pour la première fois à sa belle-sœur, de lui annoncer que son mari étoit très-dangereusement malade. Cette nouvelle causa un trouble extrême à Julie, qui se préparoit à aller rejoindre Gustave. Une seconde lettre lui fit connoître que la première n'avoit été écrite que pour la préparer à la perte de son époux, enlevé subitement par une attaque d'apoplexie.

Le caractère aimable de Gustave lui ayant fait beaucoup d'amis parmi les personnes qui se trouvoient aux eaux, ses funérailles avoient été solennelles et touchantes. Le beau-frère de Julie, en lui mandant ces particularités, ajoutoit qu'il

avoit eu l'intention d'aller en personne les lui communiquer; mais que les devoirs de son état l'avoient forcé de partir à l'improviste; il lui disoit encore que peu de jours avant son décès, son frère lui avoit confié, dans la conversation, que la dot qu'elle lui avoit apportée ne se montoit pas, à beaucoup près, au tiers de la fortune qu'il laissoit après lui; et qu'en conséquence il avoit pris les mesures nécessaires pour que ce tiers lui fût remis en contrats bien assurés, et en argent comptant.

Julie se sentoit si froissée par la mort de son mari, qu'elle n'apprécia pas, dans ce premier moment de douleur, cette marque de sollicitude conjugale pour ses intérêts pécuniaires; elle conçut, même involontairement, une aversion décidée contre

l'auteur de la lettre, pour avoir fait mention de cette particularité, en lui annonçant l'événement fatal.

Les reproches qu'elle s'étoit faits, après le départ de son mari, se représentèrent avec une force nouvelle. Chaque moment du temps heureux de ses amours se représenta de nouveau à sa mémoire, et surtout cette scène solennelle où elle avoit fait, conjointement avec Gustave, la promesse que celui des deux qui mourroit le premier, apparoîtroit à l'autre.

Ce ne fut pas sans éprouver un certain frisson, que le soir elle revint seule de chez son père.

Après qu'elle fut déshabillée, sa femme de chambre alloit la quitter; elle la rap-

pela ; mais elle rejeta presqu'aussitôt l'idée de garder quelqu'un auprès d'elle, et renvoya cette fille qui ne concevoit pas pourquoi sa maîtresse l'avoit fait revenir. Julie ne vouloit pas que l'esprit de son mari fût gêné par aucun témoin; cependant, elle étoit si tremblante qu'elle eut de la peine à arriver à son lit. Elle ne désiroit d'autre protecteur que le sommeil.

Cependant quoiqu'elle eût fermé les yeux, et qu'elle eût tiré les rideaux de son lit, qui ordinairement restoient ouverts, elle ne put s'endormir; elle entendit même comme un bruit extraordinaire dans cette chambre où elle étoit seule ; il la remplit de crainte; mais enfin, résignée à tout, elle se retourna, ouvrit les rideaux et regarda autour d'elle. En ce moment, sa lampe répandoit une lueur si singulière et si inégale, et formoit sur le côté opposé

de l'appartement, une ombre si noire et si mystérieuse, que la tremblante Julie n'avoit jamais rien aperçu de semblable.

. . . .

Cet endroit plus sombre commença à lui inspirer de la défiance; plus elle le considéroit, plus l'ombre lui sembloit acquérir de mobilité. La flamme de la lampe pétilloit même, comme si elle éprouvoit l'action d'un objet extérieur.

. . . .

Julie eut pourtant assez de courage pour se mettre sur son séant, et contempler fixement l'objet de sa terreur, lorsque la pendule, placée près de son lit, vint à sonner minuit. Le bruit de la détente qui se leva lui parut déjà la voix d'un esprit, et la fit retomber sur son lit les yeux fermés. Un instant après, il lui sembla que les coups prolongés de la pendule en sonnant

l'heure, ouvroient ses yeux par force, pour qu'elle pût voir la figure blême de son mari s'élever du milieu de l'ombre redoutable, et s'avancer vers son lit d'un pas silencieux.

Elle perdit connoissance. Le lendemain matin, elle étoit attaquée d'une fièvre violente ; elle ne fut complètement rétablie qu'au bout de plusieurs mois. Son père manifesta alors la plus grande curiosité, pour savoir quelque chose sur l'esprit dont souvent, dans le transport de la fièvre, elle avoit mentionné l'apparition. Mais Julie ne se souvenoit plus de ce qu'elle avoit dit dans ces momens, et elle évita, à dessein, de parler de la nuit qui avoit occasionné sa maladie.

Sa première pensée, lors de sa guérison, fut d'aller visiter le tombeau de son mari,

comme on fait un pélerinage par esprit de dévotion. Une de ses amies, que les médecins envoyoient aux eaux, fut pour elle une compagnie agréable dans son affliction.

Julie ressentit une grande satisfaction, en voyant que la mémoire de son mari étoit chérie dans l'endroit où il avoit fini ses jours. Elle contempla, avec un sentiment mêlé d'émotion et de reconnoissance, la pierre que ses amis avoient fait placer sur sa tombe. Elle apprit, pour la première fois, que son mari étoit mort, en quelque sorte, dans l'exercice de son ancienne profession. Ayant recueilli chez lui, par compassion, un malade dénué de secours, il en avoit pris la maladie, qui l'avoit précipité dans le tombeau. On lui cacha d'abord une circonstance qui avoit probablement

accéléré la fin de son mari ; il avoit fait une chute à bas de son lit ; mais trop de gens en avoient entendu parler, pour que cette circonstance ne fût pas long-temps un mystère pour elle.

Le séjour des eaux ne lui offrant d'autre sujet d'intérêt que le tombeau de Gustave, elle fut très-contente lorsque son amie, à qui ces eaux ne convenoient pas, lui proposa de partir.

Julie, de retour dans ses foyers, trouva des distractions, mais aucune qui convînt à sa position. Son père, infirme depuis quelque temps, ne quittoit plus le lit, et les médecins ne cachèrent pas que son mal étoit sans remède. Elle n'en fut que plus assidue à remplir ses devoirs auprès de lui. La certitude de perdre bientôt une

personne que l'on chérit, donne à notre affection une énergie nouvelle. Julie ne sortoit pas de la chambre de son père. Ceux qui la vouloient voir, étoient obligés de rendre leur visite au malade; aussi le moribond fut-il constamment entouré de jeunes gens; tous se flattoient de l'espoir d'engager Julie à ne pas rester dans l'état de viduité, qui leur sembloit peu convenable à son âge.

La conduite de Julie envers son père ne pouvoit manquer d'accroître l'intérêt puissant que ses charmes inspiroient. Quelle épouse excellente ne devoit-on pas trouver dans celle qui, appelée à jouir de tous les plaisirs qui font les délices de la jeunesse, s'y dérobe entièrement pour s'exposer, pendant des mois entiers, aux caprices, quelquefois très-sensibles, d'un

malade sans espoir! Malgré les déclarations assez claires que firent quelques-uns de ces jeunes gens, quoique plusieurs d'entre eux fussent des partis très-avantageux, et qu'elle n'eût qu'à choisir, elle ne voulût prendre aucune résolution, même après la mort de son père, qui expira après avoir souffert pendant près de dix mois.

Elle fréquenta quelques maisons après ce triste événement; mais ce ne fut nullement pour chercher à contracter de nouveaux nœuds. Le souvenir des premiers temps de son mariage se présentoit à elle sous les couleurs les plus aimables et les plus vives. L'amour mutuel qui avoit embelli cette époque, s'étoit montré avec trop d'énergie, pour qu'elle pût espérer que l'avenir lui réservât quelque chose de sem-

blable. Elle ne vouloit pas non plus essayer de faire revivre cette ombre de son bonheur passé, parce qu'elle pensoit qu'elle l'acheteroit trop cher par la perte de son indépendance.

Elle en fit franchement l'aveu à plusieurs de ceux qui la recherchoient ; de sorte que sa ferme résolution de rester veuve occasionna, de leur part, beaucoup d'épigrammes.

Les charmes de Julie avoient bien éprouvé quelqu'altération, par ses veilles et ses fatigues durant la maladie de son père ; mais le repos la rendit aussi belle qu'auparavant, et son esprit reprit insensiblement ses grâces et sa gaîté.

Elle étoit tourmentée quelquefois par

le reproche que lui adressoit sa conscience, d'avoir laissé son mari aller seul aux eaux, et pourtant son esprit ne lui étoit pas apparu de nouveau. Quelquefois elle révoquoit en doute la réalité de l'apparition, et attribuoit tout ce qu'elle avoit cru voir, à son imagination troublée par ses remords et par le germe de la maladie : la crainte lui paroissoit au reste très-condamnable dans tous les cas ; car, se disoit-elle, en supposant que j'aie vu l'esprit de mon mari, je dois croire qu'il est revenu pour remplir sa promesse, plutôt que pour m'effrayer.

Julie menoit une vie très-retirée, lorsque le mariage de sa femme de chambre, la plus attentive et la plus fidèle de ses domestiques, fit perdre à sa maison une partie de l'agrément qu'elle y trouvoit. Cette fille avoit été élevée avec elle, et avoit reçu en

partie la même éducation. Son éloignement laissa Julie dans un isolement complet ; mais plus celle-ci se sentit seule, plus son imagination se plaisoit à se représenter le temps heureux de ses amours.

Cela alla si loin, qu'elle souhaita quelquefois que l'esprit de son mari revînt pour qu'il vît quelle joie elle puisoit dans ses lettres brûlantes d'amour ; avec quelle ivresse elle pressoit contre son cœur son portrait, ou tout autre objet qui lui appartenoit ; avec quelle constance enfin elle vivoit, non pour elle, mais uniquement pour s'occuper du passé.

Elle s'endormit un soir au milieu de ces pensées, malgré le roulement des voitures qui alloient au bal masqué, où elle-même avoit été vivement pressée de se rendre.

Elle avoit peut-être dormi plusieurs heures, lorsqu'en ouvrant les yeux elle aperçut, au fond de la chambre voisine, une figure qui s'approchoit lentement de son lit : c'étoit l'ombre qu'elle avoit souhaité si ardemment de revoir ; elle ne put la méconnoître.

. . . .

Le reproche que Julie se fit en ce moment, d'avoir, par un souhait indiscret, troublé le repos de son mari, la priva du plaisir qu'elle auroit goûté en voyant cette apparition ; elle ne songeoit plus à ce qu'elle s'étoit proposé de lui dire ; le saisissement même lui coupa la respiration et lui ferma les yeux, lorsque l'ombre n'étoit encore que dans la chambre voisine.

. . . .

Un instant après, la crainte souleva insensiblement sa paupière à plusieurs re-

prises; Julie aperçut le fantôme debout près de son lit : elle resta long-temps dans une attente inquiète ; enfin le fantôme s'éloigna.

Cependant un quart d'heure après, elle surmonta ses frayeurs, au point de tirer sa sonnette : elle sonna trois fois, et la dernière fois très-fort, sans que sa femme de chambre parût.

Deux heures venoient de sonner. Julie s'habilla pour aller chercher cette fille ; elle ne la trouva pas dans son lit ; le domestique et la cuisinière couchoient dans l'étage supérieur, où ils ne pouvoient pas entendre le bruit des sonnettes. Julie sachant que la conduite de sa femme de chambre n'étoit pas très-régulière, se douta qu'elle s'étoit échappée pour aller

au bal masqué, dans l'espoir que l'on ne s'en apercevroit pas; la porte extérieure étoit fermée.

Les yeux battus de la femme de chambre confirmèrent le matin les soupçons de Julie. Celle-ci lui fit avouer la vérité, la renvoya sur-le-champ, et eut le bonheur, le jour même, d'en trouver une qui lui convînt parfaitement.

Toutes les nuits suivantes, la jeune veuve ressentit de violens accès de fièvre; le moindre soufle, le plus petit froissement la faisoient tressaillir. Son œil se refusoit à reconnoître la figure de son mari, mais son oreille entendoit ses mouvemens. Elle abjura les doutes qu'elle avoit conçus autrefois sur la vérité des apparitions, dont son père étoit persuadé. Elle ne cachoit sa vision à personne, et étoit prête à

se fâcher contre quiconque révoquoit en doute la réalité du fantôme qui s'étoit montré devant son lit. Non, disoit-elle, personne ne me fera croire à la débilité de mes yeux et de mes oreilles. Elle raconta à ce sujet la première apparition qui avoit eu lieu aussitôt après la mort de son mari; et dont elle n'avoit pas parlé alors, parce qu'elle l'avoit regardée comme un effet de sa disposition à la fièvre; elle demanda si depuis lors on avoit remarqué en elle quelque symptôme d'affoiblissement d'esprit. Les explications naturelles que l'on essayoit fréquemment de lui donner, la mettoient au supplice. On disoit, par exemple, que le galant de sa suivante, un peu inconséquente dans sa conduite, avoit pu se tromper de chambre; et que cette supposition étoit d'autant plus vraisemblable, que l'esprit prétendu avoit apparu vêtu comme

tout le monde, ce qui n'étoit pas l'habitude des esprits.

Julie répondoit à la première explication, que les amans de sa femme de chambre, assez familiers avec elle pour en obtenir de doubles clefs, ne pouvoient se tromper sur l'appartement de leur belle, situé dans un côté opposé de la maison; qu'au reste elle avoit trouvé les portes de dehors fermées, et que personne ne pourroit lui contester ce point.

Quant à l'objection touchant le costume, elle répliquoit qu'un être dépourvu de corps, qui veut se faire connoître dans le monde matériel, est bien obligé de prendre une figure reconnoissable. Elle demandoit, avec un peu d'humeur, si elle ne méritoit pas quelque croyance, lors-

qu'elle se montroit prête à affirmer avec serment qu'il n'avoit existé d'autre différence entre le fantôme et son mari, que celle d'un être spirituel à un être corporel, et que son œil perçant avoit même distingué nettement la cicatrice qu'il avoit à la joue.

Julie parloit en général de cet événement avec tant de suite, et d'une manière si convaincante, qu'elle trouva un grand nombre de partisans. L'esprit qu'elle avoit vu faisoit si fréquemment le sujet de la conversation, qu'il auroit été surprenant qu'une singularité de ce genre eût échappé à la presse, qui aujourd'hui s'empare de tout, surtout en Allemagne.

Quoique le pamphlet, qu'un anonyme publia à ce sujet, fourmillât d'inexacti-

tudes, le nom de l'héroïne n'étant pas mentionné, et l'écrit ne contenant rien d'offensant pour elle, Julie ne fut pas forcée d'en venir à un désaveu public. Sa ferme croyance ne fut pas non plus ébranlée par les railleries que se permirent quelques incrédules : elle étoit satisfaite de ce que la présence de sa femme de chambre, qu'elle faisoit coucher auprès d'elle, la délivroit de toute inquiétude relative à l'intérieur de sa maison : enfin son courage reprit si bien le dessus, avec les nuits peu prolongées de l'été, qu'elle dormit de nouveau seule dans sa chambre.

Vers la fin de l'été, elle rencontra inopinément, chez une de ses connoissances, un M. de Rosen, dont son mari faisoit un cas particulier, mais qu'elle n'avoit pas vu depuis long-temps ; elle eut beaucoup de joie à

le revoir; il étoit fort aimable : on ne lui reprochoit autre chose que de se plaire dans une vie dissipée, et de ne pas vouloir entendre parler de mariage.

L'entrée de Julie priva la société du plaisir d'entendre davantage M. de Rosen, qui la charmoit par ses récits pleins de gaîté et d'intérêt. Il entama, avec la veuve de son ami, un entretien qui ne fut que rarement interrompu par la conversation générale; il se soutint avec la même vivacité jusqu'à l'instant du départ, et fut continué le lendemain matin au logis de Julie.

Les visions en avoient fait le sujet : M. de Rosen s'en étoit depuis long-temps déclaré l'antagoniste le plus opiniâtre, et avoit, même avant la mort du docteur, expli-

qué, d'une manière très-naturelle, plusieurs histoires d'apparition; il combattit celle de l'esprit de son ami. La dispute entre Julie et lui fut si vive, qu'ils auroient difficilement fini par s'entendre.

M. de Rosen, après avoir long-temps soutenu que Julie avoit été dupe de l'illusion de ses sens, ou de la présence réelle d'un autre individu vivant, s'écria: « Mais « si tout cela s'éclaircissoit d'une autre « manière? »

« D'une autre manière, cela se peut, « mais qu'elle soit meilleure..... »

« Qui sait! vous ne m'avez pas encore « raconté les détails de la mort de votre « mari. »

« Il mourut aux eaux subitement. »

« Vous étiez absente. »

« Vous remuez la tête comme si vous « aviez des doutes ; ne voudriez-vous pas « me persuader qu'il n'est pas mort ? »

« Je veux simplement essayer une ex-« plication ; vous la rejetterez, si elle ne « vous convient pas. »

« Et moi, » reprit Julie avec sensibilité, « je veux vous prier de vous dispen-« ser d'un essai de ce genre, quand il « s'agit de la personne qui m'a été la plus « chère. »

M. de Rosen répliqua très-sérieusement qu'en qualité d'ami intime du docteur, il avoit quelques droits aux détails de sa mort. Julie persistant à ne pas s'expliquer, il se leva d'un air mécontent, comme pour aller prendre son chapeau.

« Il est vrai, » dit Julie; « que vous « avez ce droit, j'en conviens; mais j'ai « aussi celui de vous prier de n'en pas « abuser. »

Alors elle raconta, en sanglotant, la mort de son mari, avec toute les circonstances qui l'avoient accompagnée; et voyant, après l'avoir terminée, que son auditeur ne changeoit pas de visage, elle ajouta: « Que direz-vous à présent ? »

« Rien, pour ne pas vous déplaire. »

« Vos gestes, qui annoncent le doute, « m'offensent, monsieur. Je crois qu'après « tant de témoignages incontestables de « la mort de mon mari, on ne peut pas « même se permettre une autre expli- « cation. »

« Vous me défendez, par conséquent, de « chercher à ébranler votre croyance. »

« Monsieur, » répartit Julie, d'un ton solennel, voyant qu'il vouloit s'en aller, « je veux, je dois vous entendre à l'instant « même. »

« Permettez-moi donc de faire mention « d'une circonstance antérieure. »

« Faites mention de tout ce que vous « voudrez. »

« Eh bien! j'ai appris, de votre bouche « même, que peu de temps avant la mort « de mon ami, l'harmonie qui régnoit « auparavant entre vous étoit singuliè- « rement altérée. Je puis même soup- « çonner que vous n'avez pas été tous « deux en secret, très-éloignés de vous « séparer. Depuis long-temps votre mari

« désiroit beaucoup faire un voyage loin-
« tain. Cette envie s'affoiblit naturellement,
« lorsqu'il vous fit la cour, et qu'il eut le
« bonheur d'obtenir votre main. Je suppose
« que ce qui se passa ensuite entre vous
« réveilla son ancienne idée. Il se présentoit
« deux manières de l'effectuer, voyager avec
« vous ou sans vous. Mais c'eût peut-être
« été trop exiger de vous, que d'espérer
« vous faire partager avec lui les désa-
« grémens inséparables d'un voyage dans
« une autre partie du monde, à une époque
« où, pour parler avec franchise, vous ne
« trouviez pas toujours du plaisir dans
« la compagnie de votre mari. Voyager
« sans vous, eût été vous livrer à l'ennui
« ou à la crainte continuelle d'être, par
« son retour, troublée dans vos plaisirs. Il
« ne pouvoit choisir aucun de ces deux

« moyens. Deux autres se présentoient pour
« opérer une guérison radicale. L'un étoit
« le divorce ; mais le mot seul faisoit frémir
« mon ami. Vous eussiez été exposés tous
« deux aux propos amers de ceux qui, si
« peu de temps auparavant, s'étoient scan-
« dalisés de votre affection singulière. Les
« reproches de votre père, d'abord si op-
« posé à cette union, auroient indubita-
« blement empoisonné tous vos momens.
« Ce moyen fut donc aussi rejeté. Enfin,
« le dernier, qui se devine aisément,
« avoit, il est vrai, quelque chose d'étrange
« et de romanesque ; mais faisoit entrevoir
« à mon ami une liberté entière, et pour
« vous, après un court veuvage, un second
« mari qui vous conviendroit mieux. »

« Vous en usez comme l'avocat d'une
« mauvaise affaire. Vous la faites traîner

« en longueur, pour lasser la partie ad-
« verse. Je ne dirois plus rien, si vous vous
« absteniez de rappeler, sans ménagement,
« les endroits de ma vie qui me causent le
« plus de repentir. »

« Je me suis déjà reproché de men-
« tionner les particularités qui vous dé-
« plaisent; mais je ne dois pourtant pas
« passer cette époque sous silence, parce
« qu'elle sert de base nécessaire à l'édifice
« qui est déjà à moitié achevé. »

« Mais à quoi bon un château de carte,
« que l'extrait mortuaire de mon mari
« renversera à l'instant ? »

« L'extrait mortuaire ? Seroit-ce le pre-
« mier qui fût erroné ? Mais comme je
« suis déjà venu à bout des points les

« plus difficiles, permettez-moi de pour-
« suivre ma supposition. Votre mari va
« aux eaux, il y rencontre son frère, lui
« découvre ses chagrins domestiques, et
« ajoute qu'il sacrifieroit volontiers le tiers
« de sa fortune pour racheter sa liberté.
« Votre mari avoit, par charité, donné
« ses soins à plusieurs malades, qui, aban-
« donnés par d'autres médecins, à cause
« de leur indigence, ne pouvoient guère
« échapper à la mort. Cette circonstance
« lui suggère le moyen de recouvrer sa
« liberté. L'habitation incommode d'un de
« ces malades, fournit le prétexte de lui
« donner une chambre dans la maison où
« demeurent votre mari et son frère.
« Malgré les soins les plus assidus, le ma-
« lade meurt, comme on s'y attendoit.
« Votre mari part dans la nuit, afin que
« son frère se charge du reste. Trouvez-

« vous actuellement mon hypothèse plus « naturelle ? »

« Nullement. Je vous prie d'en expli- « quer vous-même ce reste, dont le frère « s'est chargé. »

« Très-volontiers, si cela ne vous fatigue « pas. Votre mari qui, conformément à « son plan, faisoit le malade depuis quel- « ques semaines, laisse, en partant, ses « vêtemens accoutumés dont on revêt le « mort. On disoit, depuis quelques jours, « que celui-ci, comme vous le devinez « sans peine, alloit mieux, et qu'il étoit « parti pour son pays. Son cadavre passe « et est enterré pour celui de votre mari. « Il me semble que, de cette manière, « l'énigme est assez bien débrouillée. »

« A l'exception d'une bagatelle, que

« vous laissez de côté, quoiqu'elle mérite « bien d'être prise en considération. Un « secret important doit, sur toutes choses, « n'être communiqué qu'à peu de per- « sonnes ; vous en conviendrez. A com- « bien de personnes n'a-t-il pas fallu con- « fier celui-ci ? »

« On ne l'a confié qu'au vieux domes- « tique de votre beau-frère, dont la fidélité « rare a, plusieurs fois, reçu des éloges « dans cet appartement même. »

« Il faut bien que je vous fasse des ob- « jections pour me débarrasser, une bonne « fois, de vos explications malheureusement « trop invraisemblables. Vous oubliez en- « core bien des choses. Un homme comme « mon mari, qui connoissoit tant de monde « aux eaux, a dû nécessairement recevoir

« beaucoup de visites après sa mort. On
« se plaît souvent à voir le corps inanimé
« d'une personne chère ; comment donc
« les amis de mon mari n'auroient-ils pas
« reconnu que le corps, qu'ils avoient sous
« les yeux, n'étoit pas le sien ? »

« Oui, je suis persuadé que votre beau-
« frère a reçu bien du monde, et qu'il a
« dû raconter à beaucoup de personnes
« le triste accident qui lui enlevoit un
« frère. Un grand nombre a certainement
« vu le corps de votre mari, à l'exception
« du visage. On l'avoit couvert d'un voile,
« parce que, disoit votre beau-frère, la
« chute l'avoit horriblement défiguré. »

« Et la femme qui l'a enseveli ? ne s'en
« trouve-t-il pas aux eaux ? ou bien ne
« sont-elles pas tenues d'examiner si la

« cause de la mort leur paroît natu-
« relle ? »

« Tout cela est très-exact. Mais cet « examen se fait-il avec un soin minutieux « pour chaque trait du visage ? D'ailleurs, « il seroit très-possible que le pauvre « défunt fût réellement tombé en bas de « son lit. »

« Eh bien, monsieur, à quoi avez-vous « voulu en venir avec cette explication, « aussi longue qu'ingénieuse, ou plutôt « avec cette interprétation forcée ? »

« Mais à vous faire naître l'idée que, « peut-être, votre mari vit encore. »

« La certitude seule pourroit me con- « soler ; mais vos singuliers commentaires

« sont loin d'avoir produit cet effet. Vous « poussez encore la chose plus loin, et « vous tirez la conséquence que ce n'est « pas le fantôme, mais la personne réelle « de mon mari que j'ai vue dans ma « chambre? »

« Sans doute, si je ne suppose pas que « votre imagination étoit exaltée ou ma- « lade, ou qu'il y a eu quelque super- « cherie. »

« A quoi vous conduit, cette fois, « votre propension à paroître pénétrant? « L'homme qui, suivant votre explication, « s'est débarrassé de moi par le sacrifice « du tiers de sa fortune, ce même homme « se seroit glissé dans ma demeure, pour « s'exposer au danger d'être reconnu? Je « vous avoue que ma foible pénétration

« ne suffit pas pour expliquer la connexion
« de deux choses aussi disparates. »

« Elle est cependant facile à concevoir.
« Supposons d'abord, ce qui n'est pas in-
« vraisemblable, que votre mari cédant
« au désir irrésistible de vivre dans une
« autre partie du monde, ne se soit, dans
« les premiers temps, occupé d'aucun autre
« objet; admettons même qu'il ne se soit
« repenti que lorsqu'il a eu satisfait ses
« vœux; mais ce repentir devoit tour-
« menter un homme bon et sensible. Il
« considère donc qu'il a des torts graves
« envers vous, et qu'il est difficile de cal-
« culer les suites que le bruit de sa mort
« peut produire sur vous, à cause du peu
« d'harmonie qui régnoit auparavant entre
« vous deux. Au milieu de ces réflexions,
« votre image se réveille dans son cœur, le

« désir ardent de vous voir le ramène. Il « arrive ; son besoin le plus pressant est « de se convaincre que votre santé ne doit « pas l'inquiéter. Il trouve moyen de pé- « nétrer dans votre demeure, et vous le « prenez pour un fantôme. »

« Plût à Dieu que vous disiez la vérité ; « mais cette explication est malheureu- « sement encore plus invraisemblable que « celle de sa mort. Supposons pourtant « que tout est vrai, jusqu'à son retour ; « pourquoi a-t-il eu recours à un moyen « si extraordinaire que celui de cette visite nocturne ? »

« Pourquoi......? Parce qu'il ne con- « noissoit nullement vos intentions ; et « que dans une ville où tout le monde le « connoît et le croit mort, il ne vouloit

« paroître devant personne pendant le
« jour. »

« Mais comment a-t-il pu entrer et
« sortir, quoique la porte de dehors fût
« fermée ?

« Rien de plus aisé à concevoir. Ne
« m'avez-vous pas dit que votre femme de
« chambre avoit passé cette nuit-là au
« bal ? Votre mari ne peut-il pas être
« arrivé le soir même, et être allé au bal,
« dans l'espoir de vous y voir, ou bien
« d'obtenir, sous son déguisement, des
« renseignemens sur votre compte ? Le
« hasard l'aura fait rencontrer avec votre
« femme de chambre ; tout en causant
« avec elle, par suite de la liberté du bal,
« il aura appris tout ce qui concernoit sa
« jolie compagne ; il n'aura eu alors besoin

« que de lui servir quelques verres de « liqueur, pour la mettre dans un état « où il lui aura été facile de lui enlever « les clefs dont il a ensuite fait usage. « Comme il connoissoit tous les coins de « cette maison, il n'a pas eu grand'peine « à venir dans l'obscurité jusqu'à votre « lit. »

« Monsieur, » reprit Julie, d'un ton très-piqué, « ne vous êtes-vous donc tant « creusé la tête, que pour finir par une « plaisanterie aussi peu convenable? Mon « mari, j'en suis sûre, a toujours eu trop « de fierté, pour chercher et pour suivre « une aventure du genre de celle dont « vous parlez. Je dois donc me trouver « blessée, d'entendre parler de lui de cette « manière, après sa mort. »

« Mais, madame, vous prenez la chose

« du mauvais côté; je n'ai supposé ce cas
« que pour vous faire connoître un des
« mille moyens qui auront pu lui faire
« trouver cette clef, à laquelle vous attachez
« une si grande importance. Je vois que,
« dans la précipitation, j'ai maladroite-
« ment supposé une chose indigne du
« caractère de votre mari; il est plus vrai-
« semblable qu'il aura eu pour compagnon,
« au bal, un ami intime à qui ces sortes
« d'aventures répugnent moins. Pendant
« que votre mari vous cherche par-tout,
« ou tâche d'obtenir des renseignemens
« sur votre compte, il est possible que son
« ami ait découvert que cette jeune fille
« étoit votre femme de chambre; il en
« aura fait part à votre mari, lui aura
« donné les clefs, et après qu'elles auront
« été mises en usage, on les aura remises
« à la femme de chambre, un peu étourdie

« par le bal et la liqueur, sans qu'elle se « soit aperçue de la moindre chose. »

« Finissons, monsieur; vainement vous « avez, en rappelant le temps qui a pré- « cédé la mort de mon époux, exposé à « mes yeux la légèreté de ma conduite; « vainement vous avez entassé un grand « nombre de suppositions, pour me donner « une preuve nouvelle de votre habileté à « expliquer les apparitions des esprits; car « je dois penser que telle a été votre in- « tention; autrement, vos efforts n'auroient « absolument abouti à rien. Au reste, quoi- « que la figure dont il est question ait eu la « ressemblance la plus parfaite avec mon « mari, personne ne me persuadera que je « l'ai vu lui-même; sa démarche, et un « je ne sais quoi d'aérien qui l'entouroit, « et qui m'a causé un certain trouble,

« m'ont prouvé positivement que cette « figure appartenoit à un monde plus « élevé. »

« Votre frayeur seule, madame, a sans « doute revêtu cette figure de ce qu'elle « avoit d'aérien. »

Julie contredit fortement cette objection et persista à soutenir que les contours du fantôme n'avoient pas ce caractère fixe, attribut de l'homme vivant.

« Eh bien! » reprit Rosen, « on vous « a très probablement joué un tour. »

« Ne parlons plus de cela; au reste, on « auroit bien pu, par supercherie, ap- « procher de la couleur de la vérité; mais « il auroit été impossible de l'imiter com- « plétement. »

« Vous n'êtes pas assez au fait de ces « sortes d'artifices ; mais moi, je sais faire « apparoître de prétendus fantômes. »

Julie refusa vivement l'essai qu'il se proposa de faire. Il eut alors l'air de vouloir la contraindre à abandonner sa croyance aux apparitions surnaturelles ; et chaque jour il devint plus pressant. Julie, pour s'en débarrasser, consentit enfin à sa proposition, sous la condition expresse que, par la suite, il ne se permettroit plus aucune tentative pour la dissuader de croire aux esprits.

Il fallut, malgré sa répugnance, qu'elle lui cédât, huit jours à l'avance, une chambre qui avoit une entrée séparée, afin qu'il fît les préparatifs nécessaires, et qu'elle lui permît de mettre des cadenats aux portes.

Les reproches secrets qu'elle s'adressoit à ce sujet, étoient adoucis par la pensée qu'elle s'étoit prêtée à ce que demandoit Rosen, non par une curiosité indiscrète, mais par le désir ardent d'éloigner d'elle, autant qu'elle le pourroit, toute idée de ce genre.

Cependant, la robe noire et l'air solennel de Rosen, en entrant chez Julie, au jour fixé, agitèrent si visiblement la jeune veuve, qu'il en fut frappé; il lui dit : « Vous « savez qu'aujourd'hui vous ne verrez « qu'une pure illusion, et pourtant vous « ne pouvez vous défendre d'un trouble « extraordinaire. L'esprit qui va bientôt « paroître auroit peut-être cette enveloppe « aérienne que votre œil a prêtée au der- « nier fantôme, si je ne détruisois pas « d'avance une partie de l'impression qu'il

« pourroit produire sur vous, et ne dé-
« posois ma gravité, en vous assurant
« encore une fois que vous n'aurez à faire
« qu'à une magie bien naturelle. Je vous
« montrerai même d'avance le costume
« sous lequel le fantôme s'approchera de
« vous. »

Julie tressaillit, lorsque Rosen lui présenta un portrait en miniature de son mari, couvert du même manteau qu'il avoit lorsqu'il s'étoit approché de son lit; particularité qu'elle n'avoit confiée à personne.

« Mais que diriez-vous, madame, si,
« au lieu de la vision que je vous ai pro-
« mise, votre mari lui-même sortoit de
« cette chambre, et si toutes les suppo-
« sitions, que j'ai présentées selon vous

« si inutilement, n'étoient, à l'exception
« de l'aventure du bal masqué qui a si
« fort excité votre déplaisir, que la re-
« lation véridique de ce qui s'est passé ? ».

Tandis que l'étonnement de Julie, grâces au ton assuré de Rosen, faisoit place au ravissement, celui-ci alla lentement vers la porte, l'ouvrit, et lui fit voir la preuve convaincante de ce qu'il avoit avancé.

Les deux époux tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Rosen avoit été le confident de Gustave au bal masqué, et s'étoit ensuite chargé de sonder les dispositions de la prétendue veuve. Gustave n'auroit pas osé risquer cette épreuve, s'il n'eût pas lu le pamphlet auquel la vision de Julie donna sujet.

Quoique le fait y fût raconté peu exactement, on y parloit de sa femme de manière à ce qu'il ne pût la méconnoître, et son attachement pour le mari qu'elle croyoit avoir perdu, y étoit peint sous les couleurs les plus vives.

Par des raisons faciles à deviner, on ne voulut pas divulguer cette aventure dans la ville où elle se passa. Julie vendit ses biens, et partit. Personne ne sut où elle étoit allée.

Nous dirons au lecteur que le ciel riant de l'Italie, où le frère de Gustave espéroit trouver la guérison, fut celui que choisirent les deux époux; ils y vivent sous le nom que le docteur avoit pris depuis sa mort prétendue. Quiconque, en voyant ce ménage heureux, saura son histoire, sou-

haitera que ceux qui, après avoir trop présumé du bonheur de leur union, voyent la discorde prête à naître, aient recours, pour le faire revenir, à quelque recette du même genre.

LA CHAMBRE GRISE.

LA CHAMBRE GRISE,

HISTOIRE VÉRITABLE.

EXTRAIT DU JOURNAL INTITULÉ : LE SINCÈRE.

Lundi 9 avril 1810.

Le jeune Blendau étoit parti pour l'Italie, à la suite d'une princesse allemande, auprès de laquelle il remplissoit les fonctions de secrétaire. Arrivé dans une ville du nord de l'Allemagne, où la princesse comptoit rester quelques jours, il obtint la permission d'aller rendre visite à M. Rebmann, régisseur d'un domaine royal. M. Rebmann demeuroit à six milles de distance; Blendau avoit été élevé chez lui, et ne l'avoit

quitté qu'à l'âge de quatorze ans. Comme depuis cette époque, c'est-à-dire depuis à-peu-près sept ans, il ne l'avoit pas revu, il se faisoit un plaisir de surprendre, par son arrivée inattendue, cet ami et sa famille.

Connoissant parfaitement le pays, il prit un cheval de louage, et se mit seul en route; on étoit au milieu de l'hiver. Durant la matinée le temps fut très-beau, mais l'après-midi le ciel se couvrit, et le soir il commença à neiger abondamment; Les flocons de neige frappoient le visage de Blendau; obligé de fermer fréquemment les yeux, il s'égara. Il avoit calculé qu'il seroit chez M. Rebmann vers cinq heures du soir; mais il marcha encore long-temps, et ce ne fut qu'à neuf heures qu'il arriva enfin transi et harassé de fa-

tigue chez son ami, après avoir fait depuis le matin au moins neuf milles.

M. Rebmann eut peine à reconnoître Blendau, qui avoit beaucoup grandi depuis qu'ils s'étoient quittés. Dès qu'il l'eut embrassé, il voulut envoyer chercher sa femme et ses enfans qui étoient allés à la ville voisine; mais Blendau le pria de n'en rien faire, lui disant que leur surprise seroit d'autant plus grande, lorsqu'à leur arrivée ils l'apercevroient. Alors M. Rebmann fit apporter ce qui se trouva à la cuisine et à l'office. Le bon vin vieux de Nierenstein rendit à Blendau ses forces épuisées; il en vida trois bouteilles avec son vieil ami; tout en buvant ils se racontèrent les événemens de leur vie depuis sept ans. La lassitude de Blendau le força à rompre le premier l'entretien, et à demander la permission de s'aller coucher.

« J'en suis fâché, mon cher ami, ré« pondit M. Rebmann; mais, malgré ton « envie de dormir, il faut que tu attendes « le retour de ma femme, pour qu'elle te « fasse donner des draps. »

« Monsieur, » reprit alors la servante Brigitte, « il y a un lit fait dans la chambre « grise; M. Blendau pourra y coucher, si « cela lui convient. »

« Non, » repartit M. Rebmann, « mon « ami Blendau n'y voudra pas passer la « nuit. »

— « Pourquoi donc? »

— « Quoi, dans la chambre grise? as-tu « déjà oublié la demoiselle Chatelaine? »

— « Bah! il y a long-temps que je n'y

« pense plus; ah, ah, ah! l'idée est excel-
« lente, vraiment: allez, laissez-moi cou-
« cher dans cette fameuse chambre: ac-
« tuellement les esprits ne me font plus
« peur, et quand même cette belle enfant
« me tiendroit compagnie, je suis si las
« que je ne pourrois m'empêcher de
« dormir.. »

— « Oh! oh! mon ami, tu as donc sin-
« gulièrement changé; il y a sept ans tu
« n'aurois pour rien au monde consenti
« à rester dans la chambre grise, quand
« même on t'auroit donné deux personnes
« pour te garder. Ah ça, tu en as réelle-
« ment le courage aujourd'hui? »

— « Certainement, aujourd'hui et en
« tout autre temps; depuis cinq ans j'ai
« vécu dans la capitale, on y acquiert des
« connoissances, des lumières... »

— « Allons, mon ami, je n'ai plus « d'objections à t'opposer ; que le ciel « veille sur ton repos. Brigitte, prends de « la lumière, et conduis M. Blendau dans « la chambre grise. »

Blendau dit adieu à son vieil ami, le pria encore une fois de ne pas parler de son arrivée à sa femme et à ses enfans, ajoutant qu'il vouloit les surprendre le lendemain à déjeuner ; ensuite il monta avec Brigitte à la fameuse chambre grise, située au second étage, à l'extrémité d'une des ailes du château.

Brigitte posa ses deux flambleaux sur une table au-dessous d'un miroir de forme ovale, et entouré d'une bordure antique. La jeune fille sembloit mal à son aise dans cette vaste chambre ; elle fit une légère révérence à Blendau, et sortit.

Le jeune voyageur se mit à considérer l'appartement ; tout s'y trouvoit encore dans le même état que lorsqu'il l'avoit vu pour la dernière fois ; l'énorme poële de fer portant la date de 1616 ; un peu plus loin une porte vitrée à petits carreaux arrondis, enchâssés dans du plomb ; elle donnoit sur un long passage sombre qui menoit à la tour des cachots ; l'ameublement étoit composé de six chaises vermoulues, de deux tables à dessus en ardoises, et à pieds de biche bien cambrés, et d'un grand lit à baldaquin et à rideaux de soie épais ; brochés en or : tout cela n'avoit peut-être pas changé de place depuis plus de cent ans ; car la régie du domaine étoit de temps immémorial confiée à la famille Rebmann.

Mais la demoiselle Chatelaine avoit une bien plus haute antiquité.

Gertrude, ainsi s'appeloit l'infortunée qui ne jouissoit pas du repos dans la tombe, avoit, suivant la tradition, promis de consacrer à Dieu sa virginité ; elle étoit prête à ensevelir sa beauté dans un monastère, lorsque le comte Hugues-le-Noir conçut pour elle des désirs coupables ; il lui ravit l'honneur dans cette chambre grise. Gertrude jura sur le crucifix qu'elle avoit appelé du secours; mais dans ce lieu si éloigné des autres appartemens du château, qui eût pu entendre les cris d'angoisse de l'innocence? Le forfait de Hugues n'entraina aucune suite qui pût le révéler; mais la malheureuse Gertrude l'avoua à son confesseur; celui-ci lui ferma la porte du sanctuaire des vierges du Seigneur; et comme elle avoit voulu tenter Dieu en prenant le voile, il lui annonça qu'en expiation de sa faute, elle souffriroit pendant trois cents

ans les tourmens du purgatoire. Gertrude, livrée au désespoir, s'empoisonna, et expira dans la chambre grise à l'âge de dix-neuf ans. Sa pénitence rigoureuse, qui dure depuis cette époque, ne sera terminée que dans quarante ans, c'est-à-dire en 1850 : jusqu'à l'expiration du terme fatal, Gertrude continuera à apparoître tous les jours dans la chambre grise.

●

Blendau avoit fréquemment entendu ce récit ; plusieurs personnes étoient même, suivant leur déclaration, prêtes à attester par serment qu'elles avoient vu la demoiselle chatelaine revenir dans la chambre. Tous les récits s'accordoient à dire que le fantôme avoit un poignard dans une main, probablement pour percer le cœur du perfide comte, et un crucifix dans l'autre, destiné sans doute à réconcilier le coupable avec le

ciel, en lui offrant l'image du Sauveur, mort pour expier les forfaits des hommes. L'apparition ne s'étoit montrée que dans la chambre grise; voilà pourquoi cet appartement n'avoit pas été habité dans les temps reculés; mais depuis que M. Rebmann régissoit le domaine royal, on en avoit fait une chambre d'ami; cependant, par une circonstance singulière, aucun étranger n'y avoit volontiers passé la nuit, aucun n'y avoit dormi bien paisiblement.

Blendau regarda encore une fois autour de lui, et quoiqu'il se vantât de ne plus croire aux esprits, il n'étoit pas trop à son aise; il ferma aux verroux la porte par laquelle il étoit entré, et la porte vitrée qui donnoit sur le long passage obscur; il éteignit une des bougies, plaça l'autre auprès du lit, se coucha, recommanda

son âme à Dieu, souffla l'autre bougie, porta la tête sur l'oreiller, s'étendit tout de son long, et ne tarda pas à dormir profondément.

Mais environ deux heures après il s'éveille, et il entend l'horloge de la tour voisine sonner minuit; il ouvre les yeux, il voit la chambre éclairée; il se lève sur son séant; la frayeur le tient éveillé; les rideaux du pied du lit sont entr'ouverts; ses regards tombent sur le miroir qui est en face de lui.

Il aperçoit le spectre de Gertrude vêtu d'un linceul, un crucifix dans la main gauche, un poignard dans la main droite.

Blendau étoit complétement éveillé, il voyoit tout très-distinctement.

Son sang se glace dans ses veines; ce qu'il a devant les yeux n'est point un songe, une apparence vaine, c'est une réalité effrayante; ce n'est pas un squelette, une ombre, c'est Gertrude elle-même, mais le visage décoloré par la teinte livide de la mort. Une couronne de romarin et de clinquant est entrelacée dans ses cheveux; Blendau entend le cliquetis du clinquant, le froissement du linceul: il voit dans le miroir, à la clarté des deux bougies, l'éclat fixe des yeux de Gertrude, la pâleur de ses lèvres; il veut sortir du lit, et courir à la petite porte par laquelle il est entré; mais il ne peut remuer, l'effroi l'a paralysé.

. . . .

Gertrude baise le crucifix; elle prie à voix basse; Blendau distingue le mouvement de ses lèvres qui portent encore

l'empreinte des effets du poison ; il voit les yeux de l'infortunée se tourner vers le ciel ; elle lève son poignard et s'avance vers le lit : son regard est terrible.

Blendau est prêt à perdre le sentiment ; Gertrude ouvre les rideaux du lit ; l'horreur se peint dans son œil fixe et inanimé, en apercevant un homme dans le lit. Elle applique le poignard sur la poitrine de celui qu'elle prend pour Hugues. Dans ce moment, sa main laisse tomber, sur le visage de Blendau, une goutte de poison.

Blendau jette un cri perçant ; il recueille toutes ses forces, saute hors du lit, et court à la fenêtre pour appeler du secours.

Mais Gertrude le prévient. Elle pose une main sur la fenêtre, pour qu'il ne puisse

pas l'ouvrir ; de l'autre, elle embrasse Blendau. Il pousse encore un cri perçant ; car il vient de sentir, le long de son dos que Gertrude a touché, l'impression glaciale de la sueur froide de la mort. Gertrude n'a plus ni crucifix ni poignard ; elle semble ne plus chercher à attenter à la vie du malheureux Blendau ; mais, ce qui est plus horrible, elle a l'air de vouloir lui prodiguer et lui demander des témoignages d'amour. Le spectre glacé le serre dans ses bras ; Blendau s'en arrache en frissonnant.

Il se précipite vers la petite porte ; un squelette, celui du comte Hugues, qui probablement venoit d'entrer, tient la serrure de la main gauche, et sa tête décharnée fait une grimace épouvantable ; il pousse la porte derrière lui ; un craque-

ment affreux se fait entendre dans tout le bâtiment ; le squelette se précipite sur Blendau ; Gertrude tombe à terre, les lumières s'éteignent, Blendau se réfugie dans son lit, se met la couverture par-dessus la tête, et ne remue pas.

La plus grande tranquillité règne dans la chambre. Blendau éprouve les ardeurs de la fièvre ; la sueur lui sort de tous les pores ; mais pour tout au monde, il n'oseroit mettre la tête hors de la couverture ; enfin, la nature l'emporte sur sa frayeur, il se rendort.

Quand il s'éveilla, le jour commençoit à paroître ; il étoit en nage, ses draps étoient trempés, il se hasarda à avancer la tête hors du lit. Sa première pensée fut d'imaginer qu'il avoit fait un rêve effrayant

dans cette affreuse nuit ; plus il réfléchit, plus il trouva cette idée plausible. Mais il y renonça, en apercevant sur la table, au-dessous du miroir, la bougie qu'il avoit placée auprès de son lit pour l'éteindre, en remarquant que les deux bougies étoient consumées à plus de moitié, quoiqu'elles n'eussent pas beaucoup brûlé la veille, parce qu'il les avoit éteintes très-peu de temps après qu'elles avoient été allumées ; et enfin, que les deux portes étoient encore fermées au verrou. Ce qu'il avoit vu se représenta à son souvenir, comme une réalité épouvantable.

Il ne voulut rien dire de l'évènement aux habitans du château ; toute la famille, qui révoquoit en doute la vérité de l'histoire de la demoiselle Chatelaine, et qui, lorsque Blendau étoit plus jeune, l'avoit raillé de

ses frayeurs, l'auroit de nouveau tourmenté par des plaisanteries. D'un autre côté, en supposant que par la sincérité de ses protestations il eût pu persuader ses hôtes de la vérité de ce qu'il avoit vu, il eût détruit le bonheur de cette famille ; car qui eût osé habiter le château où le spectre de Gertrude et le hideux squelette du comte se donnoient des rendez-vous? S'il ne disoit rien de son aventure, il prévoyoit qu'on l'enverroit tout naturellement passer encore la nuit dans la fatale chambre grise ; il sentoit qu'il n'en auroit pas la force.

En conséquence, il s'habilla à la hâte, courut à l'écurie, monta à cheval sans prendre congé de la famille de M. Rebmann, et arriva le soir auprès de la princesse.

Blendau, homme d'une probité intacte et généralement reconnue, jouissant d'ailleurs de toutes ses facultés, atteste, au nom de l'honneur, et au péril de sa vie, la vérité de toutes les particularités de cette histoire.

LA CHAMBRE NOIRE.

LA CHAMBRE NOIRE.

Notre club littéraire étoit composé de trois personnes : M. Wermuth, le greffier, fournissoit les feuilles savantes ; M. Bærmann, médecin de la ville, les feuilles amusantes ; et moi, ce qui n'étoit ni l'un ni l'autre, ou ce qui réunissoit ces deux genres. Nous avions, malgré notre petit nombre, nos assemblées et nos galas tout comme les autres clubs de la même sorte. Nous l'emportions même sur eux dans ces deux choses, car nous tenions tous les jours assemblée et gala ; dès que le greffier avoit dépêché ses criminels, et le médecin ses malades, ils venoient chez moi, où, en fumant la pipe et buvant un pot de bière,

nous lisions les nouvelles littéraires, et nous faisions nos observations.

Un jour, le greffier tarda plus long-temps que de coutume. Nous grondâmes pendant un petit quart-d'heure; après quoi, nous prîmes le parti de commencer notre lecture sans lui. *L'Indicateur universel* et *le Sincère* (1) venoient d'arriver. Nous n'avions, par conséquent, pas de temps à perdre. Je pris *l'Indicateur*, qui faisoit partie de mes attributions, et je le lus.

La première page contenoit des remontrances adressées au *Sincère* sur *la Chambre grise*. Je les parcourus avec une joie secrète, parce que je m'étois déjà disputé

(1) Titre de deux journaux de Berlin généralement recherchés.

avec le médecin sur cette chambre grise ; et j'espérai qu'avec ce nouvel allié en main, je renverserois de fond en comble le docteur et sa croyance aux revenans.

« Depuis long-temps, » m'écriai-je, « *le* « *Sincère* excite ma surprise. Le rédacteur « est un homme sensé ; il peut, d'ailleurs, « demeurant à Berlin, obtenir les lumières « à leur source. Comment donc recueille-t-il « des choses de ce genre, et fait-il de sa « feuille une propagande de l'obscuran- « tisme ? Je suis curieux de voir comment « il se justifiera ».

« Comment ?..... Par le silence, seule « réponse que méritent de tels adver- « saires ; » en disant ces mots, le médecin s'enfonça dans son fauteuil et aspira si fortement l'air, que sa pipe et sa bouche représentoient deux volcans fumans.

« Mais, dites-moi, je vous prie, qui est-ce
« qui peut croire des contes tels que ceux
« d'un squelette qui marche, et du fantôme
« de Gertrude qui est palpable, et qui
« allume les chandelles, tout comme feroit
« une servante pleine de vie? »

« Mais, je vous en prie, » répartit-il d'un ton un peu échauffé, « qui est-ce qui croira
« que vous autres gens éclairés, vous pos-
« sédez seuls toute la sagesse, et que vous
« pouvez voir ce que la nature est ou n'est
« pas en état de produire? Vous ne faites
« que bavarder; et moins vous comprenez
« une chose, plus vous en parlez. »

Là-dessus, il enfonça son doigt dans sa pipe avec tant de vivacité, qu'il en rompit la tête, et que les cendres fumantes tombèrent sur sa chaise.

« Excusez-moi, » continua-t-il, en secouant sa chaise; « ne vous fâchez pas; « mais vous prenez toujours les choses par « leur mauvais côté. Je voulois vous dire, « mon cher ami, que vous autres régens « de collége, vous n'avez pas eu occasion, « comme nous autres médecins, de bien « connoître la nature et toute sa puissance. « Croyez-m'en; nous ne savons guères plus « ce que peut ou ne peut pas la nature, « ni comment elle effectue une chose « que..... que..... »

« Que l'on ne comprend comment vous « guérissez un rhume. »

« Pourquoi donc croire que nous le « pouvons? » répliqua-t-il vivement; « Pourquoi nous envoyer chercher à plu- « sieurs lieues de distance, nous consulter,

« et nous ouvrir vos consciences et vos « bourses? Vous y voilà. Vous croyez ce « que vous souhaitez, et ce qui vous oblige « le moins à vous donner de la peine. « C'est ainsi que vous en usez en morale, « en politique, en tout. N'avez-vous pas « déjà fait arrêter des gens, parce qu'ils « annonçoient que l'ennemi avoit gagné « une bataille? C'est cependant pour cela « qu'il est venu dans votre pays; et c'est « ainsi que les esprits viennent dans vos « maisons, quoique vous criiez haro sur « les Obscurans, ainsi que vous les ap- « pelez. »

« Mais je serois disposé à croire, » lui répondis-je en secouant la tête, « que vous « avez quelquefois vu des esprits. »

« Eh bien, quoique je ne veuille pas

« me donner pour un homme qui voit « les esprits, j'ai éprouvé quelque chose « de semblable à l'aventure de la chambre « grise; et ce qui est assez singulier, la « chambre où je passois la nuit, s'appeloit « la chambre noire. »

Alors, je pressai tant le médecin, qu'après quelques façons, il fallut qu'il me racontât son aventure de la chambre noire. Il remplit une nouvelle pipe, me pria de bien me garder de rire, et commença ainsi :

« Après avoir terminé mon cours d'é« tude à l'université, avide de me faire con« noître, je pratiquai la médecine pendant « quelques années, sous le docteur Wen« deborn, qui avoit alors le plus d'occu« pation. Comme je passois pour bon

« cavalier, il me céda le soin de voir ses
« malades qui demeuroient à la campagne;
« ce qui lui fut fort commode sur ses vieux
« jours. Une fois entre autres, il m'envoya
« à un château voisin, possédé par le lieu-
« tenant-colonel Silberstein, dont la fille
« étoit attaquée d'une violente fièvre
« nervale. Quoiqu'il n'y eût plus grands
« secours à lui procurer, j'ordonnai la
« diète et des médicamens suivant que
« les symptômes l'indiqueroient, et je
« voulus repartir à l'instant; mais les pa-
« rens ne voulurent pas absolument me
« laisser aller, quoique je leur offrisse de
« laisser mon ordonnance par écrit, afin
« qu'on ne commît pas de méprise dans
« le traitement de la malade. Il fallut donc
« rester. La maîtresse de la maison me fit
« promptement préparer une chambre,
« et comme la malade étoit plus tranquille,

« je pris de bonne heure congé de la « famille. »

« Tout le château avoit une apparence « assez lugubre, et ma chambre n'en étoit « pas la pièce la plus gaie ; une peinture « noire en couvroit les portes antiques et « massives, ainsi que le plafond en bois, « et le lambris qui régnoit à hauteur « d'appui ; en un mot, je n'y trouvai rien « qui me plût, à l'exception du lit couvert « en blanc, placé le long du mur, et en- « touré d'un épais rideau de soie verte. »

« Je rédigeai pour le docteur Wen- « deborn un rapport détaillé sur l'état de « la malade, et je bâillai à chaque phrase. « On frappa à ma porte. J'éprouvai un « petit mouvement de crainte ; mais je me « remis bientôt, et je criai aussi fort qu'il

« me fut possible : Entrez. C'étoit tout
« bonnement le chasseur du lieutenant-
« colonel, qui venoit me demander si je
« n'avois pas quelques ordres à donner. Je
« raconte à dessein la moindre particula-
« rité, parce que dans ces sortes de choses,
« on doit être exact jusqu'à la minutie,
« comme dans un procès-verbal. Ce chas-
« seur étoit un jeune gaillard rempli d'in-
« telligence. Nous causâmes; il me de-
« manda si je ne me trouvois pas trop seul
« dans cette chambre, et s'offrit de rester
« auprès de moi. Je me moquai de lui;
« car il me paroissoit mal à son aise dans
« cet appartement lugubre, et au moindre
« bruit, jettoit des regards inquiets dans
« tous les coins. Enfin, il me raconta que
« mon appartement s'appeloit la Chambre-
« Noire, et que l'on en faisoit toutes sortes
« de récits étranges, qui ne devoient ce-

« pendant pas être rapportés aux maîtres
« de la maison, afin de ne pas les dégoûter
« du séjour de ce château; il m'entretint
« ensuite de contes de revenans, et s'offrit
« encore instamment de rester auprès de
« moi, ou de partager avec moi sa chambre
« qui étoit beaucoup plus gaie. Je refusai
« toute proposition qui eût pu compro-
« mettre mon courage. Ce jeune homme
« voyant que j'étois inébranlable, s'en alla.
« Il me répéta encore, étant à la porte, ses
« remontrances sur une incrédulité qui
« avoit déjà conduit tant de gens à leur
« perte. »

« Me voilà donc seul dans cette chambre
« noire si mal famée. A cette époque, où
« je pensois des esprits aussi légèrement
« et à-peu-près comme.... certaines per-
« sonnes éclairées, je crus avoir trouvé une

« occasion excellente de signaler mon hé-
« roïsme, et d'acquérir une gloire immor-
« telle, en arrachant le masque au fantôme.
« Je me réjouissois de ce que minuit s'ap-
« prochoit; mais préalablement, j'exa-
« minai ma chambre dans le plus grand
« détail; je fermai les deux portes, et je
« tirai soigneusement les verroux; j'en fis
« autant aux fenêtres; je fouillai aussi par
« excès de précaution, avec mon sabre,
« sous le lit, sous les tables et sous les
« meubles. Lorsqu'enfin je me fus con-
« vaincu de l'impossibilité qu'un homme
« ou un animal pût me faire une visite,
« je me déshabillai, je mis la lumière sous
« le poële, de sorte que ma chambre étoit
« d'une obscurité complète; car la lu-
« mière, au lieu de me délivrer de la
« crainte, me l'inspire. »

« Ces préparatifs terminés, je me

« couchai, et par un effet de mes fatigues « multipliées, je m'endormis plutôt que « je ne l'aurois espéré. J'étois dans mon « premier sommeil, lorsqu'il me sembla « que j'entendois prononcer mon nom « tout bas ; je fus saisi et j'écoutai : j'en- « tendis encore appeler très-distinctement « Auguste. La voix paroissoit venir du « grand rideau du lit. J'ouvris les yeux ; « mais autour de moi régnoit une obscu- « rité profonde ; cependant le bruit léger « qui s'étoit fait entendre, m'avoit occa- « sionné un frisson. Je fermai les yeux et « je recommençai à sommeiller. Soudain « je suis réveillé par un bruit que fait « le grand rideau, et mon nom est arti- « culé encore plus distinctement. J'ouvre « les yeux à demi, ma chambre a subi « une métamorphose complète ; elle est « éclairée par une lumière extraordinaire.

« Une main froide vient me toucher, et
« je vois à côté de moi, dans mon lit,
« une figure pâle comme la mort, et re-
« vêtue d'un drap mortuaire, qui étend
« vers moi ses bras glacés. Dans le pre-
« mier mouvement de terreur, je poussai
« un grand cri, et je fis un saut en ar-
« rière; à l'instant j'entendis frapper un
« coup violent. L'image disparut, et je
« me retrouvai dans l'obscurité. Je tirai
« la couverture par-dessus ma tête; l'hor-
« loge sonna; j'écoutai attentivement, c'é-
« toit minuit. »

« Alors je repris courage, et sans délai
« je sautai hors du lit, afin de me con-
« vaincre que je n'avois pas été dupe d'un
« songe. J'allumai deux bougies, et je me
« mis de nouveau à examiner la chambre;
« tout y étoit dans le même état où je

« l'avois laissé avant de me coucher ; « aucun des verroux n'étoit retiré, aucun « volet dérangé. J'étois disposé, malgré « la conscience que j'avois d'avoir vu « quelque chose, à regarder ma vision « comme un rêve, et à l'attribuer à mon « imagination exaltée par les récits du « chasseur; lorsque, pour ne laisser rien « qui n'eût été visité, je m'avançai avec « une lumière vers mon lit ; j'y découvris « une boucle de cheveux d'une couleur « brune, posée sur mon oreiller : elle ne « pouvoit pas y être venue par un rêve ni « par une illusion ; je la pris, et j'allois « mettre par écrit l'aventure qui venoit « de se passer : tout-à-coup un bruit loin- « tain fixe mon attention ; je ne tarde pas « à m'apercevoir que l'on court à pas pré- « cipités, et que l'on ferme des portes ; « enfin on s'approche de ma chambre, et

« l'on frappe à coups redoublés à ma
« porte. Qui va là? m'écriai-je. Levez-
« vous vite, M. Bærmann, me répond-
« on du dehors, Mademoiselle se meurt.
« Je m'habille à la hâte, et je vole
« à la chambre de la malade; j'arrive
« trop tard, je la trouve sans vie : on me
« dit qu'un peu avant minuit elle s'étoit
« réveillée, et qu'après avoir, à plusieurs
« reprises, respiré fortement, elle avoit
« rendu le dernier soupir. Les parens
« étoient inconsolables; ils avoient alors
« besoin des secours de mon art, surtout
« la mère, qui ne vouloit pas se séparer
« du corps inanimé de sa fille. On fut
« obligé d'employer la force pour l'en ar-
« racher; enfin elle céda, mais il fallut
« lui permettre de prendre une boucle de
« cheveux, comme un souvenir et un reste
« précieux de cette fille qu'elle venoit de

« perdre. Jugez de la terreur que j'éprou-
« vai, lorsque dans les longs cheveux
« bruns qui flottoient sur les épaules du
« cadavre, je vis qu'il manquoit une
« boucle, celle précisément que j'avois
« reçue pendant la nuit. Le lendemain je
« fus atteint d'une maladie dangereuse,
« qui, remarquez bien cette circonstance,
« fut la même que celle dont la jeune
« personne étoit morte. Eh bien! que
« dites-vous de ce fait, dont je puis af-
« firmer la certitude par tous les sermens
« possibles? »

« Cela est réellement très-singulier, » répondis-je, « si vous ne parliez pas sé-
« rieusement, et si vous ne m'aviez pas
« assuré que vous aviez examiné toute la
« chambre avec la plus grande exactitude,
« je pourrois conserver quelques doutes. »

« Je vous l'ai déjà dit, l'illusion étoit
« absolument impossible ; j'ai vu et en-
« tendu avec mes sens bien éveillés, et
« d'ailleurs la boucle de cheveux met la
« chose entièrement hors de doute. »

« Cette boucle, je dois vous l'avouer,
« est justement ce qui m'arrête : si votre
« vision n'étoit pas une illusion, elle devoit
« dériver de l'action des esprits ou d'autres
« agens immatériels ; nommez-les comme
« vous voudrez ; mais la présence de la
« boucle rend la vision un peu douteuse ;
« un esprit qui laisse après lui des choses
« matérielles, m'est très-suspect, et fait sur
« moi une impression aussi désagréable
« qu'un acteur qui sort de son caractère. »

Le médecin remua sa chaise avec un mouvement d'impatience. « Dieu ! comme « vous raisonnez, » s'écria-t-il ; « d'abord

« vous ne croyez pas du tout aux esprits, « et vous en rejetez l'idée bien loin de « vous ; ensuite vous me présentez une « théorie de la nature des revenans, et puis « vous critiquez les apparitions. »

En ce moment, le greffier entra en s'essuyant le front. « Vous venez sans doute « du théâtre, » lui dîmes-nous, en lui présentant la boîte où l'on déposoit les amendes décernées contre ceux qui arrivoient trop tard.

« Vous en parlez à votre aise, » répondit-il, « mais je voudrois vous voir « tous deux assis, occupés à interroger « depuis le matin des voleurs, des vagabonds, et autres canailles de cette espèce. « Hier on en a encore amené un couple, « qui aujourd'hui m'a fait bien exercer « mes poumons. »

« Au nom de Dieu, » s'écria le médecin, « laissez-là pour aujourd'hui vos « histoires de voleurs et de vagabonds ! « Nous nous sommes, en vous attendant, « disputés pendant une heure sur la « *Chambre grise;* et *l'Indicateur* ainsi « que *le Sincère*, ne sont pas encore lus. »

« Eh bien! aujourd'hui vous aurez le « pendant de votre chambre grise, » reprit le greffier; « vous pouvez, quand « vous voudrez, l'envoyer au *Sincère*, « sous le titre de *la Chambre noire.* »

« La chambre noire! » nous écriâmes-nous tous deux à la fois, le médecin et moi, mais chacun d'un ton différent.

« Oui, oui, » répartit le greffier; « écoutez une bien belle histoire de voleur « et de revenant. »

« Je suis vraiment curieux de l'en-« tendre, » dit le médecin en grondant entre ses dents, et en jouant des doigts sur la table.

« Vous connoissez l'avocat Tippel, » répliqua le greffier, « ce petit freluquet « qui tourne toujours autour des dames.... « mais vous devez le connoître ? »

« Eh oui, » répondîmes-nous ; « au « fait, au fait ! »

« Eh bien, ce Tippel, » reprit le greffier, « étoit allé récemment à Rabenau « pour la session de la justice seigneu-« riale de Silberstein. Je ne sais si l'affaire « qui l'y conduisoit un peu traîna en « longueur ; bref, la nuit vint avant que « Tippel eût terminé. Vous savez qu'il

« n'est pas de sa nature le plus brave des « hommes; et aujourd'hui toutes les his- « toires de voleurs de grands chemins et d'as- « sassins, de la bande de Schinderhannes et « consorts, l'ont rendu si peureux, que pour « toutes les promesses du monde, personne « ne pourroit le faire mettre en voyage « pendant la nuit. M. de Silberstein est un « brave homme; voyant les inquiétudes « de Tippel, il lui propose de passer la « nuit dans le château. Tippel accepte avec « reconnoissance, et prie à l'avance, qu'on « veuille bien l'excuser, s'il fait le lende- « main de trop bonne heure du bruit dans « le château, disant qu'il est obligé de « partir au point du jour; mais le lende- « main matin pas la moindre révélation « de Tippel. Les heures se passent; on « frappe à sa porte, on l'appelle, on fait « du bruit, pas de réponse; enfin on

« conçoit de l'inquiétude, et l'on enfonce « la porte : on trouve le pauvre Tippel « pâle comme la mort, sans connoissance, « encore étendu dans le lit; il a l'air d'être « prêt à rendre le dernier soupir. Après « bien des efforts on le fait revenir à lui; « alors il raconte les choses terribles qui « sont arrivées durant la nuit. Il s'étoit « couché de très-bonne heure, afin de « pouvoir, suivant son projet, partir de « très-grand matin. Au milieu de son « premier sommeil, il est éveillé par un « coup que l'on frappe à la porte. Tippel « qui a la tête remplie d'histoires ef- « frayantes, se blottit tant qu'il peut « contre le mur, et cache sa tête sous la « couverture; mais il commence à peine « à se rendormir, qu'un bruit sourd près « de son lit l'éveille de nouveau; il soulève « la couverture, et découvre une grande

« figure blanche devant une armoire qu'il « n'avoit pas auparavant aperçue dans sa « chambre ; l'armoire est toute resplendis- « sante d'or, d'argent et de pierres pré- « cieuses. Le fantôme passe en revue ses « richesses, fait sonner son argent, ferme « l'armoire et s'avance vers le lit. Tippel « voit une petite figure de mort bien « blême, coëffée d'un bonnet à la mode « antique pardessus ses cheveux noirs : un « air froid comme la glace se fait sentir, « et le fantôme se prépare à se débarrasser « de son linceul en lambeaux, et à partager « le lit de Tippel : celui-ci, saisi d'une an- « goisse mortelle, se retourne, ferme les « yeux, et se rapproche du mur le plus qu'il « peut. Au même moment un grand cri « se fait entendre ; il est suivi de quelque « chose qui tombe avec force tout près de « Tippel, et qui le prive absolument de

« l'usage de ses sens. Tippel est ainsi resté « couché jusqu'au moment où, comme « je vous l'ai déjà dit, on l'a trouvé à demi- « mort.

« Vous pouvez juger que son récit pro- « duisit un grand effet dans la maison. La « famille Silberstein, la tête toujours rem- « plie de visions, se mit à parler d'une « vieille tante qui avoit apparu aupara- « vant : elle ajouta que des trésors étoient « cachés dans le mur, et qu'un devin les « avoit indiqués au précédent propriétaire « du bien. Tippel affirmoit cependant la « vérité de chaque mot de son récit, et « s'engageoit hautement à le confirmer « par tous les sermens possibles. Il en fit en « effet une déposition en justice ; mais le « juge, qui est du nombre des incrédules, « voulut procéder à un examen détaillé

« de la chambre où Tippel avoit passé la « nuit. Le vieux Silberstein s'y opposa vi- « vement, en disant qu'il n'étoit pas d'hu- « meur à s'attirer des querelles avec les « esprits; qu'il pouvoit se passer de la « chambre noire, et qu'il seroit satisfait « si l'esprit vouloit s'en contenter pour y « faire son sabat; mais le juge, en homme « résolu, persista dans son projet, et fit « prévaloir son opinion sur celle du sei- « gneur. On ouvrit donc la chambre noire; « Tippel n'étoit guères en état de dire où « se trouvoit l'armoire qu'il avoit vue; car « ses fenêtres se trouvoient en face du lit, » et l'on n'apercevoit pas d'endroit où « une armoire visible ou cachée eût pu « trouver place. On examina, avec une « attention extrême, la chambre qui n'est « pas très-grande, et l'on ne découvrit pas « la moindre trace de quelque chose de

« secret ou de suspect. Les prud'hommes
« et tous les spectateurs déclarèrent alors
« très-positivement, que ce qui s'étoit
« passé n'avoit pu avoir lieu suivant le
« cours ordinaire des choses. Tippel de-
« manda une copie authentique du procès-
« verbal, et de sa déposition, afin de
« pouvoir s'annoncer dans les journaux,
« comme ayant réellement et effectivement
« vu des esprits, ce dont il étoit en état
« de produire une attestation en forme;
« mais le juge, avant d'en venir là, eut
« l'idée d'examiner aussi le lit où Tippel
« avoit couché; il tâte, il secoue, il pousse,
« il visite dans l'intérieur et autour du lit:
« tout d'un coup le lambris derrière le lit
« s'enlève en l'air comme une coulisse qui
« coule dans sa rainure, et l'on découvre
« une communication avec un second lit
« de l'autre côté du mur; on lève le ri-

« deau, et l'on aperçoit une très-jolie pe-
« tite chambre. »

« Au diable! » s'écria le médecin, avec un mouvement de colère tout à fait plaisant, et en se frappant le front. Le greffier ne comprit pas la signification précise de son exclamation, et continua en ces mots:

« Tippel fit la même exclamation,
« lorsque cette communication inattendue
« s'offrit à ses regards. Tous les assistans
« passèrent par-dessus les deux lits et en-
« trèrent dans la chambre voisine. Tippel
« reconnut l'armoire de son fantôme; les
« maîtres de la maison virent qu'ils se
« trouvoient dans l'appartement de la
« femme-de-chambre. On ouvrit l'ar-
« moire; elle n'étoit pas, comme Tippel
« prétendoit l'avoir aperçue, resplendis-

« sante d'or, d'argent et de pierreries ;
« mais elle renfermoit de jolies pièces d'ar-
« genterie, des rouleaux d'argent, des pa-
« rures, des bonnets brodés en or. La jolie
« habitante de cette chambre fut mandée
« pour donner des renseignemens plus
« précis sur ce trésor, et sur les appa-
« ritions nocturnes ; mais elle avoit dis-
« paru avec le chasseur. »

« Avec le chasseur ? » répéta le médecin.

« Oui, avec le chasseur Auguste Leise-
« gang, » répliqua le greffier.

« Quoi ! le coquin s'appelle Auguste ? » reprit vivement le médecin ; « en êtes-vous
« bien sûr ? »

« Comment ne le saurois-je pas ? »

répartit le greffier un peu piqué; « je viens « de l'interroger, ainsi que sa belle. Pour- « quoi donc ce nom vous étonne-t-il? »

« Mais, c'est aussi mon nom, » dit le médecin, en arrangeant sa cravatte pour cacher son embarras. « Allons, conti- « nuez. »

« Vous pouvez deviner le reste, » poursuivit le greffier; « ce lambris mobile, « probablement jadis utile aux possesseurs « du château, avoit été oublié. Nos deux « amans le découvrirent, et en profitèrent. « Tippel avoit, en dormant, pressé le res- « sort et fait monter le lambris, voilà le « bruit qui l'avoit éveillé. La femme-de- « chambre voyant dans son lit un étranger, « au lieu du chasseur, avoit poussé un cri « et fait retomber la coulisse. Voilà ce que

« Tippel avoit entendu tomber. Tout s'ex-
« pliquoit ainsi très-naturellement. On
« expédia aussitôt des mandats d'arrêt
« contre les deux fuyards, et hier ils ont
« été amenés par nos archers. Leur inter-
« rogatoire m'a occupé depuis le matin.
« Mais voici le plaisant de l'histoire.
« Tippel, obligé de comparoître comme
« témoin, a été sur le point de se cha-
« griner tout de bon, quand il a vu le joli
« petit minois rose et blanc aux cheveux
« noirs, qu'il avoit, dans sa fameuse nuit,
« si bien pris pour la figure blême d'un
« mort, qu'il en avoit fermé les yeux. Cela
« ne m'arrivera plus, disoit-il, et il vouloit
« dérober un baiser à compte sur ceux
« qu'il avoit, dans l'occasion, négligé de
« prendre; mais la petite friponne s'est
« détournée si prestement, que les lèvres
« de Tippel ont rencontré le nez rubicond

« de l'huissier-audiencier. Prenez garde, « a-t-elle dit, le premier d'avril revient « tous les ans, et ne perd jamais ses « droits. »

« Ah! la chienne, » dit, en murmurant tout bas, le pauvre médecin, qui fut obligé de raconter encore une fois son aventure.

« Ah ça, » dit-il en terminant, après que nous eûmes ri de tout notre cœur, « si je vous abandonne la chambre noire, « vous ne me disputerez pas, au moins, « la chambre grise. Mais procédons à notre « lecture. »

Il prit *le Sincère*. « *La Chambre grise!* » s'écria-t-il. « C'est donc un ancien numéro? » Nous examinâmes la date; elle ne pouvoit être plus récente, car c'étoit la feuille du 3 mai. Le médecin lut ce qui suit :

LE SINCÈRE,

Journal destiné à l'amusement des lecteurs instruits et sans prévention.

Berlin, jeudi 3 mai 1810.

LA CHAMBRE GRISE.

Blendau, en continuant son voyage pour aller en Italie, traversa la ville que j'habite. Comme nous étions d'anciennes connoissances, il vint me voir. Nous causâmes toute la soirée, en buvant un bowl de punch. Il me raconta les événemens de l'affreuse nuit qu'il avoit passée dans la chambre grise. Je commençai par rire de son récit. J'avois jadis entendu parler de la demoiselle Chatelaine, et je n'avois pas ajouté foi à ce que l'on en disoit : cependant Blendau affirmoit, en prenant à témoin notre ancienne amitié, qu'il n'avoit

pas inventé un seul mot dans sa narration ; alors je devins un peu plus sérieux, je résolus, intérieurement, de faire connoissance avec la demoiselle Chatelaine. Cela m'étoit d'autant plus facile, que je connoissois assez particulièrement M. Rebmann, et que j'avois dans son voisinage des affaires qui, depuis long-temps, exigeoient ma présence.

J'effectuai mon projet le printemps dernier ; M. Rebmann me fit l'accueil le plus affectueux. Il se souvenoit parfaitement de moi. Ayant appris que des affaires m'appeloient dans le canton, toute sa famille se réunit pour me prier de rester dans le château, où je pourrois m'occuper de l'objet de mon voyage. J'acceptai la proposition avec reconnoissance. J'étois arrivé dans la matinée ; on vint, dans l'après-

midi, annoncer qu'une digue s'étoit rompue, et que le fleuve voisin avoit inondé les prairies du domaine. M. Rebmann et ses fils montèrent à cheval, pour juger par eux-mêmes des moyens de réparer cet accident. Je restai avec Mme Rebmann et sa fille Charlotte; nous allâmes au second étage du château, afin de mieux examiner l'inondation. Charlotte ouvrit la porte d'un vaste appartement. C'étoit la chambre grise; elle me rappela, avec la plus parfaite exactitude, la description que Blendau m'en avoit faite, et même les deux bougies qui avoient brûlé à moitié, durant la terrible nuit, se trouvoient encore sur la table au-dessous du miroir.

Si un sentiment de honte intérieure ne m'avoit pas retenu, j'aurois volontiers renoncé au projèt de passer la nuit dans

cette pièce. En plein jour, cette immense chambre grise avoit quelque chose de sinistre ; combien cela ne devoit-il pas être pire pendant la nuit ? Dieu sait à quoi elle avoit pu jadis être destinée ! Pourquoi ce grand appartement voûté au second étage ? Mais j'étois venu dans l'intention de tenir tête à la blême Gertrude. Je fis tomber la conversation sur l'histoire de la chambre.

— « C'est sûrement la chambre d'ami ? » dis-je en jetant un coup-d'œil sur le lit.

— « Elle ne nous sert que quand il nous « vient trop de personnes pour qu'elles « puissent toutes loger dans les étages in- « férieurs, » repartit Mad. Rebmann.

— « Permettez-moi, je vous prie, de

« passer la nuit ici. J'aime les grands ap-
« partemens, on a de quoi s'y retourner. »

— « Mais vous ne vous plairez pas ici, » reprit Charlotte, en lançant à sa mère un coup-d'œil significatif.

— « Pourquoi donc, mademoiselle? on
« y jouit d'une vue magnifique. De bon
« matin, je me mettrai à la fenêtre pour
« fumer ma pipe. Je m'en fais par avance
« un vrai plaisir. »

— « Ma fille, » repartit mad. Rebmann, en regardant Charlotte d'un air sévère,
« veut dire simplement que vous ne vous
« plairez pas dans cette chambre, parce
« qu'elle est difficile à échauffer, et que
« dans les grands vents elle fume quelque-
« fois. La vue y est réellement superbe;

« par un temps serein, on découvre à « quatre milles de distance ; si vous le « désirez, j'y ferai porter vos effets. »

Je la priai, avec instance, de vouloir bien donner ses ordres à ce sujet. Mais les signes que s'étoient faits la mère et la fille par leurs regards, me sembloient cacher quelque mystère. Je commençai à concevoir des craintes pour la nuit prochaine, et je me dis que peut-être Blendau n'avoit pas rêvé.

La rupture de la digue fut ensuite l'objet de notre entretien. Le fleuve, en se débordant, avoit formé une espèce de lac, large au moins d'un mille carré. Les rayons du soleil couchant se réfléchissoient sur la surface des eaux qui étoient devenues assez tranquilles.

M. Rebmann étant de retour avec ses enfans, nous prîmes du café ; on causa, on joua : l'heure du souper arriva ; je bus à dessein quelques verres de vin, pour me réchauffer, parce que j'éprouvois un léger frisson intérieur ; mais cela ne me servit à rien ; je continuai à avoir froid ; il me fut impossible de me défendre de cette impression désagréable.

Lecteur, si vous êtes tenté de rire de moi, allez seul dans cette chambre grise voûtée, éloignée des autres appartemens. Vous conviendrez que vous dormirez plus tranquillement dans une chambre d'un aspect plus gai, et plus rapprochée du lieu où reposent d'autres hommes, que dans cette vaste pièce, située dans une tour du second étage, où abandonné de Dieu et de l'univers entier, vous vous

trouvez dans un immense lit glacial, qui peut-être a été témoin des dernières convulsions de Gertrude, lorsqu'elle expira par le poison.

Une heure après le souper, la société se sépara. M. Rebmann et ses fils répétèrent, d'un air étonné, une exclamation de surprise, lorsque mad. Rebmann leur dit que j'avois désiré de passer la nuit dans la chambre grise. Cette exclamation fatale, sortie de la bouche d'un homme dont les ans avoient mûri la prudence, et de celle de deux jeunes gens dans la force de l'âge, faillit à me faire perdre la respiration. J'étois sur le point de demander l'explication de cette expression de surprise, et de raconter à la famille de M. Rebmann la scène nocturne qui avoit rempli d'épouvante l'âme de Blendau; mais les

mêmes motifs qui lui avoient fait garder le silence, m'engagèrent à imiter sa discrétion.

Je n'avois d'ailleurs encore rien vu ni entendu par moi-même. Si la famille de M. Rebmann doutoit de la vérité du récit de Blendau, je manquois de moyens pour attester qu'il étoit sincère et véridique; je ne réussissois qu'à jeter du ridicule sur mon ami. Si au contraire on ajoutoit foi au récit, je confirmois la famille entière dans la crainte qu'elle avoit de Gertrude, et je pouvois faire déserter ce château funeste par ces braves gens qui sembloient y vivre avec assez de sécurité. En conséquence, je me tus; je n'avois d'ailleurs fait exprès aucune mention de Blendau. Qu'aurois-je répondu, en effet, si lorsque j'aurois dit que je lui avois parlé depuis

peu, on m'avoit demandé pourquoi, lors de sa visite, il étoit parti sans dire adieu à personne ?

Brigitte prit une lumière pour m'éclairer; en souhaitant la bonne-nuit à la famille, je remarquai qu'ils se regardoient tous d'un air significatif; la mère seule leur lança un coup d'œil à la dérobée, comme pour les réprimander.

Lorsque je fus entré dans la chambre grise, Brigitte alluma les deux bougies qui avoient déjà servi à Blendau; j'engageai, en plaisantant, la jeune fille à me tenir compagnie, lui représentant que je serois bien seul dans cette grande pièce, au haut du château. « Quoi ! dans la chambre « grise? » répartit-elle. « Oh pour cela « non ; vous me donneriez mille écus, « que je ne coucherois pas ici. »

« Mais que fait à cela cette chambre?
« elle est tout comme une autre. »

« Si vous désirez de la compagnie ; « vous pourrez bientôt en avoir; peut-être « en viendra-t-il que vous n'attendez pas. « Bonne nuit, monsieur. Elle sortit: je vis bien qu'elle n'étoit pas exempte de craintes.

Je me trouvois seul dans cette maudite chambre grise; j'étois encore assez maître de moi; d'ailleurs, mon sabre nouvellement affilé, et mes deux pistolets bien chargés, m'inspiroient une certaine confiance; je les amorçai de nouveau, et je posai toute mon artillerie sur une chaise à côté de mon lit; ensuite, je remplis une pipe; mais je ne trouvai pas de goût au tabac. Le bruissement lointain des vagues du

fleuve débordé, et le bruit monotone et continuel causé par le mouvement du balancier de l'horloge de la tour voisine, me causèrent un certain trouble. . . . .

Ayant pris la lumière et un pistolet, je visitai la chambre; je cherchai à découvrir s'il n'existoit pas de portes secrètes, de trapes dans le lambris; la table au-dessous du miroir étoit entourée d'une tenture, je la soulevai; je tâtai partout pour voir s'il n'y avoit pas un ressort caché, une serrure, un mécanisme quelconque; je ne trouvai rien de suspect: je fermai soigneusement les fenêtres et les portes; je commençai par mettre les verroux à la petite porte par laquelle j'étois entré, ensuite j'allai à la grande porte vitrée. Malheureusement je regardai à travers les carreaux, le long passage qui mène à la

tour des cachots. Grand Dieu! le hideux squelette du comte Hugues frappa mes yeux, sa main décharnée tenoit un glaive, son attitude étoit menaçante.

Les cheveux me dressoient à la tête; mais je me remis promptement, j'ouvris la porte, je m'élançai dans le passage, et je m'écriai comme un possédé: « Comte « Hugues; allons, il faut en finir avec « moi. »

J'armai mon pistolet, je tirai, le coup ne partit point; le squelette leva son glaive, sa tête épouvantable grinça des dents, je quittai la partie.

Je jetai mon pistolet, je rentrai dans la chambre grise, je fermai la porte au verrou, et je m'enfonçai dans le lit.

J'étois donc dans cette même couche, où, suivant le récit de Blendau, Gertrude avoit rendu le dernier soupir au milieu des convulsions affreuses que lui causoit le poison; dans cette même couche où aucun mortel ne pouvoit dormir paisiblement, et où mon ami Blendau avoit éprouvé la sueur et les effets de la mort.

J'avois laissé les bougies allumées. Mon second pistolet étoit encore chargé sur une chaise auprès de mon lit.

Je restai couché assez long-temps; ensuite, je fus agité d'abord par un frisson involontaire de fièvre, et ensuite, par un je ne sais quoi qui ressembloit à l'impression produite sur l'ouïe, par le mouvement d'un pied humain qui se traîne lentement sur le sable. J'écoutai avec attention; je recueillis encore une fois mes esprits, je

saisis mon sabre, car je ne pouvois plus me fier à mes pistolets. Levé sur mon séant, je tenois mon arme à deux mains, décidé à attendre tout ce qui pourroit arriver.

Un rire infernal de moquerie retentit dans le passage. Je distinguai la voix d'un homme et celle d'une femme; c'étoient celles du comte Hugues et de Gertrude.

Alors, j'imitai Blendau, je me mis la couverture pardessus la tête, je plaça mon sabre à côté de moi, et je recommandai mon âme au Tout-Puissant. Je ne pus m'endormir qu'au bout de deux heures.

Je m'éveillai d'assez bonne heure; les bougies étoient entièrement consumées

quoique j'eusse passablement dormi, je me promis bien de ne jamais remettre le pied dans cette funeste chambre.

Je me dépêchai de m'habiller, et je courus à l'appartement de Mad. Rebmann, où la famille s'étoit réunie pour déjeûner.

Je voulois avoir une solution; je voulois savoir si les habitans du château avoient quelques notions exactes sur les deux amans des temps anciens qui venoient troubler le repos des vivans. Je racontai l'histoire de Blendau et la mienne. On éclata de rire.

La jeune et maligne Charlotte avoit inventé cette espiéglerie. Il est vrai que ce n'avoit été qu'en l'honneur du pauvre Blendau. On ne m'avoit impliqué dans

une aventure du même genre, que parce que l'on étoit instruit de ma liaison avec lui.

Blendau avoit, dans sa jeunesse, été l'objet des risées de toute la famille. Les enfans de M. Rebmann lui jouoient des tours de toutes sortes. La chambre grise lui causa dès-lors une terreur extrême. On lui auroit offert un million, qu'il ne seroit pas allé dans cet appartement sinistre. De retour au château, après sept ans d'absence, il parla avec une certaine présomption de la maturité que son jugement avoit acquise, des progrès qu'il avoit faits dans la haute philosophie. M. Rebmann conta tout cela à sa famille, le soir même, en assurant que Blendau étoit un tout autre homme. Charlotte conçut l'idée folle de mettre Blendau à l'épreuve.

Il fallut que les deux frères de la nouvelle Gertrude lui aidassent à jouer son rôle. Les parens, comme on le pense bien, ne savoient rien de ce qui se tramoit; on comptoit surtout, pour les succès de la scène, sur la propension bien connue de Blendau, à dormir profondément; car en supposant qu'il n'eût pris dans la journée qu'un exercice modéré, on auroit pu tirer à ses oreilles le canon d'alarme, sans qu'il s'éveillât. Or ce jour là, il avoit fait un voyage long et pénible; aussi devoit-il dormir plus profondément encore que de coutume. Les jeunes gens s'approchèrent de la porte vitrée; Blendau ronfloit comme une pédale d'orgue. Charlotte passa la main par un carreau cassé, et tira les verroux: les frères et la sœur ôtèrent leurs souliers et entrèrent dans la chambre; ils ouvrirent ensuite la petite porte, appor-

tèrent un squelette humain, dont leur gouverneur s'étoit servi pour leur donner des leçons d'anatomie, et le posèrent auprès de la petite porte. Ils allumèrent les deux bougies avec une lanterne sourde qu'ils avoient apportée, et se placèrent chacun à leur poste : Frédéric en dehors de la petite porte, Charles dessous la table entourée d'une tenture ; Charlotte en face du miroir, revêtue d'un drap qui figuroit un linceul ; elle avoit entrelacé une couronne funéraire dans ses cheveux, et s'étoit poudré le visage et la poitrine ; elle tenoit un crucifix dans la main gauche, et dans la main droite un long morceau de glace taillé en poignard. Minuit étant près de sonner, on fit du bruit : Blendau s'éveilla.

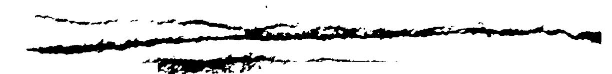
La goutte de poison que la main de Gertrude laissa tomber sur le visage de

Blendau, étoit de l'eau très-pure produite par la glace, que la chaleur de la main de Charlotte faisoit fondre.

La froideur glaciale de la mort que Blendau éprouva le long de son dos, quand Charlotte le serra dans ses bras, provenoit d'une cause très-naturelle. La main de Charlotte avoit contracté une humidité glacée, en tenant le morceau de glace qu'elle avoit cachée sous le chevet du lit.

Le squelette ne ferma pas la porte derrière lui : Frédéric la poussa avec violence ; ce qui occasionna le craquement terrible dans toute la chambre, et la chute du squelette sur Blendau, qui se tenoit tout près de la porte.

Charlotte, après s'être jetée à terre,



éteignit la bougie qu'elle venoit de prendre; et au même moment Charles, qui étoit sorti de dessous la table, pendant que Blendau couroit à la porte, souffla l'autre bougie.

Blendau rentra dans son lit; les trois espiègles ne remuèrent qu'une heure après; lorsqu'ils l'eurent de nouveau entendu ronfler, ils emportèrent tout doucement le squelette, remirent chaque chose à sa place, fermèrent la petite porte au verrou, et la porte vitrée, par le même moyen qu'ils avoient pris pour l'ouvrir. Les trois bouteilles de vin de Nierenstein, dont on se souvient que Blendau avoit bu sa part, contribuèrent peut-être au succès de la manœuvre.

Blendau avoit dit dans la conversation à M. Rebmann, qu'il me feroit une visite

en passant. Comme on connoissoit son caractère bavard, on supposa qu'il m'avoit conté les aventures terribles de sa fameuse nuit. En conséquence, lorsque j'arrivai, et que sans avoir dit un mot de Blendau, je témoignai le désir de passer la nuit dans la chambre grise, on se douta du motif de ma demande. Charlotte avoit bien bonne envie de me jouer aussi un tour; mais quand elle vit apporter dans ma chambre mon sabre et mes pistolets, la petite friponne changea d'avis. Cependant avant d'avoir aperçu l'appareil dont je comptois me servir pour conjurer les esprits, elle avoit déjà fait apporter dans le passage le maudit squelette, afin de l'avoir tout prêt pour la scène de la nuit.

Brigitte entra dans le complot; mon pistolet ne fit point feu, parce que Charles

avoit versé de l'eau sur le bassinet; tous nièrent que le squelette eût levé sa main armée du glaive; cette circonstance fut sans doute une illusion de mon imagination ébranlée.

Les frères et la sœur s'avancèrent vers la porte vitrée en traînant leurs pas sur le sable. Lorsqu'ils me virent assis sur mon séant, tenant mon sabre à deux mains, ils éclatèrent de rire. Ils ne voulurent pas pousser la plaisanterie plus loin, parce que leurs parens les avoient déjà vivement tancés pour avoir tourmenté le pauvre Blendau.

Je me vengeai de Charlotte en l'embrassant; je ne la laissai en paix que lorsqu'elle eut promis hautement, et de la manière la plus solennelle, qu'elle n'iroit plus lutiner personne dans la chambre grise.

M. et Mad. Rebmann ne voulurent cependant plus me laisser passer la nuit dans cette pièce si mal famée ; car les rats et les souris qui en ont fait le théâtre de leurs ébats, empêchent les étrangers; que le hasard y fait coucher, d'y goûter les douceurs du sommeil, quand ils ne jouissent pas, comme Blendau, de la faveur particulière de Morphée.

Le docteur, avant d'arriver à la fin de l'histoire, avoit jeté, de mauvaise humeur, la feuille sur la table, en voyant qu'elle ne contenoit que l'explication très-claire des prodiges de la chambre grise; sur lesquels on avoit tant écrit pour et contre.

« Allez, » dit-il, « nous vivons dans un « siècle pervers et détestable. Tout ce qui

« est ancien s'anéantit. Un pauvre reve-
« nant ne peut plus loyalement se mainte-
« nir ; que l'on ne me parle plus d'histoires
« de revenans ! »

« Le ciel nous en préserve ! » repartîmes-nous à l'instant ; « c'est justement à l'époque « où l'on ne croit plus aux revenans, que « les histoires qui en parlent doivent avoir « le plus de vogue. Toute histoire n'est, « vous le savez, que le récit des faits. « Heureux celui qui y trouve la vérité ! »

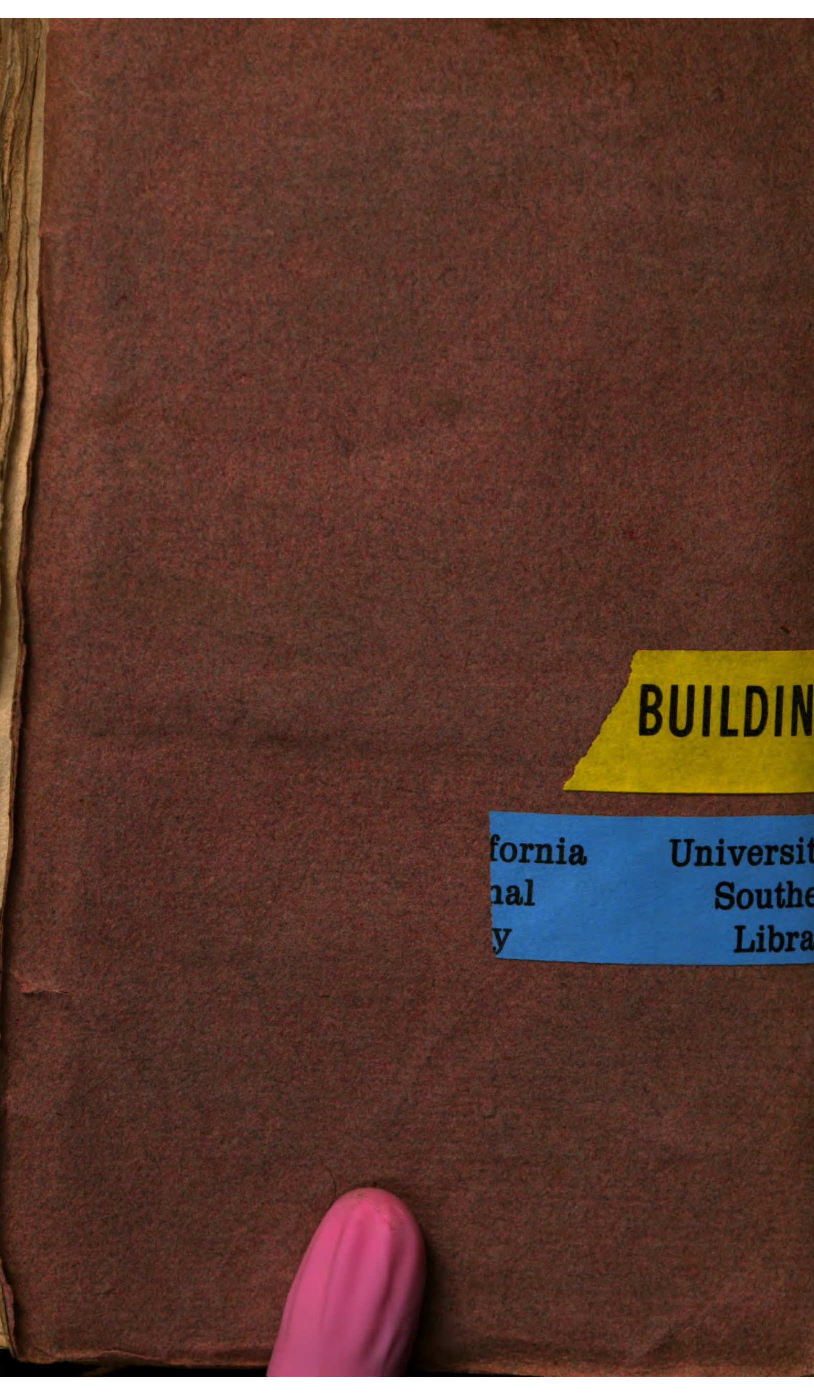
FIN.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 111 961


BUILDIN
fornia
nal
y
Universit
Southe
Libra